This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

848
H69Lt
1737

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris, & ſes Correſpondans en divers endroits.

TOME CINQUIEME,

Depuis la CXXI, juſqu'à la CL.

NOUVELLE EDITION.

A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.

M. DCCXXXVIII.

AU NAIF ET INIMITABLE

SANCHO PANCA,

LE VRAI MODELLE

DES

BONS ET FIDELES ECUYERS,

GOUVERNEUR DE L'ILE

DE BARATARIA,

&c. &c. &c.

SEIGNEUR SANCHO,

APRES avoir dédié un Volume des Lettres Juives *à Votre illustre Maître le Héros de la Manche, je manquerois à ce que je vous dois, si je ne vous offrois pas celui-ci. Vous ne méritez, en effet, guére moins d'attention que le grand*

† 2 Dom

400105

Dom Quichotte : *& votre Perſonnage a preſque autant fait valoir que le ſien l'Ouvrage de votre fidelle Hiſtorien l'ingénieux Cervantes. Agréez donc que je vous faſſe ce petit Préſent ; & que pour vous donner une parfaite marque de mon eſtime, je vous apprenne une Nouvelle qui vous ſurprendra infailliblement.*

On a oſé uſurper depuis peu, non ſeulement votre Emploi, mais encore votre Caractère : Vous vous trouvez double aujourd'hui ; & tout ainſi qu'il y eut autrefois deux Amphitrions *& deux* Soſies, *il y a actuellement deux* Doms Quichottes *& deux* Pançàs. *En effet, de même que certain Perſonnage aſſez riſible s'eſt aviſé de s'emparer du Nom, de la Profeſſion, & des Titres de votre illuſtre Maître, certain autre Quidam, non moins comique, a cru devoir ſe revêtir auſſi de tous vos Talens ; & de ſe placer en qualité d'Ecuyer auprès de ce* Dom Quichotte *de la Littérature. Il eſt le Copiſte à Gages, & le Compilateur aſſidu de ſes prétendues Découvertes : & vous n'étiés pas plus attentif*

à

à porter le Biſſac, la Bouteille du Baume de Fierabras, & l'Armet de Mambrin, qu'il l'eſt à tranſcrire, & mettre en Place les Recherches hatives & précipitées de ſon Maître. Enfin, il vous reſſemble parfaitement, par le Génie, & par la Figure. Il eſt, ainſi que vous, petit, gros, & ventru : il a l'air ſournois & peſant ; & ſon Langage n'eſt guére plus pur que le votre. Ses tours d'Eſpiéglerie, ſes Menſonges, ſes Faux-Rapports, ſont aſſez dignes de la Berne des Hotelleries & des coups de Pierre des Yangois, & pourroient bien l'expoſer un jour au juſte Chatiment de quelques Grenailles dans le derriere. A votre Imitation, il eſt fort avide d'obtenir quelque Gouvernement. Il en couchoit un en joue dans une Ile du Nord, & il ſe flattoit d'aller y rendre des Arrêts auſſi ſages que ceux que vous prononciés autrefois dans celle de Barataria : mais ſon eſpérance a été auſſi courte que le fut votre Commandement.

Vous voyez, SEIGNEUR PANÇA,

qu'on ne peut vous reſſembler davantage. Je vous ſerois donc obligé, ſi pour votre Intérêt, & pour celui de bien des Gens, vous vouliés ne point ſouffrir qu'on uſurpât ainſi votre Eſprit & votre Figure. Dans un Livre, vous êtes un excellent Perſonnage : vos Naïvetez malicieuſes, & vos Impertinences groteſques, font rire ; mais, dès que vous ſubſiſtez en Chair & en Os dans la République des Lettres, vous ne pouvez qu'y cauſer du dommage, ſoit en deshonorant le Nom de Savant qui ne vous convient pas plus qu'à votre Criſon, ſoit en troublant par vos Mièvreries la Tranquillité qui doit y régner. Ne ſouffrez donc pas qu'un autre, revêtu de votre Figure, porte le même préjudice aux Belles-Lettres. Entrez en Lice contre lui : & forcez-le à renoncer à une Profeſſion qui ne lui convient point, & dans laquelle il ne doit être regardé que comme un Etranger & un Intrus.

En attendant le plaiſir de vous voir aux mains avec votre Portrait original,

conti-

continuez à estropier l'un & l'autre, vous l'Espagnol, & lui le François; & me croyez avec beaucoup d'estime & de sincérité.

O

INIMITABLE SANCHO,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES JUIVES.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

J'Avois réſolu de ne plus répondre aux Injures des Ennemis de cet Ouvrage ; l'Accueil favorable, qu'il trouve auprès du Public, me recompenſant aſſez de leurs impuiſſantes Invectives. Mais l'Approbation de ce même Public me force à dévoiler leur mauvaiſe foi. Après avoir reconnu, qu'ils tentoient vainement de nuire aux *Lettres Juives*, ils ont voulu répandre leur Venin ſur le Traducteur ; & il n'eſt aucune Calomnie, qu'ils n'inventent continuellement dans cette vûe.

Je

Je ſai que le moyen de les faire ceſſer ſeroit de diſcontinuer l'Impreſſion de ce Livre ; & je veux bien leur avouër, que je leur aurois donné cette ſatisfaction, ſi cela avoit uniquement dépendu de ma volonté. Ce n'eſt point à moi qu'ils doivent attribuer la durée d'un Ouvrage qui les bleſſe ſi fort : c'eſt à des Cauſes qui m'ont déterminé malgré moi. L'Approbation de trois Nations différentes, qui l'ont trouvé aſſez bon pour vouloir ſe l'approprier par des Traductions, & les Eloges flatteurs de pluſieurs Savans de la prémiere Volée, m'ont fait violence : & j'avoue, que le plaiſir de me voir applaudi par des Hommes illuſtres, l'a emporté ſur le chagrin & l'ennui d'être obſédé par les Criailleries impertinentes des Ignorans, des Moines, & de quelques miſérables Barbouilleurs de Papier.

Je conſultai, il y a quelque tems, un des plus grands Génies de l'Europe ; j'oſe ajouter, & le Favori d'Apollon. *Apprenez-moi*, lui dis-je, *ce que je dois*

faire. Parlez-moi ſans me flatter. Voici ce qu'il m'écrivit ; *Si les* Lettres Juives *me plaiſent, mon cher Iſaac! Eh! ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Continuez : je vous le demande au Nom de tous les Philoſophes, au nom de toutes les Gens qui penſent, au Nom enfin de l'Humanité. C'eſt rendre à tous les Hommes un ſervice conſidérable, que de leur donner deux fois par Semaine des Inſtructions auſſi ſalutaires.* Je connois trop le peu d'étendue de mes lumieres, pour me laiſſer ſéduire par un Eloge que je mérite ſi peu. Je l'attribue uniquement à l'Amitié, & point du tout à la bonté de mes Ecrits. Celui d'un Savant de la prémiere Claſſe, que je n'ai l'honneur de connoitre que par la juſte réputation qu'il s'eſt acquiſe, doit me flatter davantage. Il a trouvé les *Lettres Juives* aſſez paſſables, pour vouloir jetter les yeux deſſus : & dans le fond de l'Allemagne, il a eu la complaiſance de les honorer de ſon Approbation †. J'ai trouvé en Angleterre des

† Défenſe de l'Hiſtoire Critique de Manichée & du

des Hommes illuſtres, qui ont eu pour moi la même complaiſance que ceux de France & de Berlin. Pouvois-je réſiſter à des Eloges auſſi flatteurs ? Que ceux dont la réüſſite de mes Ouvrages excite la mauvaiſe humeur, ſe mettent à ma place : qu'ils ſe dépouillent pour un moment de leurs Préjugés ; & qu'ils jugent ce que j'ai dû faire.

Au reſte, je ne trouve point mauvais que les Jéſuites ayent condamné les *Lettres Juives*. Si j'étois à leur place, j'aurois agi ainſi qu'eux, à la différence près, qu'en les décriant, je n'aurois point déchiré le Traducteur par des Calomnies. Qu'ils parcourent tout l'Ouvrage dont ils ſe plaignent ſi fort : ils n'y trouveront aucune Perſonnalité odieuſe. Si leur Société y eſt blamée, ſes Membres particuliers y ſont louez. Le Pere Girard lui-même y eſt ménagé. Que dis-je *ménagé* ? Il y eſt à demi innocenté. Ils peuvent donc blamer

Manichéïſme, par Mr. de Beauſobre, *inſerée dans le Tome XXXVII. de la* Bibliothéque Germanique, *pag.* 12.

mer mon Ouvrage. Il ſeroit abſurde d'exiger qu'une Perſonne approuvât des Ecrits qui condamnent ſes Sentimens. Mais il n'eſt, ni du Chrêtien, ni du Philoſophe, de calomnier ſon Prochain, & de ſe venger des Ouvrages d'un Auteur ſur l'Auteur même. Je trouve très mauvais, par exemple, qu'on me prête un *Libertinage d'Eſprit*, qui n'eſt que dans l'imagination de mes Cenſeurs. Je n'ai jamais eu d'autre but, que de condamner le vice, & de faire aimer la Vertu; & je crois avoir toujours très ſincérement reſpecté ce qui eſt véritablement reſpectable. Il eſt vrai, que je ne fais aucun quartier aux Fourbes & aux Hipocrites. Mais je ſoutiens, que c'eſt ce que tous les honnêtes Gens devroient faire impitoyablement par tout, afin de purger toutes les Sociétez par là des malhonnêtes Gens qui les deshonnorent, ſoit par leurs mauvaiſes Mœurs, ſoit par leur mauvaiſe Doctrine. Si c'eſt là ce qu'on traite de *Plaiſanteries ſur toute la Religion Chrêtienne en général*, on agit

git avec très peu de bonne-foi : & ſi c'eſt là le *Déiſme* qu'on m'impute, je le ſoutiens incomparablement meilleur que la prétendue Religion de mes Cenſeurs, dont les Maximes relachées & corrompues, ne ſont que trop généralement autoriſées.

Les Janſéniſtes devroient moins ſe déchainer contre moi, que les Jéſuites, ſi par les Janſéniſtes, on entendoit les véritables Eleves qui reſtent encore aujourd'hui des Arnaulds & des Paſcals. Mais le nombre en eſt ſi petit, qu'à peine peut-on en trouver un parmi dix mille Fourbes & Extravagans, dont les uns font ſemblant de croire aux Miracles de l'Abbé Paris, & les autres ſont aſſez imbécilles pour les regarder comme des Prodiges céleſtes, de la réalité deſquels on ne ſauroit douter. L'Approbation de pareils Perſonnages eſt auſſi nuiſible, que l'eſtime des Savans, des Sages, & des honnêtes Gens, eſt utile & honnorable. Je les prie donc de continuer à décrier mes Ouvrages : & pour reconnoitre ce Service, je m'en-

m'engage de soutenir perpétuellement, que les Jésuites sont aussi fins, aussi politiques, & aussi ambitieux, que les Jansénistes sont fous, insensez, & ridicules. Je leur passe encore de vomir contre moi, autant de Calomnies qu'ils en inventent tous les jours contre les Evêques, & même contre le Pape. Ne dois-je pas, en effet, me féliciter de ce qu'ils veulent bien me donner des Compagnons d'un Rang aussi distingué & aussi élevé.

Quant aux Ecrivains subalternes, vils Insectes du Parnasse, je leur promets de les laisser croasser d'ores-en-avant. Leurs cris impuissans me divertiront : & les Contes qu'ils débiteront, me réjouïront autant que l'a fait celui que je vais apprendre à mes Lecteurs. Il y a quelques Mois, qu'un Savant, qui m'honore de son Amitié, & j'ose dire de son Estime, passa en Hollande, où il resta quelque tems. L'Homme dont je parle, est un Héros dans la Littérature : toutes les Sciences sont réünies en lui. Il est Rival de Virgile, Disci-

ple

ple éclairé de Newton, & Hiſtorien renommé. Les Gens de Lettres, qui ſe trouvent à Amſterdam, furent charmez de le connoitre. Dans un repas, qui ſe donnoit à ſon occaſion, & dans lequel ſe trouvoient des Savans de toute eſpece, on vint à parler des *Lettres Juives*. Mon ami crut devoir laiſſer ignorer aux Convives, qu'il en connoiſſoit le Traducteur. Ce qui acheva de l'y déterminer, c'eſt qu'elles furent aſſez aplaudies; & que ceux qui étoient en droit de décider de leur valeur, eurent plus d'indulgence que de ſévérité. Certain petit Grimaud de Correcteur d'Imprimerie, jaloux apparemment de leur ſuccès, ne put ſouffrir des louanges qui le bleſſoient ſi fort. Il n'oſa pourtant critiquer les Lettres: mais il prit ſa Revange ſur l'Auteur. *Il n'eſt pas ſurprenant*, dit-il, *que cet Ecrivain ſoit inſtruit des Mœurs & de la Religion des Turcs. Il a pris le Turban, dans un Voyage qu'il a fait à Conſtantinople.* Mon Ami étonné de ce qu'il entendoit, n'oſoit embraſſer ouvertement

ma

ma deffenſe. Après avoir affecté de ne me point connoitre, il craignoit que trop de vivacité à prendre mes intérêts ne découvrit ſon ſecret. Il ſe contenta de repréſenter, qu'il y avoit peu d'apparence à une ſemblable Accuſation. Quoiqu'il pût dire, il lui fut impoſſible de garantir mon Prépuce : le Maculateur d'Epreuves voulut impitoyablement me circoncire ; & ſans doute, j'aurois paſſé pour Mahométan dans l'Eſprit de tous les Aſſiſtans, ſi deux autres Perſonnes, de qui je ſuis auſſi connu, n'avoient offert de ſubir la même opération, s'il étoit vrai que je l'euſſe ſoufferte. *Nous connoiſſons*, diſoient-ils, *l'Auteur dont vous parlez. Peut-être, ne ſavez-vous pas même ſon Nom. Pourquoi voulez-vous donc le ranger au nombre des Circoncis ?* On eut bien de la peine à faire changer d'opinion à l'entêté Ignorant ; & ce ne fut qu'après avoir diſputé une heure entiere, qu'il n'y avoit aucune apparence que j'euſſe eſſuyé la Circonciſion.

sion. Sa derniere ressource fut de dire qu'on lui avoit assuré le Fait.

Mon Ami, charmé de me voir démahométisé, ne put résister au desir de m'apprendre lui-même une aussi plaisante Scene. Quoique je fusse assez éloigné de la Hollande, il suspendit ses Affaires, partit d'Amsterdam, & vint m'anoncer en riant, qu'il falloit songer à me justifier d'une accusation très grave. *Et de quoi s'agit-il*, lui demandai-je. *M'auroit-on accusé d'avoir dit que la Pantoufle de l'Abbé Paris renferme autant de Vertu, que celle du Pape? Non, Non*, me répondit-il. *C'est quelque chose de bien pis: on assure que vous êtes circoncis. Circoncis!* m'écriai-je. *Oui, circoncis*, repliqua mon Ami. *C'est à vous à vous defendre. Le Trait*, repris-je, *est cruel, & part d'une main bien politique. En effet, me voilà dans l'impuissance de pouvoir me justifier; car les Piéces nécessaires à mon Apologie sont aussi peu montrables, que celle de l'Hémorroïsse des Jansénistes. Et moi qui me suis si souvent mocqué de ce prétendu Mi-*

racle, j'éprouve aujourd'hui, que ma Juſtification eſt auſſi difficile que la ſienne. Conſolez-vous, me dit mon Ami. *Vous en ſerez quitte cette fois-ci pour la peur. Nous avons entiérement réhabilité votre Réputation; quoique, dans le fonds, il n'y auroit pas eu de mal que le Traducteur des* Lettres Juives *eut été circoncis, ou du moins eut paſſé pour l'être.*

Après une ſemblable Calomnie, je crois que je ſuis en droit de prier ceux à qui mon Ouvrage a le bonheur de plaire, de vouloir bien faire ces Queſtions à ceux qui pourroient leur parler à mon deſavantage. *Dites-moi, je vous prie, Monſieur, tenez-vous par quelque endroit à la Secte Ignacienne? Le zèle Jéſuitique influe-t-il dans vos Diſcours? Le Traducteur des* Lettres Juives *vous a déclaré ſuſpect ſur ce qui le regarde perſonnellement. Si vous ſuivez un Parti oppoſé à celui de la Société, & que vous ſoyez un Partiſan de l'Abbé Paris, ou un Danſeur & Cabriolleur du Théatre de Saint Médard, vos Contes ſont des Calomnies, qui ne doivent abſolument trouver*

ver aucune Créance. Si vous n'êtes qu'un Barbouilleur de Papier, ſi vous travaillez pour les Beurrieres & pour les Epiciers, votre Emploi eſt de médire & de déchirer les Auteurs qui ont quelque Réputation. Je crois que ces Queſtions ſont néceſſaires, pour me conſerver l'eſtime de ceux qui ne me connoiſſant point, pourroient ſe laiſſer prévenir contre mon Caractère & contre mes Mœurs. Pour ce qui regarde mes Ouvrages, je leur demande de vouloir bien s'en rapporter à eux-mêmes, ou au Jugement des véritables Savans, au gout deſquels je me ſoumettrai toujours avec un reſpect infini. Si jamais les *La-Croſes*, les *Beauſobres*, les *Voltaires*, les *Monteſquious*, les *Fontenelles*, les *Popes*, les *Gordons*, &c. les condamnent, leurs Deciſions ſeront pour moi des Arrêts ſouverains. Je n'examinerai point ce qui peut les avoir dictez; ſûr que, ni la Superſtition, ni la Haine, ni la Jalouſie, n'y auront aucune part.

Quelques uns de mes Cenſeurs ſe

ſont crûs aſſez éclairez, pour pouvoir décider de tout mon Livre ſur ſon ſimple Titre ; & voici la Déciſion magiſtrale d'un d'entr'eux. *Vous devinez aiſément à ce ſeul Titre de* Lettres Juives, *que ces Lettres ſont une Imitation des* Lettres Perſanes, *ou de l'*Eſpion Turc, *Je ne ſai ſi c'eſt bien entendre les Intérêts de ſon Amour propre, que de vouloir imiter des Ouvrages qui paſſent pour parfaits en leur genre ; car il eſt difficile de ne pas échoüer.* Outre que c'eſt là refuter aſſez étourdiment ſoi-même ſa Prétention par ſes Exemples, c'eſt me prêter le plus injuſtement du Monde, des vûes auxquelles je n'ai jamais penſé. Je n'ai jamais eu deſſein de faire des Panégiriques indirects, viſiblement tendans au Payement & à la Récompenſe, tels que ceux que proſtitue très ſouvent le prétendu *Eſpion Turc :* je n'ai jamais eu intention de ne faire que des Portraits ingénieux des Malverſations continuelles du Siécle, tels que ceux du feint *Eſpion Perſan ;* & mon unique But, je le répéte, a été de condamner le Vice, & de faire aimer la Vertu. Bien loin donc de me regarder comme Copiſte d'autrui, je crois avoir ouvert une nouvelle Carriere à divers Imitateurs ; & je ne doute nullement de voir éclorre au prémier jour, quelques mauvaiſes Copies de mon Ouvrage.

LET-

LETTRES JUIVES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris & ſes Correſpondans en divers Endroits.

LETTRE CENT-VINT-ET-UNIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE ne ſuis arrivé à Londres, mon cher Iſaac, que depuis cinq ou ſix jours. Ainſi, il m'eſt impoſſible de pouvoir te donner une Idée juſte du Caractère des Anglois. J'apperçois bien des choſes, qui me frappent, & qui me paroiſ-

sont dignes de l'attention d'un Voïageur : mais, je n'ai point eu encor le loisir de les approfondir. Il est d'autant plus difficile de faire un Portrait éxact de la Nation Angloise, qu'elle a des Vertus qui paroissent directement opposées à beaucoup de vices dont elle n'est nullement éxemte. Les contrariétez, qui se rencontrent dans les Mœurs & dans la façon de penser des Habitans de ce Païs, paroissent d'abord extraordinaires; & ce n'est qu'après un mûr Examen, qu'on doit se déterminer sur les Qualitez bonnes ou mauvaises qu'on leur attribue.

Pour donner une Idée vraie & juste de cette Nation, il faut se défaire entiérement des Préjugés, oublier qu'on est François, Allemand, ou Italien; & ne juger des hommes, que par rapport aux Notions que nous fournit la Lumiere Naturelle. Je crois que, lorsqu'on agit de cette maniere, on trouve que les Anglois ont d'excellentes Qualitez, quoique mélées de bien des vices. Mais, comme il n'est aucun peuple, chés qui le bien ne soit accompagné du Mal; si les Anglois ont plus de vertus que de défauts; on ne peut sans injustice se récrier sur leur Caractère, & vouloir éxiger qu'étant hommes ils ne païent point le Tribut à l'Humanité.

Je me suis apperçu, depuis que je suis ici, que les Habitans de ce Païs sont, en général, grands, bien-faits, souples, robustes. On dit qu'à ces Qualitez ils en ajoutent beaucoup d'autres, qui ne regardent que l'Esprit. Plusieurs personnes m'ont assuré, que, chés les Anglois, les

Ver-

Vertus de l'Ame ſurpaſſoient celles du Corps. C'eſt de quoi je t'inſtruirai en détail dans mes Lettres: & je te ferai part de ce que je découvrirai ſur ce Sujet, avec la ſincérité d'un Philoſophe qui regarde tous les hommes comme ne formant qu'une ſeule Nation.

En arrivant à Londres, j'ai d'abord reconnu chés les Anglois cette proſpérité, cette Magnificence, & cette abondance, qui les caractériſe chés les Etrangers. J'ai examiné ſi leur fierté, à laquelle on donne ordinairement le Titre d'inſolence, méritoit une Dénomination auſſi injurieuſe; & je n'ai rien trouvé, qui me parût devoir révolter ſi fort les Eſprits.

Si l'on jugeoit des Anglois par les diſcours des autres Nations, & par l'opinion qu'ils ſemblent avoir d'elles, on tomberoit ſouvent dans de grandes Erreurs. Les Relations & les Mémoires, que bien des Voïageurs ont donné au Public, ſe reſſentent de la prévention que la plûpart des peuples de l'Europe ont priſe, peut-être aſſez mal-à-propos, contre l'Angleterre. Il eſt pourtant vrai, que les Anglois ne laiſſent pas d'y avoir donné quelque ſujet; aïant en général le grand défaut de s'eſtimer infiniment plus que les autres hommes.

Ce défaut leur eſt commun avec tous les autres peuples; & c'eſt généralement la folie de toutes les Nations. A la vérité l'Angloiſe le pouſſe un peu trop loin. Comme elle eſt riche, puiſſante, & par conſéquent en état de ſe paſſer des autres, elle ne les ménage point aſſez.

Mais, tous les Contes, que l'on débite de ſa brutalité & de ſa férocité, ſont plus dignes de pitié, que d'être démentis. Il eſt pourtant vrai, que les Anglois ne ſe ſoucient pas fort de connoitre les Etrangers; & que, lorſqu'ils les connoiſſent, ils leur font aſſez ſouvent ſentir, qu'ils s'eſtiment beaucoup plus qu'eux. Je conviens, que cela eſt ridicule; & je ne prétens point excuſer une fierté ſi déplacée, & ſi contraire à la bienſéance, & peut-être à la raiſon. Mais, entre la bonne-opinion de ſoi-même, & l'inſolence, il y a une diſtance bien éloignée. Quel eſt l'homme plus rempli de ce qu'il vaut, & plus infatué de lui-même, qu'un petit-Maitre François? Et, cependant, quel eſt l'homme plus prévenant, plus poli, & plus ſaluant, que lui? A la vérité, les Anglois ajoutent à cette trop bonne opinion deux-mêmes la vanité de la trop faire ſentir aux autres; & c'eſt-là proprement & véritablement ce qui les rend haïſſables.

En effet, un Etranger, dans ce Païs, entend très ſouvent ſes Habitans faire hautement leur Panégirique, & blamer tout ce qui n'eſt point né chés eux. Ces manieres révoltent un Voïageur. Il ſouffre à regret de voir mépriſer ſes Compatriotes, & d'être compris tacitement dans leur nombre. En arrivant dans ſa Patrie, il oublie toutes les bonnes Qualitez des Anglois, & ne ſe ſouvient plus que de leurs défauts, qu'il dépeint avec les Traits que lui fourniſſent le dépit & la vangeance.

J'ai

J'ai cherché, mon cher Iſaac, à découvrir les véritables raiſons de l'Orgueil des Anglois, & les cauſes de leur mépris pour les autres peuples, & ſur-tout pour les François; & il ne m'a pas été difficile d'en venir à bout. La conduite de ce peuple leur a donné une Idée baſſe de ſon Etat, pendant qu'ils ſe formoient du leur propre une Idée fort magnifique. Ceux, qui ſont opulens, & au milieu des Richeſſes & de l'abondance, regardent avec un Oeuil de pitié les autres hommes combattant contre l'indigence: & ceux, qui dans ce Païs-ci, ne ſont point riches, ne ſont point des Efforts ſuprenans pour rendre leur condition meilleure. Satisfaits d'un bien médiocre, & d'une Liberté qu'ils chériſſent plus que tous les Tréſors, ils vivent tranquiles chés eux. On ne voit guéres d'Anglois aller chercher fortune. Ils rougiroient d'acquérir des richeſſes par la Profeſſion d'Avanturier. Leur commerce eſt leur ſeule reſſource. Auſſi eſt-elle auſſi noble, qu'elle eſt utile à la Société publique. Il n'eſt point étonnant, que des hommes, qui penſent d'une maniere auſſi Philoſophique que celle-là, mépriſent des Gens qu'ils voient travailler à acquérir des Richeſſes par toutes ſortes de moïens, dont pluſieurs leur paroiſſent très honteux.

On peut dire, que les Anglois, qui ſont riches, ſont fiers & hautains, à cauſe de leur opulence: & que ceux, qui n'ont qu'un bien médiocre, ſont vains & orgueilleux, par ce qu'ils ſavent ſe contenter de leur médiocrité.

La grande Quantité d'Avanturiers, dont la Ville de Londres eſt remplie, ne contribue pas médiocrement à décréditer en Angleterre les Nations Etrangeres, & ſur-tout la Françoiſe. Ceux, qui n'ont jamais voïagé, ſe figurent, que tous les peuples reſſemblent aux Etrangers qu'ils voïent; & ils jugent très témérairement de toute la Piéce, par de très mauvais Echantillons.

Voilà ce qui cauſe le mépris des Habitans de ce Païs pour tous les Peuples en général. A ce mépris, ils joignent une haine marquée pour les François; &, ſi l'on veut les en croire, peu s'en faut qu'ils ne leur refuſent entiérement leur eſtime. Le peuple en cela ſemble ſe réunir avec les Grands, & toute la Nation Angloiſe paroit n'avoir qu'un ſentiment touchant la Françoiſe. Pluſieurs raiſons ont occaſionné cette prévention. Les guerres preſque continuelles de ces deux Nations: les Intérêts particuliers, qu'elles ont eu à déméler enſemble; la Religion, enfin, qui porte ordinairement l'Eſprit des hommes à l'extrême, lorſqu'elle eſt mélée avec la ſuperſtition.

Si les différens, qui ont régné pendant longtems entre la France & l'Angleterre, avoient été de la même eſpece que ceux que les Allemands ont eu avec les François, la fin de la Guerre auroit été celle de la haine de ces deux Nations. Quand on ne combat que pour la gloire & l'intérêt du Souverain, dès que le Souverain eſt content, tout le monde l'eſt auſſi: il ne reſte plus aucun ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé.

paſſé. Quoiqu'il arrive ſouvent que des Provinces entieres changent de Maître, leurs Habitans n'en ſont, ni plus heureux, ni plus malheureux. Ils ne perdent, ni leurs Biens, ni leurs Privileges. Ils conſervent, ſous leurs nouveaux Princes, les avantages qu'ils poſſedoient ſous l'ancien. Mais, lorſque la France & l'Angleterre ſe font la Guerre, ce ne ſont pas ſeulement les Souverains de ces deux Etats qui agiſſent. Chaque particulier y eſt intéreſſé. Il y a autant d'Ennemis particuliers, qu'il y a de Marchands. Un Vaiſſeau François, pris par les Anglois, eſt une offenſe directement faite aux propriétaires de ce Batiment. Chaque Malouin, chaque Dunquerquois, devient l'Ennemi juré des Négocians de Londres; & tous les Corſaires François ſont autant de Souverains, qui ont des Intérêts à démêler avec l'Angleterre.

Les Guerres de l'Empire & de la France regardent les démêlés des deux Souverains. Ceux des François & des Anglois intéreſſent chaque particulier de ces peuples. Les Sujets de leur diviſion doivent encor accroître leur haine. Très ſouvent, la Religion en a été la cauſe; & c'eſt, comme l'Expérience ne le démontre que trop, la Source ordinaire des plus fortes Antipathies que les Nations aient les unes contre les autres.

Tous les hommes haïſſent à l'excès ceux qui veulent violenter les conſciences; mais, leur haine prend de nouvelles forces contre ceux qui, n'étant ni leurs Maîtres, ni leurs Amis, ſe

leurs Compatriotes, veulent ſe mêler des Affaires de leur Religion. La Retraite du Roi Jaques en France, les ſecours qu'on lui a donnez, les tentatives qu'on a faite pluſieurs fois en ſa faveur, ont plus excité la haine des Anglois, que la durée d'une Guerre de vint Années.

Une autre choſe ſemble encor avoir occaſionné la fierté & l'orgueil de cette Nation. C'eſt l'Etat de beſoin & de miſere, & par conſéquent de ſoumiſſion, de ce grand nombre de François, qui paſſérent dans ce Païs, lorſqu'on proſcrivit en France le Proteſtantiſme. Je conviens, que des Gens, à qui l'on enlevoit leurs Biens, que l'on éxiloit de leur Patrie, & qui ne trouvoient d'autres reſſources, que celles qu'ils rencontroient chés les Anglois, étoient excuſables d'avoir certaines attentions, qui dans un autre Tems, euſſent paru déplacées. Mais, ils auroient d'ù s'en tenir là, & ne point prodiguer de baſſes flatteries à des Gens qui les mépriſoient principalement à cauſe des Louanges qu'ils en recevoient.

Les Anglois, qui paſſérent en France avec le Roi Jaques, devoient ſervir d'exemple aux François réfugiés. Ils étoient proſcrits ainſi qu'eux: ils avoient les mêmes Sujets de plainte; mais, diſtinguant leur Patrie des particuliers qui étoient à la tête du Gouvernement, & de ceux qui avoient pris le parti du Roi Guillaume, ils étoient auſſi bons Anglois à St. Germain, qu'ils l'euſſent été à Londres.

Comment ſeroit-il poſſible, que des Peuples, chés qui l'Amour de leur Païs eſt profondément gra-

gravé dans leur cœur ; & qui conſervent leur fierté & leur Grandeur d'Ame chés les Etrangers, dans quelque Etat malheureux qu'ils y ſoient ; ne mépriſaſſent pas des Gens qu'ils voioient décrier leur Patrie, blamer ce qu'ils louoient quelques Années auparavant, & approuver aveuglément tout ce qu'ils condamnoient? Il eſt certain, mon cher Iſaac, que cette conduite des François a cauſé une partie du mépris que les Anglois ont eu pour eux. Ils auroient trouvé les mêmes ſecours, en conſervant dans leurs malheurs cette fierté modeſte, qui convient à des Gens qui ne veulent point acheter des bienfaits aux dépens de ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes ; & les Anglois les en auroient beaucoup plus eſtimez.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac ; & donne moi plus ſouvent de tes nouvelles.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-VINT-DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE commence, mon cher Iſaac, à connoitre aſſez la Nation Angloiſe, pour entrer dans un Détail circonſtancié. Je ne te parlerai point, dans cette Lettre, des Nobles, qu'on doit diviſer en pluſieurs Claſſes différentes. Je

tâcherai seulement de t'y donner une Idée juste de tous les autres Etats.

Les Anglois n'ont point eu la sotte vanité d'avilir le Commerce. Un Négociant chés eux est un Homme qui tient un Rang distingué, & qui sait, en acquérant des Richesses, en procurer à sa Patrie. On trouve communément dans ce Pays des Fils de Chevaliers, qui commercent: & il est arrivé même quelques fois, que des Lords n'ont pas crû qu'il fût honteux à leurs Frères, & à leurs Enfans, de devenir Négocians.

L'Idée, qu'on a des Marchands en Angleterre, les rend entiérement différens de ceux qu'on voit chés les autres Nations. Comme leur Etat n'a rien qui ne doive leur élever le Coeur, ils pensent d'une maniere presque inconnue aux Négocians François, Allemands, Espagnols, & Italiens. Ils sont aussi sensibles à la Gloire, qu'au Désir d'amasser, & s'intéressent autant au bonheur de leur Patrie, qu'à leur Félicité particuliere. Cette façon de penser est une des principales Causes de l'Etat brillant de leur Commerce. A Londres, chaque Particulier négocie pour lui & pour son Pays; & l'Amour de la Patrie entre même dans les Affaires d'Intérêt.

Il est une autre chose, qui ne se trouve que chés les Commerçans Anglois. C'est l'Usage raisonnable & prudent, que la plûpart d'eux savent faire des Biens qu'ils ont aquis. Ils abandonnent le Trafic, se bornent à vivre en Gentils

tilshommes de Campagne ; &, après avoir travaillé pendant quelques Années, ils donnent des Bornes à leur Ambition, & jouissent du fruit de leur Travaux.

Il semble que ce soit un Droit acquis à cette Nation de connoitre les Priviléges de cette égalité que la Nature a voulu mettre entre tous les Hommes. Non seulement les Marchands ne se laissent point imposer par des Titres fastueux : mais, le Peuple même fait usage de sa Raison dans les Honneurs qu'il rend aux Grands ; &, dans les Attentions qu'il a pour eux, il ne montre, ni cette Crainte, ni cette Admiration, si ordinaires chés les autres Nations.

Un Seigneur ici n'est considéré, qu'à proportion du Bien qu'il fait. S'il est bon, populaire, affable, généreux, il est estimé, & révéré ; & l'on a pour lui des Egards qui le flattent d'autant plus, qu'il est assuré, que s'il ne les méritoit pas, on ne les auroit point. Si, au contraire, il n'a rien qui doive lui attirer l'Amitié & l'Approbation du Public, il est regardé comme un Homme inutile à l'Etat & à la Société Civile. Il jouit tristement de ses Prérogatives, & joue à Londres un Rolle aussi peu gracieux, que celui d'un Courtisan disgracié à Versailles. J'ajouterai à cela, mon cher Isaac, qu'il est plus douloureux à un Anglois d'être mépriſé de sa Patrie, qu'à un François de perdre les bonnes Graces de son Prince. Ce que je te dis te paroitra moins étonnant, si tu penses, que, chés les Anglois, la Gloire & l'Amour du Pays sont les deux Passions dominantes.

Ce n'eſt pas dans la ſeule maniere d'honorer les Grands, que le bas Peuple reſſemble au reſte de la Nation. Il a à-peu-près les mêmes Vertus & les mêmes Défauts que les Citoyens qui ſont élevez au-deſſus de lui. Comme tous les Anglois ſe piquent de penſer, & de ne ſe conduire que par la Raiſon, le bon-Sens ſuplée au manque de l'Education.

La façon dont le Peuple eſt habillé en général marque l'Aiſance dans laquelle il eſt. On voit ici un air d'Abondance qui régne chés les plus petits: & c'eſt cette même Abondance, qui fait l'Inſolence de la Populace, & la Fierté des Grands. La Préſomption eſt un défaut naturel à tous les Habitans de ce Pays-ci. Dans quelque Etat qu'ils ſoient nez, ils s'eſtiment infiniment: il leur ſuffit d'être Anglois; & cette Qualité leur tient lieu de tout ce qui peut leur manquer.

Je t'ai dit dans ma derniere Lettre, que cette Nation a de grandes Vertus & de grands Défauts, & qu'on apperçoit dans ſon Caractére des Contrariétez étonnantes; & je vais t'en donner quelques Exemples. Les Anglois ont le Cœur grand & noble: ils haiſſent la trahiſon. Leur Généroſité ne ſauroit ſouffrir que deux Perſonnes ſe battent à Armes inégales. Un Homme, qui, dans les Rues de Londres, donneroit des coups de Bâton à un autre qui n'auroit que ſes Bras pour toute défenſe, ſeroit inſulté par la Populace. S'il mettoit l'Epée à la main contre un Ennemi qui n'en auroit point, il cour-

courroit riſque d'être mis en piéces, ou jetté dans la Tamiſe, par les Garçons de Boutique du Quartier.

Voilà des Mouvemens d'une généreuſe Impétuoſité; & l'on doit les pardonner en faveur de l'Intention. Mais, ce même Peuple, qui ne ſauroit voir battre deux Hommes à Armes inégales, aime autant que les anciens Romains les Combats de Gladiateurs. N'eſt-il pas cruel de regarder avec un plaiſir infini tous les Spectacles où l'on répand du Sang? Lorſqu'il ne peut avoir des Combats de Gladiateurs, il a recours à ceux des Coqs, des Dogues, des Taureaux, &c.: il lui faut abſolument de quoi contenter ſa Férocité; &, au défaut des Hommes, il immole des Animaux.

Qui croiroit, que des Gens, dont les Amuſemens ſont ſi cruels, fuſſent humains, & charitables? Il eſt pourtant peu d'Anglois, qui refuſent l'Aumone à un Pauvre, lorſqu'ils ſont en Etat de la lui donner. Ils n'attendent pas même qu'on demande: leur Bonté & leur Généroſité vont au devant des Beſoins de l'Indigent; & ils ſe contentent eux-mêmes, en aſſiſtant les Malheureux.

Une Contrariété des plus ſinguliéres de cette Nation, c'eſt ſon mépris pour la Bagatelle, & en même tems ſa Folie & ſon Amour outré pour les Modes. On eſt étonné de voir dans les mêmes Perſonnes des Sentimens & des Inclinations ſi oppoſées.

A cette prémiere Contrariété, on en peut join-

joindre une seconde, qui n'est pas moins surprenante. C'est un penchant naturel à la Chicane. Lorsqu'on considére le grand nombre de Procès qui se jugent tous les jours à Londres, & qu'on fait réflexion au bon-Sens & à la Sagesse qui règne dans les Discours & dans les Livres des Anglois; on seroit tenté de croire, qu'ils parlent tous comme des Philosophes, pensent comme des Procureurs, & agissent comme des Normans; aussi descendent-ils de ces derniers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve autant de faux-Témoins en Angleterre qu'en Normandie. Il semble même, qu'on ait ici quelque Considération pour eux, & qu'on craigne d'en détruire la Race. Car, on les punit si légérement, eu égard à la Peine que mérite un si grand Crime, qu'il est beaucoup moins dangereux à Londres d'y faire le Métier de faux-Témoin, qu'il ne l'est à Paris d'y vendre des Livres Jansénistes.

Quant à la Religion, chaque Anglois paroit en avoir une à sa Mode. Si l'on obligeoit tous les Habitans de cette Ile de mettre en écrit leur Profession de Foi, il y en auroit autant de différentes, qu'il y a de différens Particuliers. Cependant cette grande Variété de Croiances n'empêche pas que les Anglois ne soient excessivement zélez pour le Rit auquel ils sont attachés. Un Anglican hait autant un Presbitérien, qu'un Janséniste hait un Jésuite: le Presbitérien rend parfaitement le change à l'Anglican; & ils se réunissent tous les deux, pour regarder avec hor-

reur

reur un Papiſte, qui les déteſte à ſon tour encor plus qu'ils ne le haiſſent.

Comment accorder une Conduite auſſi biſare que celle-là, avec le bon-Sens des Anglois, & la grande Diverſité d'Opinions qu'il y a chés eux ſur les Matiéres de Religion? On eſt forcé de convenir, lorſqu'on veut parler de bonne-foi, qu'il eſt un certain Genre de Folie attaché à chaque Nation; & que la plus ſage, & la plus heureuſe, eſt celle, dont les Egarements ſont les moins conſidérables. Je crois, mon cher Iſaac, que, ſelon ce Principe, les Habitans de ce Pais ont de grandes Obligations à la Nature. Car, parmi les différentes Folies qu'elle a diſtribué aux Peuples qui forment ce vaſte Univers, celles des Anglois ſont des plus légéres, & heurtent le moins la raiſon & le bon-ſens. Ils ont bien des Vertus à oppoſer aux défauts dont je viens de te parler. Ils montrent une fermeté, qui, dans les autres Pays, ſemble être le partage des ſeuls Philoſophes. Ils oſent aller hardiment contre un Uſage établi, lorſqu'ils le trouvent mauvais. C'eſt en vain qu'on leur dit, que leur Péres l'ont approuvé, & que pluſieurs Siécles ſemblent devoir le perpétuer. Dès que le bon-Sens découvre le Faux d'une Coutume, rien ne peut les empêcher de la proſcrire. Il eſt fort ordinaire d'entendre dire à un Anglois: *On a fait pendant deux ou trois cens Ans, une Sottiſe; & il faut, s'il eſt poſſible, qu'elle n'aille pas plus loin, & que nos Deſcendans ne faſſent point contre nous les mêmes plaintes que nous faiſons aujour-*

jourd'hui contre nos Peres. Il eſt beau, mon cher Iſaac, de voir une Nation entiére ôſer ſe ſervir de ſa Raiſon; & cela paroit d'autant plus extraordinaire, que la plû-part des autres condamnent ou tiranniſent ceux qui veulent en faire uſage.

Une autre Qualité eſſentielle des Anglois, c'eſt qu'ils négligent les Manieres extérieures & les Ornemens affectez. Un petit-Maitre à Londres eſt une Figure ridicule, dont les Grands & le Peuple ſe divertiſſent également. Peu s'en faut qu'ils ne le regardent comme un joli Sapajou, ou quelque autre de ces Animaux qu'on montre dans les Foires. Je loue, mon cher Iſaac, cette ſage façon de penſer: & ceux, qui ne ſont pas accoutumez aux Airs affectez de certains Fats, doivent les trouver auſſi divertiſſans que les ſauts du Singe le plus ſouple & le plus alerte.

On accuſe les Anglois d'inconſtance & de légéreté. En effet, leur Hiſtoire prouve évidemment combien peu leur Conduite eſt uniforme à l'égard de leurs Princes. Afin, d'excuſer ce défaut, ils prétendent, qu'ils n'ont jamais manqué à leurs Souverains, que lorſqu'ils y ont été forcés pour la Conſervation de leurs Priviléges. Si ce qu'ils ſoutiennent étoit vrai, on pourroit croire, que le ſeul Amour de la Liberté a occaſionné leurs Changemens. Mais, quoiqu'ils diſent pour diminuer leur Faute, il eſt aiſé de voir, que ſouvent cette Liberté, dont ils font tant de cas, n'a été qu'un Prétexte ſpécieux pour autoriſer leur Incertitude & leur Légé-

géreté. Les Ambitieux ont ſçu profiter de la Crédulité du Peuple, en l'allarmant ſur ſes Priviléges; &, en lui en faiſant craindre la Supreſſion, ils l'ont conduit à leur Fantaiſie, & s'en ſont habilement ſervis pour parvenir aux prémiers Emplois de l'Etat.

Pour être perſuadé de cette Vérité, on n'a qu'à examiner leurs différentes Révolutions. On verra, qu'il en eſt arrivé ſous pluſieurs Princes, quoique de Caractéres entiérement oppoſez les uns aux autres. Les Anglois, auſſi peu ſatisfaits du Génie lent, ſtupide, & tranquille de Henri VI. que de l'Eſprit vif, ouvert, & entreprenant d'Edouard IV. ont dépoſé ces deux Rois tour à tour: &, par un autre Effect de cette Inconſtance incompréhenſible à toute autre Nation, également mécontens de la Vie molle & effeminée de Charles II. & de la Vie active & appliquée de Guillaume III. ils ont cabalé & conſpiré contre eux avec le même Emportement & la même Fureur, quoiqu'ils les euſſent élevez l'un & l'autre ſur le Thrône avec toutes les Marques de la plus grande Satisfaction.

Ces Troubles, ſous des Monarques d'un Caractére auſſi oppoſé, ſemblent condamner entiérement les Anglois: & ce qui montre encor que la Liberté, & les Priviléges de la Nation, n'ont pas toujours été la véritable Cauſe des Révolutions, c'eſt qu'il en eſt même arrivé ſous des Princes, qui, loin d'opprimer la Nation, vouloient en augmenter les Priviléges.

Avouons pourtant, mon cher Iſaac, que ſi les Souverains n'ont pas toujours occaſionné l'Inconſtance des Anglois, ils y ont aſſez ſouvent donné Occaſion.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & vis content & heureux.

De Londres, ce ...

LETTRE CENT-VINT-TROISIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois, mon cher Iſaac, ont accordé à leur Roi un pouvoir ſemblable à celui que certains Philoſophes ont attribué à la Divinité. Les Souverains, dans ce Païs, peuvent faire tout le Bien qu'ils ſouhaitent, & ne ſauroient cauſer aucun Mal. Ils ſont les Maitres d'accorder la Vie à un Criminel; mais, ils ne peuvent condamner perſonne à la Mort. Ce ſont les Loix & les Juges ordinaires, qui décident de la punition des coupables. Le Roi donne en Angleterre preſque tous les emplois conſidérables. Il nomme aux Evêchés & aux Bénéfices. Il ne ſauroit cependant ôter les Charges à ceux à qui il les a accordées. Il faut qu'on leur face leur Procès. Et, tant qu'ils ſont vertueux, & attachés au Bien de leur Patrie, ils n'ont rien à craindre de l'Inconſtance

ou

ou de la mauvaiſe humeur de leurs Princes, qui ne ſont les Maitres abſolus que des Emplois qui regardent directement leurs perſonnes.

Le Roi & l'Etat ont ici chacun leurs Droits ſéparez. C'eſt une maxime établie en Angleterre, & ſoutenue par tous les Juriſconſultes, que *le Souverain a deux Supérieurs, Dieu & la Loi, aux-quels il eſt lui-même ſoumis, ainſi que ſes plus petits Sujets* *.

N'eſt-il *pas vrai*, me diſoit, il y a quelque tems un Anglois de mes Amis, *que les peuples ne ſont pas faits pour ſervir de Jouëts aux Princes, & pour leur donner le cruel plaiſir de les tourmenter? Il faudroit être fou, pour oſer dire, que Dieu fait naitre une ſimple Créature, afin de rendre malheureuſes toutes les autres. Puiſque les Rois ne ſont donc établis, que pour protéger les Peuples, & pour leur procurer du Bien, ils doivent être, comme les autres hommes, ſoumis aux Loix qui ſont faites pour le bonheur des Sociétez. Si l'on étoit aſſuré de trouver toujours des Rois vertueux, on n'éxigeroit point qu'ils fuſſent ſoumis à certaines Regles. La Probité, & la droiture du cœur, ſeroient pour eux des Liens plus forts que ceux des Contracts. Mais, le Throne eſt ſouvent occupé par des perſonnes, qui ont beſoin d'être arrêtées par la force des Loix. Quel bonheur n'eut-ce point été pour les Romains, s'ils ſe fuſſent oppoſez de bonne-heure aux Cruautez de Tibere, de Caligula, de Néron; & qu'ils les euſſent contraints de ceſſer d'être leurs Souverains, dés qu'ils devinrent leurs Tirans.*

* *Rex in regno ſuo Superiores habet Deum & Legem.*

Nos Rois, continua mon Ami, *paſſent un Contract avec nous. Tandis qu'ils en obſervent les Clauſes, ils ſont comblez d'honneurs: ils jouïſſent de toutes les Prérogatives dont aucuns Rois ſoient revêtus, & ſont Souverains dans tout ce qui peut rendre heureux leurs Peuples. Il eſt vrai, que s'ils oublient leurs promeſſes, ils courent le riſque d'émouvoir une Sédition dangereuſe. Pour éviter ces inconvéniens, ils n'ont qu'à garder leur parole; & ſe ſouvenir, que lorſqu'ils ont été ſacrez, ils ont juré qu'ils obſerveroient, & feroient obſerver les Loix. Pourquoi le Peuple doit-il être plus l'Eſclave de ſes Promeſſes, que le Souverain? Un Roi, qui devient un Tiran, donne l'Exemple à ſes Sujets de ne faire aucun Cas des Traitez les plus ſacrez. Mais, dit-on, nos Biens & nos Vies dépendent des Princes qui nous gouvernent. Il eſt vrai, que nous devons ſacrifier l'un & l'autre pour eux, pendant qu'ils ſont juſtes & équitables. Puiſqu'ils ſont les Peres de leurs Sujets, ceux-ci doivent avoir pour eux la tendreſſe des Enfans. On ne peut cependant éxiger cette Soumiſſion, qu'autant que les engagemens réciproques, qui l'ont fait naître, n'ont point été violez.*

Si les Rois ſont au-deſſus des Loix, & s'ils peuvent ſe diſpenſer de les obſerver, à quoi ſert donc qu'ils promettent qu'ils obſerveront certaines Regles? Tout ce qu'ils font à ce Sujet, & toutes les aſſûrances qu'ils donnent, ſont donc des Mommeries; & lorſqu'on couronne un Prince, & qu'il jure ſolemnellement de garder certaines Régles, on doit regarder ces Sermens comme un Cérémonial inu-

inutile, qui montre qu'il y a eu des hommes libres autre fois, mais que tous ceux qui vivent aujourd'hui ſont des Eſclaves. Il n'eſt perſonne d'aſſez inſenſé, pour ôſer ſoutenir un pareil Sentiment. Les plus zélez défenſeurs du pouvoir arbitraire avouent, qu'un Souverain doit garder ſes promeſſes: &, cependant, par une abſurdité qu'on ne comprend point, ils concluent, qu'il peut la violer impunément.

Ce que me diſoit cet Anglois, mon cher Iſaac, paroit d'abord frappant. Il ſemble en effet, que, dès qu'on accorde, que les Rois ſont obligés de tenir ce qu'ils ont promis, ce ſoit une néceſſité d'admettre, qu'on peut leur desobéïr, quand ils manquent à leur Parole; puiſque, par une ſuite du Contract d'engagement mutuel entre le peuple & le Souverain, ils ne ſe doivent plus rien, dès que l'un des deux vient à manquer aux conditions en vertu des-quelles le Prince eſt Maitre, & les Particuliers Sujets. Or, on ne peut nier, que ceux qui ſont les plus contraires aux Séditions populaires, n'aïent cependant ſoutenu, que les Rois ne peuvent violer ſans injuſtice les Contracts qu'ils ont faits avec leur peuple. „ Il faut avouër „ dit le fameux Grotius, „ que quand les Princes s'engagent „ à ſuivre certaines Regles de Gouvernement, „ leur Souveraineté eſt reſtrainte & limitée en „ quelque maniere; ſoit que les obligations où „ ils entrent regardent ſeulement l'Exercice de „ leur pouvoir, ou qu'elles tombent directe„ ment ſur le pouvoir même. Dans le pré-

„ mier Cas, tout ce qu'ils font contre la Parole „ donnée eſt injuſte ; toute véritable promeſſe „ donnant un droit à celui en faveur de qui „ elle eſt faite. Dans l'autre, l'Acte eſt injuſte „ & nul en même tems, par le défaut de pou- „ voir *. „

Voilà, mon cher Iſaac, une déciſion bien préciſe, par un Auteur non-ſuſpect. Mais, il s'explique encor plus clairement dans un autre endroit, & ſemble, pour ainſi dire, avoir oublié ſon Siſtême. „ Si l'on demande „ dit-il † „ ce „ qu'il arrivera, ſi l'on ajoute cette clauſe au „ Contract, qu'en Cas que le Roi manque à ſa „ Parole, il ſera déchu de la Couronne? Je ré- „ pons, qu'en ce Cas-là-même, le pouvoir du „ Roi ne laiſſera pas d'être abſolu, mais que ſa „ puiſſance ne ſera pas différente de celle qu'on „ n'a que pour un Tems.

Il me ſemble, mon cher Iſaac, que mon Ami n'en diſoit pas d'avantage contre le pouvoir arbitraire, & contre l'Impunité de la violation des Sermens. Cependant, Grotius paſſe pour un Au-

* *Fatendum tamen id ubi ſit arctius quodammodo redi Imperium, ſive obligatio duntaxat cadat in Exercitium Actûs, ſive etiam directè in ipſam facultatem. Priore Specie, Actus contra promiſſum factus erit injuſtus, quia . . . vera promiſſio jus dat ei, cui promittitur. Alterâ autem Specie erit etiam nullus defectu facultatis.* Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, *Tom. I, pag.* 121.

† *Quis ſi addatur ſi Rex fidem fallat, ut tum Regno cadat? Ne ſi quidem Imperium deſinet eſſe ſummum, ſed erit habendi modus imminitus per conditionem, & Imperium temporarie non abſimile.* Grotius, *ibid. pag.* 125.

Auteur entiérement oppoſé aux Anti-Roïaliſtes. Et, quoi-qu'on puiſſe dire en ſa faveur, qu'il n'y a point de Contract entre les peuples & les Souverains où il ſoit préciſément ſpécifié, qu'en certains Cas, les Princes ſeront privez de leur Couronne, cette Raiſon eſt trop foible pour détruire ce qu'il avance. Car, quoique, dans les Engagemens entre les Sujets & les Rois, on ne diſe point, qu'en violant le Contract, le Prince perdra ſes Droits, cette clauſe ne laiſſe pas d'y être compriſe tacitement; puiſque ce Contract n'a de Sûreté, qu'en vertu du pouvoir que le peuple ſe reſerve de le faire valoir. Sans cela, les Engagemens ſeroient inutiles: ils ne ſerviroient, au contraire, qu'à donner des Liens aux Sujets qui s'engageroient avec un Prince, qui ne pourroit être lié à ſon tour. Il faut que les conditions, qui ſont entre les peuples & les Souverains, ſoient, ou quelque-choſe de réel, ou d'inutile. Tout le Monde avoue, que ces conditions ſont réelles, & doivent être obſervées par les deux parties. Il faut donc que les deux parties ſe réſervent le droit de les faire obſerver. Et, quoiqu'on ne ſpécifie pas dans les Engagemens, que les Princes ſeront déchûs de leur Autorité dès qu'ils y manqueront, cette clauſe eſt une ſuite néceſſaire de la Validité & de la Sûreté du Contract.

Voilà des raiſons, mon cher Iſaac, qui paroiſſent bien fortes contre l'opinion de ceux qui croïent, qu'il n'eſt jamais permis de ſe révolter contre ſon Prince. Je t'avoûrai pourtant, que je

ſuis fortement perſuadé, que le peuple ne ſauroit avoir droit de détroner le Souverain. Je vais plus loin; & je crois, que s'il avoit ce pouvoir, l'Abus qu'il en feroit ſeroit pour lui le plus grand des malheurs.

Lorſque l'on compare les engagemens des Souverains avec leurs Sujets à ceux des ſimples particuliers, on donne dans une grande erreur. Il faut diſtinguer les promeſſes des Rois, & celles des Sujets. Ces derniers peuvent être contraints par la Puiſſance temporelle, par ce qu'ils ſont ſoumis au pouvoir d'un homme. Mais, les Princes, qui ne relevent que de Dieu, ne doivent être par conſéquent comptables de leurs fautes qu'au Tribunal de la Divinité. Les engagemens, qu'un Prince prend avec ſon peuple, ne ſont point cependant inutiles, quoiqu'il ne puiſſe être forcé à les tenir; parce qu'ils l'obligent auprès du Ciel, & qu'ils mettent un frein à ſes volontez.

La raiſon, & la Tranquilité des Etats, concourent à fortifier ces Sentimens. Lorſqu'on admet, que, ſous le prétexte de la violation des Loix, les Princes peuvent être détronez, à quels excès & à quels inconvéniens n'expoſe-t'on point les Empires? Le peuple, inconſtant, bizarre, volage, ſujet à prendre les Impreſſions qu'on lui donne, ſera toujours prêt à ſe révolter. Les Eſprits inquiets trouveront des prétextes ſpécieux dans l'inobſervation des Loix pour excuſer les Séditions & les Troubles qu'ils exciteront. „ Je reconnois „ dit Grotius, „ que les Rois

„ Rois n'ont été établis, que pour rendre la juſ-
„ tice à leurs Sujets: mais, il ne ſenſuit point
„ de-là, que les peuples ſoient au-deſſus des
„ Rois. Car, les Tuteurs ont été ſans doute
„ établis pour le Bien des Pupilles; &, cepen-
„ dant, la Tutelle donne au Tuteur un pou-
„ voir ſur ſon Pupille. On dira ſans doute,
„ qu'un Tuteur, qui adminiſtre mal les affaires
„ de ſa Tutelle, peut en être dépouillé; & on
„ conclura de-là, que le peuple à le même
„ droit par rapport au Prince. Mais, ce Cas
„ eſt bien différent: car, un Tuteur a un Supé-
„ rieur, de qui il dépend; au lieu que le Prince
„ n'en a point. Comme il ne peut y avoir
„ de progrès à l'infini, il faut néceſſairement
„ s'arrêter à lui, & dans les Républiques à un
„ Sénat qui ne reconnoiſſe d'autre Juge que
„ Dieu *. „

Si l'on convient à conſidérer attentivement ces raiſons, il eſt impoſſible, mon cher Iſaac,

* *Verùm eſſe poſt Herodotum, Herodotus poſt Heſiodum dixit fruendæ Juſtitiæ cauſa Reges conſtitutos. Sed non ideo conſequens eſt quod illi inferunt Populos Rege eſſe ſuperiores · nam & Tutella Pupilli cauſâ reperta eſt, & tamen Tutella Jus eſt ac Poteſtas in Pupillum. Nec eſt quod inſtet aliquis Tutorem ſi malè Rem Pupillarem adminiſtret, amoveri poſſe, quare & in Rege idem jus eſſe debere, nam in Tutore hoc procedit qui ſuperiorem habet; at in Imperiis, quia progreſſus infinitum non datur, omnino in aliquâ aut Perſona aut Cœtu conſtituendum eſt quorum peccata, quia Superiorem ſe judicem non habent, Deus ſibi curæ peculiari eſſe teſtatior,* Hugo Grotius de jure Belli & Pacis, *Tom. I, Libr. I. Cap. I. pag.* 106.

qu'on ne s'y rende, & qu'on ne convienne, que dans les Contracts qui ſe font entre les Sujets & les Souverains, le bien public, & la raiſon, veulent que le Ciel ſoit le ſeul Juge des Infractions que peuvent y faire ces derniers.

Ceux, qui s'érigent en defenſeurs des Droits des peuples, ſe figurent, que le reſpect qu'on a pour les Rois, lorſqu'ils manquent à leurs promeſſes, eſt une ſuite des préjugés dont on n'a pas la force de ſe dépouiller. Mais, il ſe trompent; & il eſt aiſé de leur prouver le contraire, par les Exemples de pluſieurs Grands-hommes, qui, nez dans un Etat exceſſivement jaloux de la Liberté, ont cependant ſoutenu, qu'il n'étoit jamais permis de ſe révolter contre les Souverains, quelques coupables qu'ils fuſſent. „ Il faut „ dit un illuſtre Romain, ſuppor„ ter le Luxe ou l'avarice des puiſſances, com„ me on fait les Années de Stérilité, les Ora„ ges, & les autres déréglemens de la Nature. „ Il y aura des Vices, tant qu'il y aura des „ hommes : mais, le mal n'eſt pas continuel; & „ on en eſt dédommagé par le bien qui arrive „ de tems en tems *. „

Dira-t-on, mon cher Iſaac, qu'un homme nourri au milieu de Rome, & qui dès la tendre Jeuneſſe avoit été imbu des Principes Républicains,

* *Quomodo Sterilitatem aut nimios Imbres, & cætera Naturæ Mala: ita luxum vel Avaritiam Dominantium tolerare. Vitia erunt donec homines, ſed neque hæc continua, & meliorum interventu penſantur.* Tit. Liv. Hiſt. *Libr. IV. Cap. LXXIV. num.* 4.

cains, nétoit perſuadé du reſpect qu'on doit aux mauvais Princes, que par de faux préjugés ? Je ne crois pas que perſonne ôſe avancer une pareille abſurdité.

Porte-toi bien, & que le Dieu de nos Peres te comble de proſpéritez.

De Londres, ce ...

LETTRE CENT-VINT-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LEs Grands dans ce Pays tiennent auſſi peu à la Cour, que les Petits tiennent aux Grands. De même que le Peuple ne reſpecte un Seigneur, qu'autant qu'il mérite de l'être par ſes Vertus & par ſes bonnes Qualitez; de même auſſi les Grands en général ne ſont attachés à la Cour, qu'autant qu'ils voient qu'elle ne ſonge point à empiéter ſur les Droits de l'Etat.

Une choſe extraordinaire, mon cher Iſaac, & qu'on ne voit qu'en Angleterre, c'eſt la Fermeté & l'Amour de la Patrie alliés avec le Caractére de l'Homme de Cour. Par-tout ailleurs, le Courtiſan n'eſt qu'un vil Eſclave, également idolâtre des Vertus & des Défauts de ſon Prince. Ici, il ne rend ſon Hommage qu'à la Vertu & à la Probité. Dès qu'il trouve dans le Souverain

verain des Défauts qui peuvent nuire à la Patrie, loin de les approuver, il ſonge à s'oppoſer au Mal qu'ils pourroient produire.

Cette Grandeur d'Ame eſt une Suite de la façon de penſer des Anglois, qui, en général, fuient les Emplois, & leur préférent ſouvent les Plaiſirs d'une Vie privée & tranquille. En France, tous les Gens qui ſe trouvent attachés à la Cour, ceux mêmes qui dans les Provinces ſont nez dans un certain Rang, ſont tellement accoutumez à paſſer leur Vie dans les Charges, qu'ils ſe croient malheureux, ou deshonorez, lorſqu'ils en ſont privez. Ils font tout ce qu'ils peuvent, pour les obtenir: & ils n'eſt aucun Moien qu'ils n'emploient pour parvenir à leur But. L'Amour de la Patrie chés eux n'eſt qu'une Chimére ridicule. Que leur importe, que tous leurs Compatriotes ſoient malheureux, pourvû qu'ils aient le Plaiſir de s'élever & de poſſéder des Charges qui leur donnent le Privilége de ſe venger, ſur ceux qui ont à faire à eux, des Mépris, des Chagrins, & des Peines, qu'ils ont eſſuiés avant de pouvoir occuper la Place dans la quelle ils ſont? Les Anglois penſent bien différemment. Ils n'ambitionnent point de devenir prémier Eſclave. La Qualité d'Homme libre leur paroit bien au-deſſus de ce Rang ſi chéri dans toutes les Cours de l'Europe. Il eſt beaucoup de ſimples Particuliers dans ce Pays, qui refuſeroient d'être élevez à des Poſtes éminents, s'ils étoient obligés de ne plus faire uſage de leur Raiſon, & de perdre cette Liberté qui leur eſt ſi précieuſe.

C'eſt

C'eſt en Angleterre, mon cher Iſaac, où l'on peut dire que la Vérité eſt portée au pied du Throne, & qu'elle y paroit avec éclat. Heureuſe la Nation, chés qui cette ſage Coutume eſt établie! Le Prince y trouve auſſi ſon Avantage; car, ſouvent il tomberoit dans des Erreurs que des Avis ſincéres & prudens lui découvrent. Jamais un Souverain ne ſe repentit d'avoir ſouffert qu'on lui fit connoitre les fautes qu'il pouvoit commettre. Et combien n'ont point été égarez, & même entiérement perdus, par de lâches Flateurs? *Il n'eſt aucune Condition d'Hommes*, dit Montagne *, *qui ait ſi grand beſoin que les Rois de vrais & libres Advertiſſemens ..... Ils ſe trouvent, ſans le ſavoir, engagés en la Haine & Déteſtation de leur Peuple, pour des Occaſions que ſouvent ils euſſent pû éviter. ... Communément, les Favoris regardent à ſoi plus qu'au Maitre; & il leur va de bon, d'autant qu'à la vérité la pluſpart des Offices de la vraie Amitié ſont envers le Souverain un rude & perilleux Eſſai.*

C'eſt à eux-mêmes, mon cher Iſaac, que les Courtiſans doivent s'en prendre, s'ils ont rendu, pour me ſervir des Termes de Montagne, *les Offices de la vraie Amitié envers le Souverain un rude & perilleux Eſſai.* S'ils euſſent tous penſé comme les Anglois, jamais ils n'auroient avili leur Etat juſqu'au point de n'oſer faire uſage de la Raiſon, & de regarder la Vérité comme une Vertu dangereuſe & impraticable. Ils ſe fuſſent conſervé le droit de pouvoir être utiles à leurs Prin-

* Eſſais de Michel de Montagne, *Liv. III.*

Princes, ou de ne point augmenter leurs défauts, en les regardant comme des qualitez excellentes.

Ce même bon-ſens, qui empêche les Courtiſans & les Seigneurs Anglois d'être les Eſclaves de la Grandeur du Souverain, leur apprend à ſupporter la leur ſans en paroitre entêtez. On voit rarement ici de ces Gens, qui, couverts d'un habit magnifique, parlent d'un ton fort élevé, & ne font mention que de leur Naiſſance, de leurs Gens, de leurs Chevaux; affectent des airs preſque auſſi inſultans que des Injures piquantes; ſe relévent ſur la pointe des Pieds, penchent une Epaule, & hauſſent l'autre, en prenant du Tabac; racommodent leurs Cheveux dérangés; décident hardiment, & d'une maniere hautaine; ne daignent pas répondre à ceux qui leur adreſſent la parole, ou chantent & ſiffient, en leur faiſant la grace de leur dire deux mots. Un Homme de ce caractère ſe trouve rarement à Londres: &, lorſqu'il y en a, ſes manieres, qui ailleurs lui-donneroient un grand relief, le font ici mépriſer du Peuple, & le rendent ridicule à ſes Egaux.

L'Ignorance eſt un Vice, qui trouve fort peu de Partiſans chés les Seigneurs Anglois. Loin de rougir de s'apliquer aux Sciences, ils ont un mépris infini pour ceux qui penſent, qu'un des Attributs principaux de la Nobleſſe conſiſte à ne ſavoir que lire & écrire, encore aſſez médiocrement. Dans bien des Pays, un Homme, qui dit une Plaiſanterie fade, en tournant méthodique-

quement la Bouche & les Yeux, paſſe pour un Homme aimable. En Angleterre, on ne balance pas à le traiter de Sot; car, on apprécie ici les choſes ſelon leur juſte Valeur. Un Seigneur, qui ſait ſiffler, cabrioler, & débiter quelques Niaiſeries à une Femme, eſt un Fat. Il a beau dire, *un Homme de ma Qualité*, *une Perſonne de ma Naiſſance*, tous ces vains Diſcours n'opérent rien. Fut-il plus noble, que tous les Nobles Vénitiens enſemble, il n'obtiendroit pas la moindre Eſtime en faveur de tous ſes Titres.

Il faut abſolument avoir du Mérite dans ce Pays, pour pouvoir en impoſer aux Gens. La Nobleſſe y donne des Priviléges; mais, ces Priviléges ne s'étendent que ſur quelques Droits honorifiques. Un Seigneur, qui ne ſait point en relever l'éclat par ſon Génie, doit ſe réſoudre à en jouïr triſtement? C'eſt-là tout ce qu'il peut eſpérer. Un Auteur Suiſſe fait tenir à un Lord un Diſcours qui dépeint parfaitement bien l'Inutilité des Honneurs accordez aux Grands, qui ne les méritent point par eux-mêmes, & qui n'en ſont redevables qu'à leur Naiſſance. *On ne peut pas*, dit-il, *nous arrêter pour Dettes; mais auſſi, ne trouvons nous point de Crédit. Pour tout Serment, nous ne ſommes obligés de jurer que ſur notre Honneur; mais, peu de Gens nous en croient. Il y a une Loi, qui défend de mal parler de nous; mais, il nous arrive, comme à d'autres, d'être battus dans les Rues* *. Il ne faut point, mon cher Iſaac, prendre les Paroles de cet Auteur au pied de la Let-

* Muralt, Lettres ſur les Anglois.

Lettre : il paſſe même pour peu éxact. On peut cependant connoître par ce qu'il dit, qu'il faut abſolument en Angleterre, dans quelque Etat que l'on ſoit né, avoir un véritable Mérite, pour y être conſidéré. Tu ne dois donc point être étonné de voir les Grands de ce Pays beaucoup plus partiſans des Sciences, que ceux des autres Nations. L'Ambition, & le Déſir d'acquérir de la Gloire, excite chés eux des Sentimens que ces Paſſions ne donnent point dans les autres Pays, où elles portent l'Eſprit à d'autres choſes. Un François croit s'illuſtrer par les Caroſſes, par les Chevaux, par les Domeſtiques, par les Meubles, par les Habits. Un Anglois regarde tout cela comme des choſes fort étrangéres au Mérite perſonnel, & qui ne peuvent lui donner aucun Relief.

Il eſt encore un autre Raiſon, qui force en quelque maniére les Grands de ce Pays à cultiver les Sciences & les belles-Lettres. C'eſt la Néceſſité dans laquelle ils ſont de connoître les Loix anciennes & modernes, & de ſavoir en faire uſage dans les occaſions. Non ſeulement les Seigneurs, mais même tous ceux qui veulent entrer dans les affaires de l'Etat, ſont obligés de connoître l'Hiſtoire & la Politique. *En Angleterre*, dit un illuſtre Auteur *, *on penſe communément, & les Lettres y ſont plus en Honneur qu'ici. Cet Avantage eſt une ſuite néceſſaire de la forme de leur Gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent Perſonnes, qui ont le droit de par-*

le

* Voltaire, Lettrés ſur les Anglois, *Lettre XX.*

ler en Public, & de soutenir les Intérêts de la Nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même Honneur à leur Tour. Tout le reste s'érige en Juge de tous ceux-ci. Et chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques. Ainsi, toute la Nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des Gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les Auteurs qui en ont traité. Cette Etude conduit naturellement aux belles-Lettres. En général, les Hommes ont l'Esprit de leur Etat. Pourquoi, d'ordinaire, nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Ecclésiastiques, ont-ils plus de Lettres, de Gout, & d'Esprit, que l'on en trouve dans toutes les autres Professions? C'est que, réellement, leur Etat est d'avoir l'Esprit cultivé.

Voilà, mon cher Isaac, la Cause essentielle de la différence du Génie & du Caractère des Courtisans François & des Anglois. Les premiers n'ont besoin, pour remplir leur Emploi & pour faire leur Fortune, que de beaucoup de Souplesse, de Patience, & d'usage de la Cour. Les derniers, au contraire, ne peuvent parvenir aux Charges, & aux Honneurs, que par des Connoissances acquises, & par une Etude assidue, qui les élévent au-dessus de leurs Concurrens.

Avant de finir ma Lettre, il faut, mon cher Isaac, que je te parle d'un Privilége assez particulier, que les Grands ont dans ce Pays. Il est défendu de se répandre contre eux en Invectives, sous peine de payer une Amende de plusieurs

Marcs d'Argent. Cela eſt ordonné par une Loi expreſſe *. On raconte, au ſujet de cette Loi, une aſſez plaiſante Avanture, arrivée il y a déja pluſieurs Années. Le Fils d'un riche Cabaretier, ayant été aſſez heureux pour plaire à la Femme d'un des prémiers Lords, crut que la Loi, qui défendoit de manquer de reſpect aux Grands, n'empêchoit pas qu'on ne pût cajoller leurs Femmes. Dans cette Idée, il profita de la bonne-Fortune que ſon Etoile lui procuroit, & tâcha par ſes Proüeſſes de ſe rendre digne de l'eſtime d'une Dame d'une Condition ſi relevée, qui vouloit bien deſcendre juſqu'à lui. Le Lord, ayant connu par hazard l'outrage qu'on lui faiſoit, demanda en Juſtice, qu'il lui fut permis de renvoyer ſa Femme. Mais, les Loix ne permettant à un Mari de ſe ſéparer de ſon Epouſe, que lorſqu'elle eſt ſurpriſe en flagrant Délit, & qu'on peut produire des Témoins qui certifient avoir vû, le Lord ne put donner de pareilles preuves; & les Juges ſe contentérent de condamner le Cabaretier à payer l'Amende preſcrite par la Loi, qui défend de manquer de reſpect aux Grands. Depuis ce Jugement, il eſt décidé, qu'on pèche contre un des Réglemens de l'Etat, toutes les fois qu'un Particulier s'aviſe de careſſer l'Epouſe d'un Lord. Je ne ſai pas, mon cher Iſaac, ſi la peur de payer l'Amende effraie beaucoup de Gens. Mais, on m'a dit, que, depuis la Condamnation du Cabaretier, on n'en a point vû de ſemblable. Les Médiſans

* La Loi du *Scandalum Magnatum.*

ſans aſſûrent cependant, que bien des Gens ſe ſont mis au riſque de ſubir cette Punition pécuniaire. Si les Ducs & Marquis Italiens pouvoient à la faveur d'un Arrêt, qui défendit de leur manquer de Reſpect, étendre l'Intention de la Loi juſqu'à la Défenſe de coucher avec leurs Femmes, je ne doute pas qu'ils ne fuſſent auſſi jaloux de ce Privilége, que les Anglois le ſont de leur Liberté.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac; & que le Dieu de nos Péres te comble de proſpéritez.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-VINT-CINQUIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE viens de lire, mon cher Iſaac, la relation d'un Prodige, qu'on a inſérée dans un journal Hiſtorique *; & je l'ai trouvée ſi particuliere, que je crois que tu avoûras avec moi, que les faits qu'elle contient ſemblent pouſſer à bout toutes les ſpéculations Philoſophiques, & tous les raiſonnemens humains. En voici un Extrait fidelle. Je te dirai enſuite quel eſt mon ſentiment à l'égard des choſes miraculeuſes qu'elle contient:

* Mercure Hiſtorique & Politique, *Octobre* 1736. *pag.* 403-411.

„ On vient d'avoir dans ces Quartiers une „ nouvelle Scene de *Vampiriſme*, qui eſt dû„ ment atteſtée par deux Officiers du Tribunal „ de Belgrade, qui ont fait deſcente ſur les „ Lieux, & par un Officier des Troupes de „ l'Empereur à Gradiſch *, qui a été Témoin „ oculaire des procédures.

„ Au Commencement de Septembre, mou„ rut dans le Village de Kiſilova, à trois Lieues „ de Gradiſch, un Vieillard âgé de 62. Ans. Trois „ jours après avoir été enterré, il apparut la „ nuit à ſon Fils, & lui demanda à manger. „ Celui-ci lui en aïant ſervi, il mangea, & diſpa„ rut. Le lendemain, le Fils raconta à ſes „ Voiſins ce qui étoit arrivé. Cette nuit, le „ Pere ne parut pas; mais, la nuit ſuivante, il ſe „ fit voir, & demanda à manger. On ne ſait „ pas ſi ſon Fils lui en donna, ou non: mais, on „ trouva le lendemain celui-ci mort dans ſon „ Lit. Le même jour, cinq ou ſix perſonnes „ tombérent ſubitement malades dans le Villa„ ge, & moururent l'une après l'autre peu de „ jours après. L'Officier ou Baillif du Lieu, „ informé de ce qui étoit arrivé, en envoia une „ relation au Tribunal de Belgrade, qui envoia „ dans ce Village deux de ſes Officiers, avec un „ Bourreau pour éxaminer cette affaire. L'Of„ ficier Impérial, dont on tient cette relation, „ s'y rendit de Gradiſch, pour être Témoin „ d'un fait dont il avoit ſi ſouvent ouï parler. „ On ouvrit tous les Tombeaux de ceux qui étoient

* En Eſclavonie.

„ étoient morts depuis ſix ſemaines. Quand
„ on vint à celui du Vieillard, on le trouva les
„ Yeux ouverts, d'une couleur vermeille, &
„ aïant une reſpiration naturelle, cependant
„ immobile & mort: d'où l'on conclud, qu'il
„ étoit un ſignalé *Vampire*. Le Bourreau lui
„ enfonça un Pieu dans le Cœur. On fit un
„ Bucher, & l'on y réduiſit en Cendre ce Cada-
„ vre. On ne trouva aucune Marque de Vam-
„ piriſme, ni dans le Cadavre du Fils, ni dans
„ celui des autres.

„ Graces à Dieu, nous ne ſommes rien
„ moins que crédules. Nous avouons, que
„ toutes les Lumieres de Phyſique, que nous
„ pouvons aprocher de ce fait, ne nous y décou-
„ vrent rien de ſes cauſes. Cependant, nous
„ ne pouvons refuſer de croire véritable un fait
„ atteſté juridiquement, & par des Gens de
„ Probité; outre qu'il n'eſt pas unique en ce
„ Genre. Nous copierons ici ce qui eſt arrivé
„ 1732, & que nous avons inſeré alors dans le
„ *Glaneur* N°. XVIII.

„ Dans un certain Canton de la Hongrie,
„ nommé en Latin *Oppida Heidonum*, au de-là
„ du Tibiſque, vulgo Teyſſe, c'eſt-à-dire entre
„ cette Riviere qui arroſe le fortuné Terroir de
„ Tockay & la Tranſilvanie, le Peuple connu
„ ſous le Nom de Heiduque croit que certains
„ Morts, qu'ils nomment *Vampires*, ſucent tout
„ le Sang des Vivans; en ſorte que ceux-ci
„ s'exténuuent à vûe d'Oeil, au lieu que les
„ Cadavres, comme des ſangſues, ſe rempliſ-

„ ſent de Sang en telle abondance, qu'on le
„ voit ſortir par les conduits & même par les
„ Pores. Cette opinion vient d'être confirmée
„ par pluſieurs faits, dont il ſemble qu'on ne
„ peut douter, vû la Qualité des Témoins qui
„ les ont certifiés. Nous en rapporterons ici
„ quelques-uns des plus conſidérables.

„ Il y a environ cinq Ans, qu'un certain Hei-
„ duque, habitant de Medreiga, nommé Arnold
„ Paule, fut écraſé par la Chute d'un Chariot
„ de Foin. Trente jours après ſa Mort, qua-
„ tre perſonnes moururent ſubitement, & de
„ la maniere que meurent, ſuivant la Tradition
„ du Païs, ceux qui ſont moleſtez de Vampires.
„ On ſe reſſouvint alors, que cet Arnold Paule
„ avoit ſouvent raconté, qu'aux environs de
„ Coſſova, & ſur les Frontieres de la Servie
„ Turque, il avoit été tourmenté par un Vam-
„ pire; (car, ils croient auſſi, que ceux, qui ont
„ été Vampires paſſifs pendant leur Vie, le de-
„ viennent actifs après leur Mort, c'eſt-à-dire, que
„ ceux qui ont été ſucés ſucent auſſi à leur tour;)
„ mais, qu'il avoit trouvé le moïen de ſe guérir,
„ en mangeant de la Terre du Sépulcre du Vam-
„ pire, & en ſe frottant de ſon Sang: précau-
„ tion, qui ne l'empêcha pas cependant de le
„ devenir après ſa Mort, puis qu'il fut exhumé
„ 40. Jours après ſon Enterrement, & qu'on
„ trouva ſur ſon Cadavre toutes les marques
„ d'un Archi-Vampire. Son Corps étoit ver-
„ meil: ſes Cheveux, ſes Ongles, ſa Barbe, s'é-
„ toient renouvellées; & il étoit tout rempli

„ d'un

» d'un Sang fluïde & coulant de toutes les Par-
» ties de ſon Corps ſur le Linceul dont il étoit
» environné. Le Hadnagy ou le Baillif du
» Lieu, en préſence de qui ſe fit l'Exhumation,
» & qui étoit un homme expert dans le Vampi-
» riſme, fit enfoncer, ſuivant la Coutume, dans
» le Cœur du défunt Arnold Paule un Pieu fort
» aigu, dont on lui traverſa le Corps de part en
» part; ce qui lui fit, dit-on, jetter un Cri ef-
» froïable, comme s'il eut été en vie. Cette
» Expédition faite, on lui coupa la Tête, & on
» brula le tout; après quoi, on jetta les Cendres
» dans la Save. On fit la même Expédition
» ſur les Cadavres de ces quatre autres perſon-
» nes mortes de Vampiriſme, crainte qu'ils n'en
» fiſſent mourir d'autres à leur tour. Toutes
» ces Expéditions n'ont cependant pû empêcher
» que vers la fin de l'Année derniere, c'eſt-à-
» dire au bout de cinq Ans, ces funeſtes prodi-
» ges n'aïent recommencé, & que pluſieurs Ha-
» bitans du même Village ne ſoient péris mal-
» heureuſement. Dans l'Eſpace de trois Mois,
» 17 perſonnes de différent Sexe, & de diffé-
» rent Age, ſont mortes de Vampiriſme; quel-
» ques-unes ſans être malades, & d'autres après
» deux ou trois jours de Langueur. On ra-
» porte entre autres, qu'une nommée Stanoska,
» Fille du Heiduque Jovitzo, qui s'étoit cou-
» chée en parfaite Santé, ſe réveilla au millieu
» de la nuit toute tremblante, en faiſant des
» Cris affreux, & diſant que le Fils du Heidu-
» que Millo, mort depuis neuf ſemaines, avoit

„ manqué de l'étrangler pendant ſon Sommeil.
„ Dès ce moment, elle ne fit plus que languir,
„ &, au bout de trois jours, elle mourut. Ce
„ que cette Fille avoit dit du Fils de Millo le fit
„ d'abord reconnoitre pour un Vampire. On
„ l'exhuma, & on le trouva tel. Les Princi-
„ paux du Lieu, les Médecins, & les Chirur-
„ giens, éxaminérent comment le Vampiriſme
„ avoit pû renaitre, après les précautions qu'on
„ avoit priſes quelques Années auparavant. On
„ découvrit enfin, après avoir bien cherché,
„ que le défunt Arnold Paule avoit non ſeule-
„ ment ſucé les quatre perſonnes dont nous
„ avons parlé, mais auſſi pluſieurs Beſtiaux,
„ dont les nouveaux Vampires avoient man-
„ gé, & entre autres le Fils de Millo. Sur
„ ces Indices, on prit la réſolution de déterrer
„ tous ceux qui étoient morts depuis un certain
„ Tems; &, parmi une quarantaine, on en trou-
„ va dix-ſept avec tous les Signes les plus évidens
„ de Vampiriſme. Auſſi leur a-t-on tranſper-
„ cé le Cœur, & coupé la Tête; & en ſuite on
„ les a brulez, & jetté leurs Cendres dans la
„ Riviere. Toutes les informations & Exécu-
„ tions, dont nous venons de parler, ont été
„ faites juridiquement, en bonne forme, & at-
„ teſtées par pluſieurs Officiers, qui ſont en
„ Garniſon dans ce Païs-là, par les Chirurgiens-
„ majors des Régimens, & par les principaux
„ Habitans du Lieu. Le Procès verbal en a
„ été envoié vers la fin de Janvier dernier au
„ Conſeil de Guerre Impérial à Vienne, qui

„ avoit

„ avoit établi une commiſſion militaire, pour „ éxaminer la vérité de tous ces faits. C'eſt ce „ qu'ont déclaré le Hadnagy BARRIARAR, & „ les anciens Heiduques ; & ce qui a été ſigné „ par BATTUER, *prémier Lieutenant du Régi-* „ *ment d'Alexandre Wirtemberg.* FLICKSTEN- „ GER, *Chirurgien Major du Régiment de Furſ-* „ *tembuſch , . . . trois autres Chirurgiens de* „ *Compagnie.* GUOSCHITZ, *Capitaine à Stal-* „ *lath.* „

J'ai cru, mon cher Iſaac, devoir te communiquer tous les prodiges qu'on débite ſur les Vampires, pour que tu ſois plus en état d'en juger, & que la multitude des faits ſerve à leur Eclairciſſement. En attendant que tu m'apprennes tes ſentimens, je vais haſarder de t'écrire les miens.

Il y a deux différens Moïens, pour détruire l'opinion de ces prétendus Revenans, & montrer l'impoſſibilité des effets qu'ont fait produire à des Cadavres entiérement privez de ſentiment. Le prémier, c'eſt d'expliquer par des cauſes Phiſiques tous les prodiges du Vampiriſme. Le ſecond, c'eſt de nier totalement la vérité de ces Hiſtoires : & ce dernier parti eſt ſans doute le plus certain, & le plus ſage. Mais, comme il y a des perſonnes, à qui l'Autorité d'un Certificat donné par des Gens en place paroit une démonſtration évidente de la réalité du conte le plus abſurde ; auparavant de montrer combien peu on doit faire fonds ſur toutes les formalitez de Juſtice dans les Matieres qui regardent

uniquement la Philoſophie, je ſuppoſerai pour un tems, qu'il meurt réellement pluſieurs perſonnes du mal qu'on appelle le Vampiriſme.

Je poſe d'abord ce principe, qu'il ſe peut faire, qu'il y ait des Cadavres, qui, quoiqu'enterrez depuis pluſieurs jours, répandent un Sang fluide par les Canaux de leurs Corps. J'ajoute encore, qu'il eſt très aiſé, que certaines Gens ſe figurent d'être ſucées par les Vampires; & que la peur, que leur cauſe cette imagination, faſſe en eux une révolution aſſez violente pour les priver de la vie. Etant occupez toute la journée de la crainte que leur inſpirent ces prétendus revenans, eſt-il fort extraordinaire, que, pendant leur Sommeil, les idées de ces Fantômes ſe préſentent à leur Imagination, & leur cauſent une Terreur ſi violente, que quelques-uns en meurent dans l'inſtant, & quelques-autres peu après? Combien de Gens n'a-t-on point vû, que des fraieurs ont fait expirer dans l'inſtant? La Joie même n'a-t-elle pas ſouvent produit un effet auſſi funeſte?

En éxaminant le réeit de la Mort des prétendus Martirs du Vampiriſme, je découvre tous les Simptômes d'un fanatiſme epidémique; & je vois clairement, que l'Impreſſion, que la crainte fait ſur eux, eſt la ſeule cauſe de leur perte. *Une nommée Stanoska*, dit-on, *Fille du Heiduque Jovitzo, qui s'étoit couchée en parfaite ſanté, ſe reveilla au milieu de la nuit toute tremblante, en faiſant des Cris affreux, & diſant que le Fils du Heiduque Millo, mort depuis neuf ſemaines,*

nes, avoit manqué de l'étrangler pendant ſon ſommeil. Dès ce moment, elle ne fit plus que languir, &, au bout de trois jours, elle mourut. Pour quiconque à des Yeux tant ſoit peu Philoſophiques, ce ſeul récit ne doit-il pas lui montrer, que le prétendu Vampiriſme n'eſt qu'une imagination frappée. Voilà une Fille, qui s'éveille, qui dit qu'on l'a voulu étrangler, & qui cependant n'a point été ſucée, puiſque ſes Cris ont empêché le Vampire de faire ſon Repas. Elle ne l'a pas été apparemment dans les ſuites, puiſqu'on ne la quitta pas, ſans doute, pendant les autres nuits, & que ſi le Vampire eut voulu la moleſter, ſes plaintes en euſſent averti les Aſſiſtans. Elle meurt pourtant trois jours après ſa fraïeur: & ſon abattement, ſa triſteſſe, ſa langueur, marquent évidemment combien ſon imagination étoit frapée.

Ceux, qui ſe ſont trouvez dans les Villes affligées de la Peſte, ſavent par Expérience à combien de Gens la Crainte coûte la vie. Dès qu'un homme ſe ſent attaqué du moindre Mal, il ſe figure, qu'il eſt atteint de la Maladie epidémique; & il ſe fait en lui un ſi grand mouvement, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'il réſiſte à cette révolution. Le Chevalier de Maiſin m'a aſſuré, lorſque j'étois à Paris, que ſe trouvant à Marſeille pendant la Contagion qui régna dans cette Ville, il avoit vû une femme mourir de la peur qu'elle eut d'une maladie aſſez légére de ſa Servante, qu'elle croïoit atteinte de la Peſte. La Fille de cette femme fut auſſi malade à la

Mort

Mort. Deux autres perſonnes, qui étoient dans la même Maiſon, ſe mirent au Lit, envoiérent chercher un Médecin, & aſſuroient qu'elles avoient la Peſte. Le Médecin arrivé viſita d'abord la Servante, & les autres Malades; & aucun d'eux n'avoit la Maladie épidémique. Il tâcha de rendre le Calme à leurs Eſprits, & leur ordonna de ſe lever, & de vivre à leur ordinaire: mais, tous ſes ſoins furent inutiles auprès de la Maitreſſe de la Maiſon, qui mourut deux jours après de ſa fraïeur.

Conſidere, mon cher Iſaac, ce ſecond recit de la Mort d'un Vampire paſſif, & tu y verras les preuves les plus évidentes des terribles effets de la crainte & des préjugés. *Trois jours après avoir été enterré, il apparut la nuit à ſon Fils, demanda à manger, mangea, & diſparut. Le lendemain, le Fils raconta à ſes Voiſins ce qui lui étoit arrivé. Cette Nuit, le Pere ne parut pas, mais, la nuit ſuivante, ... on trouva le Fils mort dans ſon Lit,* Qui peut ne pas voir dans ces paroles les marques les plus certaines de la prévention & de la peur? La prémiere fois qu'elles agirent ſur l'Imagination du prétendu moleſté de Vampiriſme, elles ne produiſirent point leur entier effet, & ne firent que diſpoſer ſon Eſprit à être plus ſuſceptible d'en être vivement frappé. Auſſi cela ne manqua-t-il pas d'arriver, & de produire l'effet qu'il devoit naturellement opérer. Pren garde, mon cher Iſaac, que le Mort ne revint point la nuit du jour que ſon Fils communica ſon Songe à ſes Amis; parce que, ſelon toutes

tes les apparences, ceux-ci veillérent avec lui, & l'empéchérent de ſe livrer à la crainte.

Je viens à préſent à ces Cadavres pleins d'un Sang fluïde, dont la Barbe, & les Cheveux, & les Ongles, ſe renouvellent. L'on peut, je crois, rabattre les trois quarts de ces prodiges & encor a-t-on bien de la complaiſance d'en admettre une petite Partie. Tous les Philoſophes connoiſſent aſſez combien le peuple, & même certains Hiſtoriens, groſſiſſent les choſes qui paroiſſent tant ſoit peu ſurnaturelles. Cependant, il n'eſt point impoſſible d'en expliquer phiſiquement la cauſe.

L'Expérience nous apprend, qu'il eſt de certains Terrains qui ſont propres à conſerver les Corps dans toute leur Fraicheur. Les Raiſons en ont été aſſez ſouvent expliquées, ſans que je me donne la peine de t'en faire un inutile Récit. Il y a à Toulouſe un Caveau dans une Egliſe de Moines, où les Corps reſtent ſi parfaitement dans leur entier, qu'il y en a qui y ſont depuis près de deux Siécles, & qui paroiſſent vivans. On les a rangés debout contre la Muraille, & ils ont leurs Habillemens ordinaires. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que les Corps, qu'on met de l'autre côté de ce même Caveau, deviennent deux ou trois Jours après la Pâture des Vers.

Quant à l'Accroiſſement des Ongles, des Cheveux, & de la Barbe, on l'apperçoit très ſouvent dans pluſieurs Cadavres. Tandis qu'il reſte encore beaucoup d'Humidité dans les Corps, il n'y a rien de ſurprenant, que, pendant quelque Tems,

Tems, on voye quelque Augmentation dans des Parties qui n'éxigent point les Eſprits vitaux.

Le Sang fluide, coulant par les Canaux des Corps, ſemble former une plus grande Difficulté; mais, on peut donner des Raiſons Phiſiques de cet Ecoulement. Il pourroit fort bien arriver, que la Chaleur du Soleil, venant à échaufer les Parties nitreuſes & ſulphureuſes, qui ſe trouvent dans les Terres propres à conſerver les Corps, ces Parties s'étant incorporées dans le Cadavre nouvellement enterré, elles viennent à fermenter; &, *décoagulant* & *défigeant* le Sang caillé, le rendent liquide, & lui donnent le moien de s'écouler peu-à-peu par les Canaux. Ce Sentiment eſt d'autant plus probable, qu'il eſt confirmé par une Expérience. Si l'on fait bouillir, dans un Vaiſſeau de Verre ou de Terre, une partie de Chile ou de Lait, mêlée avec deux parties d'Huile de Tartre faite par défaillance, la Liqueur, de blanche qu'elle étoit, deviendra rouge; parce que le Sel de Tartre aura rarefié & entiérement diſſout la partie du Lait la plus huileuſe, & l'aura convertie en une eſpéce de Sang. Celui qui ſe forme dans les Vaiſſeaux du Corps, eſt un peu plus rouge; mais, il n'eſt pas plus épais. Il n'eſt donc point impoſſible, que la Chaleur cauſe une Fermentation, qui produiſe à-peu-près les mêmes effets que cette expérience: & l'on trouvera cela beaucoup plus aiſé, ſi l'on conſidére que les Sucs des Chairs & des Os reſſemblent beaucoup à du Chile, & que les Graiſſes & les Moelles ſont les Parties les plus huileuſes du Chile.

Chile. Or, toutes ces Parties en Fermentation doivent par la Régle de l'Expérience, ſe changer en une Eſpéce de Sang. Ainſi, outre celui qui ſeroit *décoagulé* & *défigé*, les prétendus Vampires répandroient encore celui qui ſe formeroit de la Fonte des Graiſſes.

Voilà, mon cher Iſaac, ce qu'on peut dire, lorſqu'on veut bien avoir la Complaiſance de ne point démentir abſolument les Certificats qu'on a donnez ſur ces faux Prodiges. En effet, il ſeroit plus qu'abſurde de penſer qu'ils puſſent être véritables. Car, ou les Corps de ces Vampires ſortent de leurs Tombeaux pour venir ſucer, ou ils n'en ſortent pas. S'ils ſortent, ils doivent être viſibles. Or, l'on ne les voit point; car, quand ceux qui s'en plaignent appellent au Secours, on ne découvre rien. Il faut donc, qu'ils ne ſortent pas, c'eſt donc l'Ame. Or, l'Ame, ſpirituelle, ou ſi l'on veut compoſée de Matiére ſubtile, peut-elle ramaſſer & contenir comme dans un Vaſe une Liqueur telle que le Sang, & la porter dans le Corps? C'eſt une plaiſante Commiſſion dont on la charge. En vérité, mon cher Iſaac, j'aurois honte de vouloir prouver plus long-tems l'impoſſibilité du Vampiriſme: & je me trouverois dans le Cas d'un ancien Docteur Nazaréen, qui rougiſſoit de l'Erreur de ceux qu'il étoit obligé de réfuter, & du Malheur des Gens qui avoient été aſſez infortunez pour en entendre parler *. Je te marquerai au prémier

* *Sed jam pudet me iſta refellere, cum eos pudeat iſta*

prémier jour, combien peu l'on doit faire de Fonds ſur les Certificats qui ne ſervent qu'à conſtater des Prodiges.

Porte-toi bien, & vis content.

De Londres, ce . . .

iſta ſentire. Cum verò auſi ſint etiam ea defendere, non jam eorum, ſed ipſius Generis Humani, me pudet, cujus Mures hæc ferre potuerunt. Auguſt. Epiſt. LVI

LETTRE CENT-VINT-SIXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople*

IL y a dans ce Pays, mon cher Iſaac, autant de Sectes différentes qu'en Hollande. Les Anglois ſont trop jaloux de leur Liberté, pour vouloir être contraints à penſer néceſſairement d'une certaine maniére, ſans être les Maîtres de s'en écarter quand ils viennent à connoître qu'ils ſont dans l'Erreur. Ils veulent faire uſage de leur Raiſon dans toutes les actions de la Vie, & ne point ſe rendre eſclaves des Sentimens particuliers de quelques Théologiens.

Quoique chacun ait la Liberté en Angleterre de ſuivre la Religion qui lui paroit la plus probable, celle qu'on appelle l'Anglicane eſt la dominante. Le Roi & les principaux Seigneurs de l'Etat en font Profeſſion, & y ſont aſſez attachés. On ne peut poſſéder des Charges en Angle-

Angleterre & en Irlande, lorſqu'on n'eſt point du nombre des Anglicans. On donne à cette Religion le nom d'Egliſe, ſimplement; ce qui marque, que c'eſt la principale & la fondamentale de l'Etat. Ceux qu'on appelle Non-Conformites, ne lui accordent pourtant point un Titre ſi pompeux. Quelques-uns même la nomment aſſez cavalierement la Secte des Epiſcopaux, comme qui diroit la Secte des Partiſans des Evêques. Car, quoique l'Angleterre ait adopté les Sentimens de Calvin, elle a cependant gardé un Cérémonial & un Service fort oppoſez à l'Inſtitution de ce Théologien, & qui a aſſez l'Extérieur de celui de l'Egliſe Romaine, ſur-tout dans les Egliſes Cathédrales, où ces Prélats, conſervez malgré la Réforme, compoſent une Hiérarchie très reſſemblante à la Romaine. Ces Pontifes, qui ſont au nombre de vingt-ſix, ont des Archidiacres ſous eux, & ceux-ci ont de ſimples Prêtres. Tous ces Paſteurs, ſupérieurs ou ſubalternes, ſont très attentifs à recevoir les droits & les Dimes dont jouiſſoient les Eccléſiaſtiques Papiſtes; s'étant bien gardez de faire aucune Réforme ſur cet Article. Les Pontifes prénent même Séance dans la Chambre Haute du Parlement. Mais, comme le Droit Canon ne leur permet pas de donner leurs Suffrages, quand il s'agit de condamner un Criminel à Mort, ſous le ſpécieux Prétexte que l'Egliſe abhorre le Sang, ils ſe contentent, lorſqu'il faut perdre un de leurs Ennemis, de ſolliciter & de cabaler contre lui.

Dans le tems que les Anglois étoient encore dans le gout de faire bruler les Proteſtans pour la Gloire de Dieu, la ſeule Déclaration d'un Pontife, qu'un tel étoit un Hérétique, ſuffiſoit pour le perdre. Aujourd'hui, cela n'eſt plus de même. Tout le Monde eſt exemt du Fagot, de quelque Religion qu'il ſoit; mais, il ne l'eſt pas de la Haine Eccléſiaſtique. Les Prêtres des différentes Sectes ſe haiſſent mortellement; & leur mauvaiſe Humeur ſe répand auſſi ſur leurs Troupeaux réciproques. Tel Pontife, dans ce Pays, donneroit de très grand Cœur ſes Revenus de dix Ans, pour pouvoir tourmenter tout à ſon aiſe les Presbytériens, & les autres Non-Conformiſtes: & ceux-ci, à leur tour, auroient une joie infinie de pouvoir annéantir cette Grandeur & ce Faſte Epiſcopal, dont leurs yeux ſont extrémement bleſſés. Car, quoique, dans les Points fondamentaux de la Religion, les Anglicans & les Presbytériens ayent préciſément la même Croyance, ils ſont cependant très déſunis par rapport à quantité de Coutumes, ou plûtôt de Minucies, réellement très puériles: & leurs Querelles ont même été ſi vives, que, pendant quelques Années, il en a couté la Vie a certain nombre de Perſonnes. Ainſi, par une Biſarrerie incompréhenſible, dans le même tems que les Papiſtes machinoient très ardemment la ruine des Réformez, ceux-ci, leur fallicitant le moien d'exécuter leurs Deſſeins, cherchoient à ſe détruire mutuellement eux-mêmes; &, ſous les noms d'Epiſcopaux & de Presbytériens, ſe faiſoient

ſoient une Guerre des plus ſanglantes. Tu ſeras peut-être curieux, mon cher Iſaac, de ſavoir quels ſont les Sujets de Diviſion de ces deux Sectes. Le haſard m'a inſtruit d'un des principaux, qui regarde principalement les Presbytériens François & Wallons réfugiés en Angleterre.

Je paſſois l'autre jour, avec un de mes Amis, devant un Temple de Réformez François. Il me pria d'y entrer, & d'écouter le Sermon qu'on alloit y faire. Tu ſçais que je ne me fais aucune peine d'aller dans les Egliſes de toutes les Sectes, & de m'inſtruire de leurs Cérémonies. Je conſentis donc à ce que me propoſoit mon Ami. A peine fûmes-nous aſſis, que le Prédicateur monta en Chaire. Il commença ſon Diſcours d'un Air ſage & modeſte. J'étois charmé de la façon dont il s'énonçoit, lorſque tout-à-coup j'entendis une Rumeur étonnante dans le Temple. Tous les Aſſiſtans ſembloient être devenus des Convulſionaires: l'un touſſoit, l'autre remuoit la Tête, pluſieurs portoient la Main à leurs Chapeaux; mais, ſur-tout, cinq ou ſix Perſonnes, aſſiſes dans un eſpéce de Parquet, me paroiſſoient exceſſivement agitées. Elles levoient les Bras en haut, & faiſoient pluſieurs Grimaces auſſi ridicules que riſibles. Surpris de cette Cérémonie biſarre, je voulus en demander la Cauſe à mon Ami: & mon Etonnement fut extrême de le voir grimaçant comme les autres. *Eh! qu'avez-vous donc?* lui demandai-je; *& que veulent dire toutes les Geſtes ridicules que vous*

faites? Sortons, me répondit-il avec un air troublé. *Je ne puis y réſiſter; & je ne pourrois m'empêcher de témoigner publiquement mon Dépit, après l'Affront que notre Egliſe vient de recevoir.* A ces Mots, il ſe leva, & partit bruſquement. Il fut ſuivi des trois quarts des Perſonnes qui compoſoient l'Aſſemblée. *Qu'avez-vous donc*, lui redemandai-je, lorſque nous fumes dans la Rue, *& quel eſt le Sujet de votre Altération? Auriez-vous dans votre Religion quelque Fête qui approchât de celles des anciennes Baccantes? Vos Prêtres auroient-ils le don de vous mettre en fureur? Ce Prédicateur*, me dit-il, *que vous venez de voir, a violé nos Coutumes les plus ſacrées: & je vais vous mettre au fait de ſon Crime. Il a oſé prêcher ſans mettre ſon Chapeau. Hé bien*, repliquai-je, *quel Mal trouvez-vous à cela? Eſt-ce que la Morale qu'il vous prêchoit en étoit moins excellente? Croiez-vous que le Chapeau ait le Pouvoir de communiquer des Idées plus nettes & plus juſtes à l'Entendement, que celles qu'il forme lorſqu'on a la Tête découverte? Comment! C'eſt donc-là*, pourſuivis-je, *le ſujet de tous les Mouvemens de Dépit que j'ai vû dans l'Aſſemblée? Je ne m'étonne plus à préſent, ſi tant de Perſonnes portoient la Main à leurs Chapeaux. Il eut été à ſouhaiter*, reprit mon Ami, *qu'on eut eu moins de Patience, & qu'on eut ordonné à cet Homme de ceſſer. Que dira-t-on; lorſqu'on ſaura qu'on a prêché dans notre Egliſe ſans Chapeau? On nous regardera comme devenus amphibies. On penſera que nous allons nous rendre Anglicans au prémier jour. Voilà ce que c'eſt, que*

d'avoir

d'avoir la ſotte Complaiſance de laiſſer parler des Miniſtres Etrangers, qui ne ſont point inſtruits de nos Cérémonies & de nos Coutumes?

Surpris de ce que j'entendois, *C'eſt donc*, demandai-je, *dans la néceſſité de prêcher avec le Chapeau, que conſiſte un des Griefs que vous avez contre les Anglicans? Celui-là*, me répondit-on, *& celui de ne porter, ni Soutane, ni Surpelis, ni aucun des Vêtemens des Prêtres Epiſcopaux, reſtes impurs du Papiſme. Il faut*, repliquai-je en éclatant de rire, *que vous aimiés bien à diſputer pour des Bagatelles? Et que vous importe-t-il, qu'un Homme ait ſon Habit plus court ou plus long, ou qu'il ſoit d'une Couleur blanche ou noire? Votre Légiſlateur, & vos prémiers Docteurs, vous ont-ils laiſſé des Règles pour la façon de s'habiller? Auroient-ils eu le Loiſir de deſcendre dans un Détail aſſez circonſtancié, pour marquer combien d'Aunes de Drap il entrera dans l'Habit des Prêtres?*

Mes Plaiſanteries, mon cher Iſaac, ne plurent point à mon Ami. Il étoit zélé Presbytérien. *Je vois bien*, me dit-il, *que vous prenez le Parti des Epiſcopaux. Vous devriés cependant leur être contraire; puiſque les Juifs ne ſe découvrent jamais dans leurs Sinagogues. Il eſt vrai*, lui répondis-je, *que c'eſt là notre Coutume, & qu'elle eſt univerſelle chés tous les Iſraëlites. Nous ſuivons en cela l'ancien Uſage. Et, dans les Païs, où les Perruques ſont inconnues, chés les Turcs, les Perſans, &c., on ne ſe découvre jamais la Tête. Mais, nous ne regardons point cette Coutume comme une choſe eſſentielle aux Cérémonies de notre Re-*

ligion. Vous faites bien, reprit mon Ami. *Vous êtes les Maitres d'agir comme vous voulez, & nous auſſi. Tandis donc, qu'il y aura des Presbytériens Wallons & François, il ſe trouvera, Grace à Dieu, des Gens, qui, en dépit des Epiſcopaux, enfonceront fortement le Chapeau, & réſiſteront à tous les Orages.* A ces Mots, mon Ami prit congé de moi, & me quitta aſſez mécontent.

Tu ne dois point être ſurpris, mon cher Iſaac, de la façon bruſque de mon Ami, & de ſon Zèle outré. En général, tous les Presbytériens ſont exceſſivement prévenus en faveur de leur Culte, & de leurs Coutumes. Ils ſont ſévéres & fiers, & ne ſe piquent d'aucune Complaiſance, lorſqu'il s'agit de changer quelque choſe à leurs uſages. Plus leurs Adverſaires ont de Crédit, & plus ils font tête à l'Orage. On obtiendroit plus aiſément des Janſéniſtes l'Acceptation de la Bulle *Unigenitus*, que l'on ne réduiroit les Preſbytériens à ſe couvrir la Tête pendant qu'on chante les Pſeaumes, & à ne point mettre leur Chapeau pendant qu'on ne fait que les lire. Voilà, je te l'avoue, mon cher Iſaac, de plaiſantes Biſarreries. Il faut bien aimer le Titre de Non-Conformiſtes, pour vouloir l'obtenir par l'Entêtement opiniâtre à ne point s'écarter d'un uſage auſſi indifférent.

Ne va pas t'imaginer que l'Anglican ſoit plus raiſonnable, & moins entêté de ſes Pratiques. Un Chapeau ſur la Tête d'un Prédicateur en Chaire l'irrite, le ſuffoque, le fait tomber en Convulſion: & il aimeroit mieux voir périr tous

les

les Non-Conformiſtes de l'Univers, que d'avoir pour eux la Condeſcendance charitable & fraternelle d'abandonner ſon Surpelis, d'éteindre un de ſes Cierges, & de ſupprimer une de ſes Génufléxions ſuperſtitieuſes. *Vous êtes des Obſtinez*, diſent-ils impérieuſement aux Presbytériens, *de ne vouloir pas vous prêter à des choſes indifférentes. Et vous des Perſécuteurs*, leur répondent fiérement les Presbytériens, *de vouloir tiranniquement nous aſſujettir à de pareils uſages. C'eſt préciſément parce qu'ils ſont indifférens, que vous êtes inexcuſables de vous aheurter à vouloir nous y ſoumettre, nous, qui ne les regardons point comme tels.*

L'Habillement & le maintien des Théologiens Presbytériens répond aſſez au fonds de leur Caractère. Ils marchent gravement, & ont un air fâché. Leur Phiſionomie diſparoit & s'éclipſe en partie ſous un Chapeau d'une vaſte & large Circonférence: & leurs Epaules ſont chargées d'un long & ample Manteau. Un Preſbytérien, tranſplanté dans Paris, y ſeroit aiſément pris pour quelque Docteur appellant au futur Concile, brouillé avec ſon Evêque, & diſgracié de la Cour.

Un Théologien Anglican, au contraire, vétu d'une Soutanne de l'Etoffe la plus exquiſe, ceint d'une large Ceinture de Taffetas quelquefois voltigeante, entouré d'une ample & magnifique Robbe artiteſtement rattachée ſur ſes Epaules par un nombre innombrable de Plis, coeffé d'une Perruque blonde & bien poudrée, & cou-

vert d'un fin Castor orné d'un épais Cordon finissant en Rose, ne ressemble pas mal aux Ecclésiastiques du grand Air que l'on voit en France, & surtout dans les grandes Villes. Rogue, altier, & dédaigneux, il ne voit au-dessous de lui les autres Mortels que comme des chetifs Insectes indignes de son Attention, & se regarde déjà d'avance comme un des Prélats de l'Eglise Anglicane, & comme un des Membres de la Chambre Haute. Charmé de voir le Presbytérien mépriser les Grandeurs, il rit en lui-même de ce qu'il s'ôte ainsi tous les Moiens d'y parvenir : &, bien éloigné de songer à se raprocher de lui & des autres Non-Conformistes, il ne tend qu'à les soumettre impitoyablement à son Joug. En un mot, fier & superbe d'être de la Religion dominante, il veut que tout subisse ses Loix sans exception. Figure-toi un Jésuite, mon cher Isaac, qui, pour convertir à sa Croyance tous les Protestans du Monde, ne voudroit pas sacrifier une des Lampes qui brulent devant l'Idole d'Ignace son Chef & son Législateur.

Il faut que je t'avoue, qu'en partant de Paris, je croyois avoir abandonné pour toujours les Jansénistes & les Molinistes. Mais, en arrivant en Angleterre, j'en ai retrouvé, dans les Anglicans & les Presbytériens, de si parfaites Copies, que, si les Miracles étoient à la Mode en ce Pays-ci comme en France & en Italie, je ne doute pas que l'on n'y canonisât de tems en tems quelques Pontifes Anglicans, pour, avoir travaillé à la Destruction des Non-Conformistes; & qu'on

ne

ne vit enfin les Presbytériens cabrioler sur le Tombeau de quelque Saint-Paris Non-Conformiste.

Les Anglois se moquent des Disputes de Religion, qui troublent aujourd'hui la France. Ils ont Raison, & rien ne marque plus la Foiblesse & la Superstition du Peuple, que d'être la Dupe de la Haine, de l'Ambition, & de la mauvaise-Foi de quelques Ecclésiastiques, qui, sous le Prétexte d'éclaircir certains Points de Doctrine, troublent la Société, & intéressent enfin l'Etat dans leurs Querelles particuliéres. Mais, ces mêmes Anglois ne sont-ils pas dans le Cas des François? Leurs Théologiens Anglicans ne fomentent-ils pas autant qu'ils peuvent dans leurs Ouailles un Zèle outré contre les Non-Conformistes? Ne voudroient-ils pas, si cela dépendoit d'eux, que tout l'Univers fût obligé d'adopter leurs Sentimens, dût-il en coûter la Vie à la moitié des Hommes? Ne seroient-ils pas charmez d'avoir beaucoup de part au Gouvernement, & de le troubler s'ils pouvoient? Où peut-on donc trouver une Copie plus parfaite d'un Jésuite, que dans un Théologien Anglican? Il y a presque autant de Ressemblance entre un Presbytérien & un Janséniste. Ils sont tous les deux également entêtez de leurs Opinions. Ils déclament sans cesse contre les Grandeurs; & ils en sont tous les deux exclus. Ils affectent également un air sévére, prêchent du Nez, sont vêtus lugubrement, se déclarent Ennemis des Plaisirs, haïssent mortellement leurs Adversaires, ont

une Ambition démeſurée, & tâchent de la cacher ſous un Extérieur pieux. Y a-t-il entre les Mortels de reſſemblance plus parfaite?

Il faut donc avouër, mon cher Iſaac, que c'eſt injuſtement, que les Anglois reprochent aux François les Troubles du Moliniſme & du Janſéniſme. Il eſt aiſé à ces derniers de ſe juſtifier, par la Voye de la Récrimination. Je conviens, que les Egaremens des uns ne doivent pas autoriſer ceux des autres; mais, ils ſervent à les excuſer. Par-tout où il y a des Théologiens, il y a de l'Ambition, de la Jalouſie, de la Vanité; &, par conſéquent, des Diſputes. Le Peuple, facile à ſéduire, s'attache aux différentes Opinions, ſelon qu'elles le frappent d'abord. Il n'a point aſſez de Prudence pour les approfondir, ni de Science pour en venir à bout. On ne doit donc pas s'étonner, s'il ſuit aveuglément ceux qu'il a choiſis pour ſes Guides. Il fait à Londres, en faveur des Anglicans & des Presbytériens, ce qu'il fait à Paris en faveur des Moliniſtes & des Janſéniſtes, & toujours ſans connoitre pourquoi il penſe d'une Façon plûtôt que d'une autre. S'il n'y avoit que des Philoſophes & des Théologiens ſur la Terre, ces derniers ne trouveroient à coup ſûr guéres de Gens diſpoſez à s'intéreſſer dans leurs Diſputes.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Péres éloigne de toi tout Eſprit diſputeur.

De Londres, ce...

LET-

LETTRE CENT-VINT-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois ſont perſuadez, mon cher Iſaac, qu'ils l'emportent pour les Sciences ſur toutes les Nations. Ils s'imaginent, que la Nature leur a accordé des Talens qu'elle a refuſez aux autres peuples. Quand on veut leur repréſenter, qu'il n'eſt aucune raiſon convaincante, par laquelle on puiſſe prouver qu'ils doivent jouir de cet avantage, & qu'il eſt extraordinaire de penſer, qu'un Homme, né à dix Lieues de la Patrie d'un autre, reçoive par le Climat des Impreſſions qui produiſent des qualitez qui ne peuvent ſe trouver dans cet autre homme, ils citent les fameux Auteurs qui ſe trouvent chés eux: ils en font un pompeux Eloge; & ils demandent pourquoi donc il ne ſe trouve point de ſemblables Génie dans les autres Nations? Les perſonnes, qui diſputent de mauvaiſe-foi, ou qui ne peuvent vaincre leurs préjugés, nient d'abord que les grands Auteurs Anglois ſoient au-deſſus de ceux des autres Nations. Mais, quand on veut agir & parler ſincérement, j'avoue que cette objection a quelque-choſe d'embarraſſant. Il faut avouër, qu'il y a en Angleterre des Ecrits qui paroiſſent être fait par des Gens qui avoient quel-

quelque-chose de commun avec la Divinité. Quiconque a lû Locke & Newton, avec assez d'application pour sentir tout ce qui se trouve d'excellent dans ces Philosophes, connoit bien en lui-même, qu'il y a chés les Anglois des Gens qui pensent plus fortement, & plus solidement, que chés les autres peuples.

Je sçais, mon cher Isaac, que la liberté, dont on jouit ici, donne une hardiesse & une Élévation à l'Esprit, qu'il ne peut avoir dans bien des Païs. Si l'on veut former des Philosophes, il faut laisser aux hommes la liberté de penser, & de faire usage de leur réflexion. Il seroit aussi ridicule de vouloir trouver un homme tel que Locke dans toute l'Espagne, que d'entreprendre de faire croitre un Oranger enfermé dans une Caisse étroite, jusqu'à la hauteur d'un autre planté en pleine Terre & dans un Lieu favorable. Mais, s'il est des Nations, que la Gêne & la contrainte empêchent de s'élever, il en est d'autres, qui sont aussi libres que l'Angloise, & qui peuvent aussi donner l'Essor à leur Imagination. D'où vient donc ne se trouve-t-il point chés elles des Génies aussi grands que ceux des Philosophes Anglois?

Voilà, mon cher Isaac, quelques raisons qui paroissent favoriser l'opinion où sont les Habitans de ce Païs, qu'il doit y avoir chés eux plus d'Esprit & plus de Science, que chés leurs Voisins. Mais, ces raisons-là sont plus spécieuses que solides. Car en approfondissant les choses, on trouve qu'il y a eu chés les autres peuples des

des Génies auſſi grands & auſſi ſublimes, que parmi les Anglois, quoiqu'ils n'aïent point produit des Ouvrages auſſi parfaits. Ce que je dis-là paroit d'abord un Paradoxe; & rien n'eſt cependant plus certain. Dans les Tems, que la Philoſophie étoit obſcurcie par les Ténébres que les Commentateurs d'Ariſtote & les Scolaſtiques avoient ſi abondamment répandues ſur elle, les Anglois, ainſi que les autres hommes, en proie aux Viſions & aux Chimeres Péripatéticiennes, ſuivoient aveuglément les préjugés dont ils étoient imbus. Toute la force de leur imagination ne leur ſervoit de rien; & ils étoient, comme les autres, les Eſclaves d'Ariſtote, & des formes ſubſtantielles de ſes Diſciples. Ils avoient ſecoué le Joug des Théologiens Romains; & ils conſervoient celui des Philoſophes Scolaſtiques. Un François, dans ces Tems d'Aveuglement, ôſa le prémier refuſer de rendre hommage à l'Idole. Il fit plus: il écrivit contre le Culte qu'on lui rendoit; & Gaſſendi, par ſes ſavantes diſſertations contre Ariſtote, ſervit de Précurſeur à Dès-Cartes, le Reſtaurateur de la Philoſophie, & le deſtructeur du Péripatétiſme. Les hommes, enfin, plongés depuis ſi long-tems dans un Goufre de Viſions & de Chimeres, commencérent à faire uſage de leur Raiſon; & il leur fut permis d'éxaminer une opinion avant de la recevoir. A un nombre infini de Menſonges, & de puérilitez, ſuccédérent pluſieurs découvertes auſſi ſurprenantes qu'utiles. On connut le ridicule de l'horreur du Vuide: on apprit que l'Air

l'Air étoit peſant: on ſe ſervit de Lunettes d'approche: la Géométrie fut pouſſée très loin: on s'accoutuma à la faire entrer dans les raiſonnemens: & on tâcha autant qu'on put de la prendre pour Guide.

Tandis que ces heureuſes révolutions arrivoient en France, que faiſoit-on en Angleterre? Rien du tout, ou du moins bien peu de choſe. Hobbes, Ami & admirateur de Gaſſendi, étoit pour lors le ſeul grand Philoſophe qu'il y eut en ce Païs. Mais, combien étoit-il éloigné & de Gaſſendi, & de Des-Cartes? Ses ouvrages *, quoique remplis de bonnes choſes, démontrent la Supériorité des Philoſophes François. On n'y voit point un Siſtême établi d'une maniere perſuaſive. On ne peut même developer & comprendre ſes Sentimens dans bien des endroits. Là où il paroit n'admettre que la Matiere pour prémiere Divinité, il eſt au-deſſous de Spinoſa: &, lorſqu'il ſemble croire un Dieu Auteur de toutes Choſes, il n'aproche nullement de Des-Cartes, dont les Ecrits decillérent les Yeux aux Savans d'Angleterre.

Dès qu'ils eurent vû leurs erreurs, ils profitérent des Lumieres qu'ils avoient reçues, pour perfectionner les découvertes de ceux qui les avoient éclairez. Ils firent ce que les autres auroient fait, s'ils avoient pû vivre aſſez longtems,

* *Elementorum Philoſophiæ Sectio prima de corpore.* Voiez auſſi *prælectiones ſex ad profeſſores Savilianos*, & un autre Livre intitulé *de homine, ſive Elementorum Philoſophiæ Sectio ſecunda.*

tems, ou ſi on leur eut rendu les mêmes ſervices qu'ils avoient rendus à ceux qui leur ſuccédoient.

Je ne balance point à ſoutenir, qu'il faut autant de force d'Eſprit & de juſteſſe d'imagination, pour découvrir au milieu des Ténébres le Chemin de la vérité, que pour arriver au bout de la Carriere, quand on eſt éclairé dans ſa route. Je conviens, que Newton eſt au deſſus de Des-Cartes & de Gaſſendi. Mais, ſi l'Anglois avoit été à la Place des François, peut-être ne fut-il pas allé auſſi loin qu'eux. Conſidere, mon cher Iſaac, que certains principes généraux de Newton ſont les mêmes que ceux que Gaſſendi a établi ſur les ruines du Peripatétiſme. La néceſſité du vuide, ſi long-tems condamnée, & comme oubliée pendant plus de douze cens Ans, avoit été démontrée par ce Philoſophe François. C'eſt ſur ce vuide ramené de ſi loin, que Newton a fondé une de ſes principales raiſons pour montrer l'impoſſibilité de l'Exiſtence des Tourbillons de Des-Cartes: &, pour combattre le Siſtême Carteſien, il s'eſt ſervi en partie des Armes des Gaſſendiſtes.

Je crois donc, mon cher Iſaac, qu'on ne peut, lorſqu'on veut réfléchir attentivement, ſe perſuader cette Supériorité de Génie, que les Anglois prétendent avoir ſur tous les autres peuples. Il faut avouer, qu'ils ont actuellement les plus grands Philoſophes du Monde. Mais, comme ils en ſont redevables aux François, il n'eſt point impoſſible que ceux-ci, à leur

leur tour, ne leur aient l'obligation de quelque Grand-homme, qui égalera, & peut-être surpassera, Newton. Car, quant à ceux qui refusent actuellement de reconnoitre la prééminence des Philosophes Anglois, il faut qu'ils soient aveuglez, ou par leurs préjugés, où par leur ignorance. Une legere comparaison, entre eux & les adversaires qu'on peut leur opposer, suffit pour éclaircir cette vérité.

Des-Cartes détruisit les Chimeres Scolastiques: il apprit aux hommes à connoitre les erreurs des Anciens; & leur traça des moïens pour découvrir les siennes. Il fit de grands progrès dans la Géométrie. C'est à lui à qui l'on est redevable de la maniere de donner les Equations Algébraïques des Courbes. Peu s'en faut qu'il n'ait perfectionné la dioptrique, qui devint entre ses mains un Art tout nouveau. Il se servit, avec beaucoup d'Avantage, dans cette Science, de cet Esprit de Géometrie & d'invention, que le Ciel lui avoit accordé, & qu'il perfectionna par une Etude pénible & assidue. Voilà bien des Talens; mais aussi, voici bien des défauts. Il s'est trompé sur la nature de l'Ame. Ses preuves de l'existence de Dieu ne sont point justes & évidentes. Les Idées innées, qu'il a soutenues opiniatrément, n'ont aucune apparence de vérité. Il a donné dans l'erreur sur les Loix du mouvement, & sur la nature de la Lumiere. Il a plus fait: il a adopté les Puérilitez, & les Jeux-de-Mots, qu'il réprochoit aux Scolastiques. En se jouant du Terme *d'indéfinité*,

nité, il a ſoutenu, que l'etendue & la matiere n'étoient, ni finies, ni infinies. Il a voulu enfin, perſuader, qu'il croïoit que Dieu pouvoit changer l'Eſſence des choſes.

Newton profita, & des Lumieres, & des défauts de Des-Cartes. Il fit un auſſi grand chemin, du Point où Des-Cartes avoit laiſſé la Géometrie, que celui-ci avant lui en avoit fait un conſiderable de l'Etat où il l'avoit trouvée. Je conviens que le mérite perſonnel eſt égal dans cette occaſion entre ces deux Philoſophes. Mais, il faut pourtant avouër, que Newton eſt un Géomettre beaucoup plus parfait que Des-Cartes. L'Anglois a dans toutes les autres parties de la Philoſophie le même avantage ſur le François. On peut dire, que Newton, après avoir découvert un nouveau Monde, a trouvé le moïen d'en développer les Secrets les plus cachés. Il a fait connoitre les Erreurs de Des-Cartes ſur la nature de la Lumiere, & y a ſubſtitué des véritez évidentes, démontrées par des expériences. Il a détruit tous ſes Tourbillons: il a fait voir l'impoſſibilité de leur exiſtence; & il a ſubſtitué à leur Place l'Attraction, dont il a démontré les effets, & calculé les proportions. C'eſt à ce Philoſophe, à qui l'Univers eſt redevable d'une connoiſſance dont il avoit été privé juſqu'à lui. Newton a appris aux Sçavans étonnez, que la Méchanique des forces centrales eſt la ſeule cauſe qui faſſe peſer tous les Corps à proportion de leur matiere; & que ces forces centrales produiſent le mouvement des Planetes & des Cometes.

S'il eſt permis de croire qu'un homme ne ſera jamais égalé, n'eſt-il pas naturel de penſer, que ce doit être un Philoſophe, qui dévelope les Loix de la nature avec tant d'habileté? Du moins faut-il avouër, que s'il peut naitre quelqu'un qui produiſe des Ouvrages comparables aux ſiens, tous ceux, qu'on a aujourd'hui, leur ſont infiniment inférieurs.

Quelques Savans, & ſur-tout les Carteſiens, n'héſitent point à comparer Mallebranche avec Locke. Mais, je trouve mon cher Iſaac, entre ces deux Philoſophes une auſſi grande différence qu'entre Des-Cartes & Newton. Mallebranche, dans ſes illuſions outrées & ſublimes, paroit plûtôt un Poëte qu'un véritable Philoſophe. Il a voulu s'élever trop haut; mais, au lieu de parvenir juſqu'au Ciel, il eſt reſté à mi-Chemin. Il n'a pu connoitre ce qu'il cherchoit à y decouvrir; & il a perdu ſi fort la Terre de vûe, qu'il n'a ſçu en pénétrer les Secrets. Il a admis des Idées innées, & d'autres par leſquelles nous voïons tout en Dieu. Il n'a pû ſe perſuader démonſtrativement, qu'il exiſtât des Corps. En un mot, ſa Philoſophie n'eſt qu'un Roman ingénieux, & quelquefois inintelligible.

Locke, ſage & vrai dans ſes principes, juſte dans ſes conſéquences, éxact dans ſes preuves, a developé les Secrets les plus cachés de l'entendement Humain. Il a apris aux Savans à ne décider que ſur les choſes qu'ils connoiſſent évidemment. Les Philoſophes, avant lui, avoient donné, ſur la nature de l'Ame, des viſions pour

des

des Vérités. Il a détruit ces Chimeres, ruiné les notions innées, prouvé démonſtrativement que toutes nos Idées nous viennent par nos Sens. Et, aïant anatomiſé les cauſes de la raiſon Humaine, & dévelopé aux mortels toutes les connoiſſances qu'ils doivent eſpérer d'acquérir ſur l'Eſſence de l'Ame, il leur a fait voir, avec autant de bonne-foi que d'Evidence, qu'ils ne ſeront jamais capables de connoître parfaitement la nature de l'Eſprit, & de ſavoir s'il n'a pas plû à la Divinité d'accorder à un Etre purement matériel la faculté de penſer.

Conſidere, mon cher Iſaac, combien ces ſentimens ſont plus vrais, plus naturels, & moins alambiqués, que ceux de Mallebranche. Compare la candeur & la Sincérité du Métaphiſicien Anglois avec la préſomption & l'Orgueil du François. Non ſeulement celui-ci borne le pouvoir de la Divinité dans ce qui regarde l'Ame des hommes, mais il adopte un Siſteme auſſi ridicule qu'inſoutenable ſur celle des Bêtes, qui ne ſont, ſelon lui, que de ſimples Machines, telles qu'un Horloge, *qui mangent ſans plaiſir, crient ſans douleur, ne déſirent rien, & ne craignent rien.* Il falloit, mon cher Iſaac, que Mallebranche eut bien de la vanité, pour ſe perſuader, qu'il viendroit facilement à bout de perſuader de pareilles Imaginations. Je ſçai, qu'il ne fit que ſuivre Des-Cartes, qui les avoit inventées: mais, il eſt toujours très-blamable, & il devoit les rejetter. Mais, comment eut-il crû que la matiere pouvoit être ſuſceptible de Sentiment,

lui, qui n'admettoit l'exiſtence des Corps, que par complaiſance, & qui trouvoit mauvais que ſon Maître n'en doutât point entiérement. *Pour être pleinement convaincu*, dit-il, *qu'il y a des Corps, il faut qu'on nous démontre, non ſeulement qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'eſt point trompeur, mais encore que Dieu nous a aſſuré qu'il en a effectivement créez; ce que je ne trouve point prouvé dans les Ouvrages de Mr. Des-Cartes. Dieu ne parle à l'Eſprit, & ne l'oblige à croire, qu'en deux manieres; par l'Evidence, & par la Foi. Je demeure d'accord, que la Foi oblige à croire qu'il y a des Corps: mais, pour l'evidence, il me ſemble qu'elle n'y eſt point, & que nous ne ſommes point portez à croire qu'il y ait des Corps.* *. Penſes-tu, mon cher Iſaac, que Locke eut jamais voulu prouver, qu'il n'éxiſtoit que Dieu & notre Eſprit? Il étoit trop ſage, pour ſe laiſſer tromper à ces ſublimes illuſions.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & n'admets jamais qu'une Philoſophie raiſonnable & ſenſée.

De Londres, ce ...

* Recherche de la vérité, *Eclairciſſement ſur le I. Livre, pag.* 499.

LETTRE CENT-VINT-HUITIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'ai parlé, mon cher Iſaac, dans ma derniére Lettre, des Philoſophes Anglois. Je vais continuer aujourd'hui à te donner une Idée des autres Savans de ce Pays. Tu connois les Ouvrages du fameux Chancellier Bacon. Il a été en quelque ſorte le Précurſeur de Des-Cartes & de Gaſſendi; & l'on peut dire, qu'il avoit annoncé aux Hommes, que la fin des Impertinences Scholaſtiques approchoit. Il connut l'Imperfection où étoit la Philoſophie, & fournit le prémier des Moyens pour y remédier. Un Proteſtant de mes Amis me diſoit il, y a quelques jours, que Savonarole avoit préparé la Venue de Calvin, de Luther, & des autres Réformateurs; & que Bacon avoit frayé le Chemin aux Philoſophes d'aujourd'hui. Il ajouta, qu'il ſembloit que le Sort s'étoit plû à perſécuter ces Précurſeurs. *Savonarole*, dit-il, *fut pendu, & Bacon fut condamné, par la Chambre de Paris, à une Amande conſidérable, & à perdre ſa Charge de Chancellier.* Les Anglois font beaucoup de Cas des *Oeuvres Mo*[illegible] de cet Auteur. Ils ont raiſon. Elles ſont très bonnes, quoiqu'elles n'approchent nullement, pour

l'Agrément & la Délicateſſe, des *Eſſais de Michel de Montagne.* Autant que les Phyſiciens & Métaphyſiciens Anglois ſont audeſſus des Phyſiciens & Métaphyſiciens François, autant les Sceptiques François ſont-ils à leur tour audeſſus des Sceptiques Anglois. Aucun Auteur de ce Pays ne peut être égalé en ce Genre à Montagne, & encore moins à Bayle; & je doute même, qu'il y ait aucun Ecrivain d'une auſſi vaſte Littérature que ce dernier, qui, par un Effort preſque inconcevable, a trouvé le Moyen de traiter les Queſtions les plus abſtraites, d'une maniére à en rendre la Lecture agréable aux Gens du Monde, & même aux Femmes.

Tu ſçais, mon cher Iſaac, que les Anglois n'ont aucun Hiſtorien qui mérite d'être comparé à Tite-Live, à Tacite, & Salluſte, à Frà-Paolo, à de Thou, & non pas même à Daniel. Choſe ſurprenante, que l'Eſprit de Parti puiſſe encor d'avantage ſur les Habitans de ce Pays, que ſur les Jéſuites! Dans ces derniers Tems, Burnet a bien eu Deſſein d'imiter de Thou: mais, on a trouvé, qu'il n'en avoit eu que la ſeule Volonté; n'en approchant, ni pour l'Exactitude de la Collection des Faits, ni pour la Netteté de leur Arrangement, ni pour la Pureté du Stile de leur Narration, ſans parler de la Partialité que les différens Partis lui ont violemment reprochée. On a dit que dans toute ſa prémiere Partie, il n'avoit fait l'Eloge que de cinq ou ſix honnêtes-Gens, au nombre deſquels il n'avoit pas manqué

qué de ſe ranger. Mais, à cet Egard, la Critique pourroit être injuſte : & ce Défaut, ſuppoſé que c'en ſoit un, pourroit venir, moins de la prétendue Malignité de l'Hiſtorien, que de l'extrême Diſette de Sujets véritablement louables. En effet, dans toute l'Hiſtoire d'Angleterre, on auroit peut-être aſſez de Peine à rencontrer deux Règnes auſſi généralement corrompus & tiranniques, que ceux qu'il avoit entrepris de dépeindre. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſait que trop, qu'il eſt impoſſible à un Wigh de pouvoir ſe contenir dans de juſtes Bornes, lorſqu'il traite de Matieres qui regardent les Toris : & ceux-ci, à leur tour, ne ſont, ni plus modeſtes, ni plus équitables. Compter donc ſur l'Autorité des Hiſtoriens Anglois, ce ſeroit ajouter Foi aux Ecrits qui parurent en France ſous Charles IX. & Henri III. & il eſt bien difficile, qu'il ſe trouve jamais dans ce Pays des Gens capables d'écrire un Hiſtoire exacte, & digne de la Poſtérité la plus reculée. Deux choſes ſemblent s'y oppoſer. La prémiere eſt la Haine qui règne dans les Partis oppoſez ; la moitié de la Nation étant toujours l'Ennemie jurée de l'autre. La ſeconde eſt la Préſomption & la bonne-Opinion que les Anglois ont deux-mêmes. Il leur eſt impoſſible de pouvoir accorder aux autres Nations quelques Avantages qui aillent à diminuer leur Gloire. Déguiſant ſans ſcrupule la Vérité des Faits qui ſe paſſent chés eux, comment ne changeroient-ils point ceux qui ſont arrivez

ailleurs, pour peu qu'ils leurs ſoient contraires?

Si les Anglois n'ont point de bons Hiſtoriens, ils ont en revanche d'excellens Poëtes. Tu connois, mon cher Iſaac, le *Paradis perdu* de MILTON. Ce Poëme n'a point toutes les Beautez de l'*Eneïde*, mais je t'avoue que je l'aime beaucoup mieux que la *Gieruſalemme liberata del Taſſo*. Il me paroit, que le Poëte Anglois s'eſt ſervi plus avantageuſement que l'Italien des Miſtères de ſa Religion. Je ne crois pas qu'on trouve dans Virgile & dans Homere, rien de plus ſublime que le Portrait que fait Milton de l'Etre éternel, qui v'a combattre contre les Anges rebelles. *Le Tout-Puiſſant*, dit-il, *prit ſes Armes des Mains de la Terreur*. Cette Idée a quelque-choſe de majeſtueux: &, dès qu'on ôſe faire combattre la Divinité, & l'introduire comme un ſimple Héros dans une Bataille, on ne peut lui donner un Ecuyer qui lui convienne mieux que la Terreur.

Waller eſt un Poëte bien au-deſſous de *Catulle*, & bien au-deſſus de *Voiture*. Ses Ecrits, galans & remplis de Graces, mais foibles, & quelquefois languiſſans, tiennent un millieu entre les Fleurs brillantes & vives de la *Fontaine*, & les fauſſes Saillies du *Guarini*. Il n'a, ni tout le Mérite de l'Auteur François, ni tous les défauts de l'Italien.

Pope eſt ſans contredit un des grands Poëtes qu'ait produit l'Univers. On peut, & l'on doit même, le regarder comme le digne Rival de

Boi-

Boileau, de *Corneille*, de *Racine*, de *Virgile*, & d'*Homere*. Ce dernier Auteur eſt peut-être plus parfait dans la Traduction Angloiſe, que dans l'Original. Je ne crois pas, qu'il y ait rien de plus ingénieux, de plus badin, & de plus galant, que le Poëme de la *Boucle enlevée*. Le *Lutrin* de Boileau a quelque-choſe de plus mâle & de plus fort; mais, il eſt beaucoup moins enjoué. On m'a aſſuré dans ce Pays, que Pope n'avoit guère plus de vingt Ans, lorſqu'il compoſa ce charmant Ouvrage. La Majeſté du Portrait, que fait Virgile des Plaiſirs que les Héros goutent dans les Champs Eliſées, ne ſurpaſſe point la riante Image que donne Pope des Amuſemens qu'ont les Femmes après leur Mort. *Ne crois pas*, fait-il dire à un Silphe, *que, lorſqu'elles meurent, leurs Gouts finiſſent avec elles. Elles les conſervent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec Plaiſir les Cartes qu'elles ont aimées: La Vûe d'un Jeu d'Hombre les divertit, & les amuſe. Si elles ne brillent pas dans leurs Chars, elles aiment au moins à voir des Equipages magnifiques. Leurs Ames retournent toujours à leurs prémiers Elémens, dont elles empruntoient leurs Caractères. Des Femmes fiéres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élévent toujours avec le Feu, leur éternel Séjour. Celles, qui ont été douces & complaiſantes, vont habiter les Eaux, & coulent comme elles. Elles boivent avec les Nimphes le Thé élementaire. Les Prudes, transformées en Gnomes, deſcendent dans les Entrailles de la Terre, & vont de tout côtez*

cherchant à faire du Mal. Les Vaines & les Coquètes, changées en Silphes, voltigent & folâtrent dans les Airs.

Avouë, mon cher Iſaac, qu'on ne ſauroit mieux ſe ſervir des Réveries des Cabaliſtes, pour faire une Critique fine & enjouée des Défauts du beau-Sexe. Tous les différens Caractères des Femmes ſe trouvent juſtement définis dans la Deſcription des Plaiſirs qu'elles doivent gouter après leur Trépas : &, par un de ces Coups réſervez aux grands Maitres, le Poëte les ſuppoſe mortes ; & les dépeint vivantes d'une maniere ſi vive & ſi vrai-ſemblable, que chaque coup de Pinceau eſt un Portrait parfait.

Le Comte de ROCHESTER a écrit pluſieurs Satires d'un Stile auſſi énergique que celui de *Boileau*. Il avoit une Imagination vive & brillante. Il vécut comme *Pétrone*, & mourut comme *la Fontaine*. Il s'étoit piqué toute ſa Vie de paſſer pour Eſprit-fort ; mais, quelque tems avant que de ſortir de ce Monde, il changea entiérement ſa façon de penſer. La Crainte du Trépas, & des Suites qu'il entraine après lui, l'épouvantérent. Dans ſes derniers momens, il eut recours à un Docteur, & voulut cependant, pour ménager ſa Réputation de Philoſophe, capituler avant que de ſe rendre. Mais, après quelques Conférences avec le Théologien, il ſigna tout ce qu'on voulut ; & il ne lui fut pas même accordé de pouvoir garantir ſa Philoſophie, qui fut totalement ſacrifiée. Il re-

reconnut toutes ſes Erreurs; &, peu de tems après ſa Mort, le Docteur Burnet publia le Récit de cette fameuſe Converſion.

C'eſt-là, mon cher Iſaac, la coutume ordinaire des Athées. Pendant qu'ils jouiſſent d'une Santé parfaite, ils refuſent de croire l'Exiſtence d'une Divinité, ou du moins font-ils ce qu'ils peuvent pour en venir à bout; parce qu'ils ſe figurent pouvoir ſe plonger avec plus de tranquilité dans les Vices. Mais, dès qu'ils ſont prêts à ſortir de la Vie, leur fauſſe Philoſophie s'évanouit; ils ſe jettent entre les Bras de ceux qui leur promettent de diſſiper leurs Ténébres; & ils deviennent auſſi ſoumis, qu'ils étoient auparavant incrédules. Il n'eſt rien, qu'on ne vienne à bout de leur perſuader avec facilité dans ces derniers Momens: ils reçoivent pour bon tout ce qu'on leur dit alors; & ils reprennent des Préjugés, dont ils avoient cru s'être guéris pour toujours: témoins ces Imbécilles, qui ſe font alors revêtir d'Habits de Moine, & qui ordonnent qu'on les enterre dans ce ridicule Equipage. Ce n'eſt pas la Raiſon, qui perſuade un Homme, qui attend, pour croire en Dieu, l'Inſtant qui va le priver de la Vie: c'eſt la Crainte, c'eſt la Frayeur. Pour être convaincu de l'Evidence de cette Vérité, on n'a qu'à faire Réfléxion, que tous ceux, qui ſe convertiſſent à l'Heure de la Mort, embraſſent toujours la Religion dans laquelle il ſont nez. En effet, ſi l'Examen avoit lieu dans leur Choix, il eſt bien certain, qu'on verroit quelquefois de

ces

ces Perſonnes en choiſir une différente ; puiſque cela arrive très ſouvent parmi ceux qui étudient les différentes Croyances lorſqu'ils ſont encore éloignés du Trépas. Combien donc, mon cher Iſaac, ne doit-on pas mépriſer un Homme, qui refuſe d'ajouter Foi à la choſe du Monde la plus évidente lorſqu'il ſe porte bien, & qui devient, dès qu'il eſt malade le Jouët des Préjugés les plus ridicules ?

Outre les Poëtes, dont je viens de te parler, il y en a encor pluſieurs autres, qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs. Les Anglois ne manquent pas d'Auteurs Dramatiques ; & je t'écrirai au prémier jour ce que je penſe de leur Théatre.

Il n'eſt point ſurprenant, que la Poëſie ſoit portée ſi loin chés cette Nation. Les prémiers Seigneurs ne dédaignent point de la cultiver. Mylord Roſcomon, le Duc de Bockingham, Mylord Dorſet, & pluſieurs autres Perſonnes nées dans le Rang le plus élevé, on fait des Ouvrages, qui égalent les beaux Morceaux des grands Poëtes. De pareils Exemples excitent l'Envie & l'Ambition des Particuliers : chacun veut imiter les Gens illuſtres par leur Naiſſance ; & les Anglois ſont aſſez heureux pour trouver chés les Grands de leur Nation du Mérite, & de l'Amour pour la Gloire & les belles-Lettres. Pour ſe mettre à la Mode, ils ne ſont pas réduits à la triſte Néceſſité de copier quelques Grimaces ridicules, de rire d'une maniere affectée, de mépriſer les Sciences, de traiter de Pédans tous ceux qui

qui les cultivent, & de ſe rendre ainſi auſſi mépriſables que ridicules.

Avant de finir cette Lettre, je dois te parler d'un de ces Phenoménes heureux, d'un de ces Prodiges, que la Nature ne montre aux Hommes, qu'une ſeule fois dans le Cours de vingt Siécles. Ce Phénomene ſi favorable à l'Angleterre & aux Sciences, c'eſt la Reine Epouſe du Roi régnant aujourd'hui. Cette Princeſſe, au-deſſus des Foibleſſes de ſon Sexe, n'a pas même les Défauts des Grands-Hommes. C'eſt un Héros; mais, c'eſt un Héros Philoſophe. La Grandeur chés elle n'eſt point un Obſtacle à la Bonté, à la Douceur, & à l'Affabilité. Les Soins, que le Thrône entraine après lui, ne l'empêchent point de cultiver les Sciences, & de les protéger. Ses Libéralitez ſe répandent ſur tous les Malheureux, mais encor plus ſur les Savans infortunez. Il te paroitra ſurprenant, mon cher Iſaac, qu'il ſe rencontre tant de Vertus & de Talens dans une même Perſonne. Sois pourtant aſſuré, que mes Louanges ſont au-deſſous du Mérite de cette Princeſſe. Tu ſçais que l'Eclat du Thrône ne m'éblouït point. Mes Yeux Philoſophiques, malgré la Splendeur, y contemplent la Vérité: & tu as dû t'appercevoir, que, lorſque j'ai craint de la trahir, j'ai gardé le Silence. Je paſſe à un faiſeur d'Epitres Dédicatoires, de prodiguer des Louanges outrées aux Grands dont il attend quelque Salaire. J'ai la même Indulgence pour un Poëte. Depuis long-tems, les Mu-

Muſes ont acquis le Droit de proſtituer leurs Louanges. Que de Tirans, que d'Imbécilles, que d'illuſtres Faquins, n'ont-elles pas louez ! Mais, je ne puis ſouffrir qu'un Philoſophe s'abaiſſe au Point de trahir la Vérité, & offre de l'Encens à une Idole dont il connoit tout le Ridicule.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vis content & heureux ; & répon-moi enfin.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-VINT-NEUVIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LEs Anglois ont certaines Coutumes, mon cher Iſaac, qui me paroiſſent auſſi biſarres que celles des autres Peuples. Je fus prié, il y a quelques Jours, d'aſſiſter à l'Enterrement d'un Bourgeois de cette Ville : & il me fut impoſſible de pénétrer la cauſe d'un nombre de Cérémonies, qui me parurent auſſi extraordinaires que celles que j'avois vûes à Paris dans une pareille Occaſion.

Dès qu'un Homme eſt expiré, dans ce Pays, on a grand ſoin de lui ôter tous les Vétemens qui ſont faits avec du Fil. Un Mahométan n'eſt pas plus attentif à laver un Mort, un Juif à le purifier, un Nazaréen Papiſte à marmoter ſur lui

lui quelques antiennes, qu'un Anglois l'eſt à le revétir d'un eſpéce de Tunique de Laine blanche. Il y a un grand nombre de ces ſortes de Vétemens, qui ſont toujours prêts; pluſieurs Perſonnes ne gagnant leur Vie qu'à les vendre. Il eſt défendu d'employer, pour coudre ces Suaires, autre choſe que la Laine; & ſe ſervir d'une niguillée de Fil de Chanvre, ou de Lin, eſt un Crime contre une Loi fondamentale de l'Etat. Surpris, comme tu peus bien le penſer, d'un Uſage auſſi extraordinaire, j'en ai voulu apprendre la Raiſon; &, lorſque je l'ai ſûe, je n'ai plus condamné les Anglois. L'Intention de l'Ordonnance, qui éloigne des Morts toutes ſortes de Toilles, eſt de contribuer au Débit des Laines. Je trouve qu'on ne ſauroit mieux entendre le Commerce, que d'obliger même les Morts à s'y intéreſſer. C'eſt à coup ſûr tirer la Quinteſſence des Choſes. Si toutes les autres Coutumes, qui regardent les Enterremens, étoient auſſi ſenſées que celle-là, on les approuveroit, lorſqu'on en apprendroit la Cauſe. Mais, il en eſt pluſieurs, dont non ſeulement on ne rend point Raiſon, mais même dont on ignore le But & le Motif.

Lorſqu'un Mort eſt bien & dûment plié & empaqueté dans ſon Sac de Laine, plus fin ou plus groſſier, ſelon ſa Qualité, (car la Vanité ſuit les Nazaréens juſques dans le Tombeau,) on le laiſſe deux ou trois Jours au millieu de ſon Appartement, couché dans une Bierre, pour lui donner apparemment le tems de revivre, s'il lui en

en prenoit Envie. Je ne puis attribuer qu'à cette Idée la biſarre Coutume de garder des Semaines entiéres un Cadavre quelquesfois à demi-pourri. Si c'eſt-là l'Intention de cet Uſage, je ſuis certain, qu'il a été inſtitué par les Péres de Famille, & que les Enfans n'y ont guére eu de part. En effet, il en eſt beaucoup de ces derniers, qui ſeroient fort attrapez, s'il prenoit de tems en tems Fantaiſie à quelques Morts de ſe reſſuſciter.

Il paroit, mon cher Iſaac, que, malgré les Précautions qu'on prend dans ce Pays pour n'y enterrer que des *Trépaſſez* bien convaincus de l'être, on les regrette cependant beaucoup moins que par tout ailleurs; & je m'en ſuis apperçu aiſément. Quand un Défunt, après avoir bien montré ſon Obſtination à ne vouloir plus revivre, eſt cloué dans ſon Cercueil, & prêt à être porté dans le Tombeau, on jette ſur ſa Bierre un grand Drap noir, bordé d'un Taffetas blanc. Cette Couverture mortuaire eſt ſi ample, que ſix Hommes en portent les Bouts, ſans que le Cercueil en ſoit découvert. Les Nazaréens Réformez prétendent, que c'eſt-là un Honneur qu'on fait au Mort. Je m'en ſerois bien douté, quand ils ne me l'auroient point appris; car, j'ai remarqué, que tous les Européens, excepté les Turcs, font conſiſter une partie de leur Gloire à faire trouſſer dans leurs Cérémonies certains Morceaux d'Etoffe. On léve & ſoutient le Manteau Royal aux Monarques, & aux Princes Souverains. J'ai vû à Paris tous les Conſeil-

feillers au Parlement ſe faire porter le Bas de leurs Robbes. Les Femmes ſurtout, ſont fort jalouſes de l'Honneur qui réſide dans les Bouts de leurs Habillemens ; & il n'en eſt point d'un certain Rang, qui ne s'en faſſe porter la Queue. Voilà, mon cher Iſaac ; une Gloire aſſez comique. Mais, revenons aux Mots Anglois.

On proméne le Défunt, couvert de ſon Drap noir. Il eſt précédé de quelques Perſonnes qui reſſemblent à des Sergens en Exercice ; & qui ſont armez d'un long Bâton au Bout duquel eſt une Pomme d'Argent. Les Miniſtres viennent enſuite ; & marchent gravement, & d'un Pas majeſtueux. Les Parens ferment cette Proceſſion ; & font triſte & laide Figure ; ſelon qu'ils ſont plus ou moins fachés. Le Corps eſt enfin porté à l'Egliſe. Là, on le poſe ſur deux Tréteaux, & on lui fait une Harangue ; dans laquelle ſes Louanges ne ſont nullement oubliées. On lui en donne, ſuivant qu'il a payé le Drap noir dont il eſt couvert ; car, les Paroiſſes en ont toujours trois de différens Prix. Les Théologiens Anglicans ont bien rejetté le Feu expiatoire que les Romains admettent ; mais, ils n'ont pas renoncé aux Produits qu'il leur rendoit. Ainſi, ils ont changé les Priéres que faiſoient les Romains en des Complimens de Politeſſe. Je trouve, dans leur Conduite à cet égard aſſez de bonne-Foi & de Candeur. Ils n'ont point voulu accepter les Dîmes & les Revenus des Prêtres Romains, ſans donner comme eux en échanges quelques *Béatilles Spirituelles.*

Lorſque le Mort eſt enterré, tous ceux qui l'eſcortoient retournent dans le même Ordre à la Maiſon dont ils étoient partis. Alors, on leur préſente à boire du Vin d'Eſpagne, du Vin clairet bouilli avec du Sucre & de la Canelle, & de pluſieurs autres Sortes de Liqueurs. Et, ainſi, chacun tâche de prendre des Forces, & de ſe conſoler de la Perte du Défunt. Les Femmes, qui vont aux Enterremens des Femmes, boivent auſſi quand elles reviennent, & n'ont garde de s'abſtenir d'une Cérémonie auſſi utile qu'agréable.

Je trouve les Coutumes des Nazaréens Anglicans auſſi ridicules que celles des Papiſtes; mais, j'avoue qu'elles ont quelque choſe de plus gai. Au lieu de Pſalmodiations lugubres, ils ſe contentent de quelque legére Harangue: &, à la Place de l'Eau luſtrale que les Romains répandent inutilement ſur leurs Morts, les Anglicans s'humectent agréablement eux mêmes d'excellent Vin. On peut dire, mon cher Iſaac, que les Enterremens des Papiſtes reſſemblent aux lugubres Cérémonies des Magiciens qui évoquent les Ombres; & que ceux des Anglicans approchent fort des Fêtes galantes des Petits-Maitres. On y réunit utilement les Complimens & la bonne-Chére. Folie pour Folie, j'aime encor mieux celle qui me réjouït, que celle qui m'afflige.

Les Grands, dans ce Pays, s'enterrent de la même Maniere qu'à Paris. On les Proméne dans un Carroſſe, ſuivi de pluſieurs autres rem-

plis

plis de leurs Parens & de leurs Amis. On les conduit enſuite aux Egliſes, où ils doivent être inhumez, & dans leſquelles ſont leurs Tombeaux.

Je t'avoûrai, mon cher Iſaac, que je m'étonne, depuis que je connois quelques uſages des Nazaréens Anglicans, qu'ils ſe récrient ſi fort contre les Coutumes des Nazaréens Papiſtes. Ils ſont moins éxemts qu'ils ne penſent d'eſſuyer les Reproches qu'ils font aux autres. Je trouve, que les Presbytériens ont bien moins à craindre la Rétorſon. Leurs Cérémonies ſont beaucoup plus ſimples, & bleſſent bien moins les Yeux d'un Philoſophe. Je ſuppoſe pour un inſtant, que je ſois Nazaréen Papiſte. *Je vais*, dirois-je à un Anglican, *vous prouver non ſeulement que vous avez des Uſages auſſi extraordinaires que les nôtres, mais que la choſe, que vous nous avez le plus reprochée, & qui pourtant n'a jamais eu lieu chés nous, eſt arrivée pluſieurs fois chés vous. Combien de fois vos Docteurs, vos Hiſtoriens, vos Poëtes mêmes, n'ont-il pas déclamé contre la prétendue Papeſſe Jeanne?* Comment voulez-vous, *nous diſiés-vous*, que nous ſoyons d'une Egliſe gouvernée par un Evêque Féminin? Voilà un plaiſant Succeſſeur de Pierre! Cet Apôtre devoit être fort étonné dans le Ciel de voir ſa Place occupée par une jeune Donzelle. Que dût-il penſer, lorſqu'elle accoucha cérémonialement d'un petit Poupon en Place publique? *Ces Plaiſanteries portent plûtôt Coup aux Anglicans, qu'aux Romains; & je vais vous le prouver. Il*

faut d'abord ſavoir quel Parti vous voulez prendre: Si vous vous déſiſtiez de l'Opinion de la prétenduë Papeſſe, à l'Exemple de tous les Savans d'aujourd'hui, vous m'accorderez, que vous avez mal fait de nous calomnier; & j'en tirerai un Argument pour prouver, que vous nous prêtez bien des choſes, dont nous n'avons jamais été coupables. Et ſi vous perſiſtez à croire que la Papeſſe a véritablement éxiſté, dans un ſeul Mot, je vous prouverai par votre Principe, que cela ne peut porter aucun Préjudice à notre Egliſe, & que ce qui eſt arrivé une fois chés nous s'eſt vû pluſieurs fois chés vous autres. Le Souverain n'eſt-il pas toujours en Angleterre le Chef de la Religion? Et lorſqu'Eliſabeth, & Anne, ont régné, l'Egliſe Anglicanne n'étoit-elle pas gouvernée par des Papeſſes? Vous ne ſauriés nier la Vérité de ce Fait, qui vous a même expoſé à quelques Plaiſanteries. Le Maréchal de Biron ne ſe vantoit-il pas d'avoir vû danſer le Chef de l'Egliſe Anglicane? Je ſçai que vos Auteurs ont combatu cette Plaiſanterie; &, qu'après bien des Peines & des Soins, ils ſont venus à bout de prouver, qu'Eliſabeth n'avoit fait que jouër du Claveſſin. Cependant, vous m'avouerez, qu'il ne tenoit qu'a elle, ſi elle eut voulu, de faire bien pis que de danſer. Elle auroit pû, ſi elle avoit été moins ſage, faire le Patoli *de la Papeſſe Romaine. Or, je vous demande, ſi vous euſſiés crû pour cela, que votre Croyance en eut été moins bonne? Vous me répondez ſans doute, que les Fautes d'un Particulier n'influent point ſur une Religion. Je vous allégüerai la même choſe: &, quelque Difficulté que vous puiſſiés m'objec-*

m'objecter, j'aurai toujours la Voie de la Récrimination. Mais, *direz-vous*, lorſque nos Reines ſe trouvent par haſard le Chef de notre Religion, ce n'eſt qu'un Titre honoraire : elles n'en font point les Fonctions. *C'eſt ce que je vous nie ; car, elles ont une Autorité directe ſur le Clergé : & , ſi elles ne jouiſſent pas de tous les Priviléges de leur Titre, c'eſt qu'elles ne s'en ſoucient pas. Car, il s'en eſt trouvé une parmi elles, qui, loin de croire qu'elle ne put remplir les Cérémonies Anglicanes, ſe ſentoit aſſez de Forces, pour exécuter les Miſtéres les plus ſublimes du Papiſme.*

En effet, lorſque la Zélande & la Hollande firent offrir à Eliſabeth par leurs Ambaſſadeurs de la reconnoître pour leur Souveraine, elle rejetta l'Offre qu'on lui faiſoit, & repréſenta à ces Ambaſſadeurs, qu'ils avoient Tort de ſe révolter pour un Sujet auſſi léger que la Meſſe. Si vous ne voulez pas, *leur dit-elle*, y aſſiſter comme à une Cérémonie ſainte, allez y comme à une Comédie. Suppoſons qu'il me prit Fantaiſie de jouër actuellement cette Scéne devant vous, eſt-ce que vous vous enfuiriés ? Je ſuis certaine que non, & que vous en ſeriés tranquilles Spectateurs. M'y voilà toute diſpoſée ; car, je ſuis habillée de blanc, & le Principal en eſt déja fait.

Penſez-vous qu'une Reine, aſſez inſtruite pour ſavoir tout le Cérémoniel d'une Egliſe étrangere, & pour vouloir le mettre en pratique en Cas de Beſoin, ignorât celui de la Communion dont elle étoit le Chef ; & qu'elle crût devoir s'abſtenir des Droits que ſa Charge lui donnoit ? Pour moi, je penſe, que ſi

Eliſabeth eut eu la Fantaiſie de prêcher, perſonne n'eut été en Droit de condamner ſes Sermons. Voilà la Façon dont je repliquerai aux Anglicans.

Conſidére, mon cher Iſaac, que les différentes Sectes s'attaquent ſouvent par les Endroits les plus foibles, & ſur des Défauts qui leur ſont également communs. Je paſſerois aux Presbytériens de reprocher la Papeſſe aux Papiſtes; car, ils ne craignent point la Récrimination. Il ſemble que les Anglicans tiennent un Millieu entre les Romains & les Réformez de Genève. Ils n'ont, ni le Nombre de Cérémonies des prémiers, ni la Simplicité des derniers. Ils paroiſſent avoir craint d'en trop faire d'un côté, & d'en faire trop peu de l'autre.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: & vis content & heureux.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-TRENTIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

UNE Scene aſſez triſte, mon cher Iſaac, dont je fus le Témoin il y a quelques jours, me fit faire de ſérieuſes réfléxions ſur la force des préjugés; & je connus avec étonnement, juſqu'où la prévention & le faux Amour

Amour de la Gloire peuvent entraîner les hommes.

Un de mes Amis m'aïant proposé d'aller voir un Spectale fort divertissant, je lui demandai de la meilleure foi du Monde, si c'étoit quelque-chose de bien curieux? *Il n'est rien de si plaisant*, me répondit-il; & *vous verrez de fort bons Danseurs-de-Corde.* L'Air de Sang-froid, avec lequel mon Ami me parloit, acheva de me persuader que j'aurois lieu d'être content du Spectacle qu'il me promettoit. Je le suivis donc, & il me conduisit à deux ou trois cent Pas hors de Londres, dans un Chemin où je trouvai un nombre infini de Spectateurs assemblez. Mais juge, mon cher Isaac, qu'elle fut ma surprise, lorsqu'en arrivant dans ce Lieu j'apperçus un Gibet, où l'on devoit bien-tôt éxécuter une vintaine de Voleurs & de Bandits. *Eh quoi!* dis-je à mon Ami. *C'est donc-là ce charmant Spectacle, dont vous me parliés? Vous aurez lieu*, repliqua-t-il, *d'être satisfait; & vous verrez bien-tôt le commencement de la Comédie. On n'attend plus que les Acteurs, qui ne tarderont pas à arriver.*

Dans le moment que mon Ami me parloit ainsi, j'entendis une Rumeur étonnante, & j'apperçus une Charette dans la quelle il y avoit plusieurs personnes, parmi les-quelles quelques unes étoient excessivement parées. *Ceci va bien*, dit mon Ami; &, *à la contenance des Comédiens, je vois que vous serez content de la Pièce. Qui sont donc*, demandai-je, *les Gens qu'on mene dans cet-*

le Charette, & qu'ont-ils à faire ici? Comment? reprit-il en riant: *ce qu'ils y ont à faire? Ce sont eux qui doivent jouër le principal Rolle.* Je regardai alors avec attention; & le Chariot s'approchant, je découvris que ces personnes, parées avec tant de soin, avoient toutes la Corde au Cou, & alloient être pendues dans l'Instant. Je voulus demander à mon Ami le sujet de cette magnificence, qui me paroissoit si mal placée; mais, j'en fus détourné par la Harangue d'un de ces Bandits. Il toussa, cracha, se moucha mit des Gands blancs, qu'il sortit avec beaucoup de Sang-froid de sa Pôche; après-quoi, il apprit aux Auditeurs, que le Ciel permettoit qu'il fût pendu, non pour les Vols qu'il avoit faits, mais pour avoir joué aux Cartes le Dimanche. Sans ce Péché, la Divinité n'eut jamais permis, qu'il eût été découvert; & il auroit pû continuer paisiblement & chrêtiennement son Métier.

Pendant le discours de ce Harangueur patibulaire, un de ses Camarades faisoit mille Grimaces comiques & grotesques, disoit de tems en tems quelques mauvaises plaisanteries, & tachoit de divertir & de faire rire les Spectateurs. Si je n'avois point sû à quoi devoit aboutir cette Comédie, j'aurois crû, que j'assistois à quelque farce de Vendeurs d'Orvietan: le Voleur qui parloit aïant assez l'Air d'un Opérateur qui vante les propriétez de ses Drogues, & celui, qui se contentoit d'exciter la Risée du Peuple par ses postures & Contorsions ridicules, copiant par-

parfaitement bien le perſonnage d'un Pierrot ou d'un Jean Farine.

Comme j'éxaminois avec une attention infinie, ſi l'intrépidité de ces Coquins, qui affectoient de mourir en Héros, ne ſe démentiroit point, le Bourreau, qui avoit attaché à une des Poutres du Gibet les Cordes dont l'autre Bout tenoit au Cou de ces miſérables, donna du Fouet à ſes Chevaux, qui entrainérent bruſquement le Théatre : & les Planches venant à manquer ſubitement ſous les Pieds des Acteurs, ils reſtérent tous ſuſpendus en l'Air. Pluſieurs perſonnes accoururent, pour abréger leur peine. Les uns les tiroient par les Pieds, les autres leur donnoient de grands Coups dans l'Eſtomac ; & par la maniere aiſée, & le Sang-froid, dont toute cette Cérémonie ſe faiſoit, il me fut aiſé d'appercevoir, que les Anglois ſont bien éloignés de la ſage délicateſſe des autres Nations, chés qui l'on a une juſte horreur pour ceux dont les Crimes ont cauſé la Mort.

Dès que j'eus perdu de vûe un auſſi triſte Spectacle que celui-là, frappé de l'inſenſibilité de quelques-uns de ces miſérables, je voulus que mon Ami m'en apprit les raiſons. *D'où vient*, lui demandai-je, *que ces deux Voleurs ont affecté une intrépidité, qui n'a point paru dans les autres Compagnons de leur Supplice. C'eſt*, me répondit-il, *qu'ils ont voulu avoir la Gloire de mourir en Gens de Condition, & comme il convient à un Cœur noble. Dans les autres Païs, quand un Criminel eſt condamné, il eſt occupé de l'im-*

portance du Voïage qu'il va faire; il ſonge à ſa Conſcience. Mais ici, ceux, qui veulent ſe diſtinguer, & réparer une partie de la Honte de leur Supplice, ont des ſoins bien différens. Ils penſent d'abord à ſe faire raſer, & à s'habiller proprement. Ils optent entre l'Habit de Deuil, & celui de Nôces. Ils méditent un diſcours, qu'ils prononcent ſous le Gibet, tel que celui que vous venez d'entendre, & le donnent à quelque Miniſtre, qui leur promet, pour leur conſolation, de le faire imprimer.

Comment! m'écriai-je, ſurpris de ce que mon Ami me diſoit : *les ſotiſes, que j'ai entendu débiter à ces Scélérats, ſeront rendues publiques par l'impreſſion? Je ne m'étonne plus, ſi la plûpart des Criminels meurent comme des Bêtes, ſans donner les moindres marques, qu'ils ſe repentent de leurs Crimes; ou comme des Fous, n'étant occupez que du ſoin de s'attirer quelques Louanges par le plaiſir qu'ils cauſent aux Spectateurs. Eſt-il permis, qu'un peuple, qui ſe pique tant de réfléchir, & de ſe conduire ſenſément, exténue ainſi la punition des Crimes; & qu'il favoriſe par-là tous les Vices qui troublent la Société? La honte peut autant ſur le Cœur des hommes, que la crainte des Supplices. Combien de Gens, qui riſqueroient leur Vie, dans l'Eſpérance de faire réüſſir quelque criminelle entrepriſe, n'oſent néanmoins s'y haſarder, par l'appréhenſion de couvrir leur Famille d'une honte éternelle? Et, dans ce Païs, non ſeulement on ſe mocque du deshonneur qui doit rejail-*

jaillir ſur la Parenté d'un homme condamné à la Mort, mais encore on tâche d'effacer toute l'infamie qui ſuit ſon Supplice. Quelques Vols, quelques Meurtres, qu'il ait commis pendant ſa Vie, pour acquérir l'eſtime de ſa Nation, il n'a qu'à mourir en Bête brûte, ou en inſenſé. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'on ne voie pas en Angleterre beaucoup plus de Scélérats & de Brigands, qu'il n'y en a. On y fait tout ce qu'on peut, pour en accroitre le nombre. On les punit; il eſt vrai: mais, la punition, qu'on leur fait ſouffrir, n'a plus rien d'infamant, dès qu'ils ont l'audace & l'impudence de mourir ſans paroitre touchés de leur Supplice. Bien loin d'avoir pour leur mémoire la juſte horreur qu'elle mérite, on l'annoblit, par les Eloges qu'on lui donne.

Si, au lieu d'applaudir à la folle Harangue, & aux impertinences, d'un Scélérat aſſez impudent pour ſe jouër de ſon Supplice, on lui faiſoit ſentir tout le mépris qu'on a pour ſa perſonne; & ſi ſon inſenſibilité pour la Mort ne faiſoit que redoubler la juſte indignation des Spectateurs de ſon Supplice; ceux, qu'un Penchant criminel pourroit pouſſer dans un pareil égarement, éviteroient d'y tomber, & la crainte de l'infamie feroit ſans doute plus d'effort ſur leur Eſprit, que l'aprèhenſion d'une Mort qui n'a rien de flétriſſant. Je ne ſçai point lequel eſt le plus inſenſé, ou celui qui applaudit aux folies d'un Coquin, ou celui qui croit effacer ſon

ſon Crime en ne montrant aucun regret de l'avoir commis.

Tous mes raiſonnemens, mon cher Iſaac, ne touchérent point mon Ami. Bien loin de-là : il entreprit de deffendre un Abus ſi criant, uniquement fondé ſur le plus ridicule des préjugés ; & il crut admirablement excuſer l'Uſage que je condamnois, en allégant la prétendue intrépidité des Anglois, & le mépris qu'ils font de la Mort. *C'eſt juſtement*, lui répondis-je, *parce que les Habitans de ce Païs paroiſſent moins attachés à la Vie que ceux des autres Roïaumes, qu'il faut les retenir par d'autres Liens. Comment voulez-vous épouvanter les Criminels, s'ils ne craignent point le Trépas ? Vous devez donc tâcher d'avoir recours à d'autres moïens. Je paſſerai à des Peuples, chés qui l'appréhenſion de la Mort cauſe une grande Terreur, d'être moins rigoureux à flétrir d'infamie ceux que l'on condamne aux derniers Supplices. Ils ont un moïen pour effraïer les vicieux. Mais, vous autres Anglois, comment pouvez-vous vous flatter de les retenir dans leur devoir ?* Tout cela ne fit que blanchir auprès de mon Ami : il ſe contenta d'en rire ; & je t'avoue, que les Anglois me paroiſſent d'étranges Gens à cet égard.

Je crois, mon cher Iſaac, que tu ſeras tout auſſi choqué que moi du ridicule uſage d'exténuer ainſi l'infamie que méritent les Scélérats qui périſſent ſur un Echaffaut ; & que tu m'avouras, que certains préjugés des Nations les plus polies ſont quelque-fois auſſi ridicules, que

ceux

ceux des peuples les plus sauvages. Tout homme, qui voudra faire usage de sa raison, connoitra bientôt, qu'il seroit plus pardonnable de pousser la rigueur trop loin sur des malheureux destinez à subir la Mort, que d'avoir pour eux une pitié qui devient nuisible au bien de la Société. Il faut tâcher, autant qu'on peut, d'inventer des moiens d'épouvanter les Scélérats, & sur-tout ceux qui semblent ne pas craindre la Mort. Le Duc de Vendôme, dans les dernieres Guerres d'Italie avoit fait éxécuter un grand nombre de Bandits & d'Assassins, sans en pouvoir détruire l'Engeance pernicieuse; & il arrivoit tous les jours quelques meurtres nouveaux, occasionnez, ou par la haine, ou par la jalousie. Enfin ce Général, las & affligé de tant de Crimes auxquels il n'avoit pû remedier jusqu'alors, s'avisa de prendre les Italiens par leur foible, savoir la Superstition. Il ordonna donc, que tous ceux, qui seroient arrêtez pour Assassinat, seroient pendus dans l'instant même, sans aucun entretien avec leurs Prêtres, & sans se munir de Passe-ports nécessaires pour leur Voiage en l'autre Monde. Cette punition fit plus d'impression sur les Scélérats, que la crainte de la Mort même. Ils vouloient bien risquer d'être pendus: mais, ils ne vouloient point être pendus sans confession.

Lorsque j'étois à Paris le Chevalier de Maisin m'a raconté l'Histoire d'un Soldat, qu'on avoit condamné d'avoir la Tête cassée. Il refusa obstinément & long-tems de se soumetrre aux Cé-

Cérémonies prescrites en semblable occasion par la religion Nazaréene. Quelque-chose qu'on lui pût dire, il étoit impossible de le faire changer de résolution. En vain lui représenta-t-on, qu'il seroit la Proïe des Démons, & qu'il souffriroit des Tourmens éternels: tous ces discours ne produisirent aucun effet sur son Esprit. Enfin, l'heure de son exécution étant arrivée, on le conduisit au Lieu ou il devoit mourir. En chemin faisant, il eut la curiosité de savoir dans quel endroit il seroit enterré après sa Mort? On lui dit, que son Corps seroit jetté à la Voirie. *Quoi!* repliqua-t-il: *je ne serai point inhumé en Terre Sainte? Non*, reprit le Prêtre qui l'accompagnoit. *Puisque vous ne voulez pas mourir en Chrêtien, vous ne devez pas, après la Mort, être mis avec eux.* Le seul déplaisir de n'être point enterré dans un Cimetiere fit plus d'impression sur ce Soldat, que la crainte d'être damné éternellement. Il consentoit bien que son Ame allât pour toujours dans l'Enfer; mais, il ne pouvoit souffrir que son Corps fût mis à la Voirie.

Voilà, mon cher Isaac, une preuve évidente de l'Effet que produit la honte & l'infamie sur ceux dont les Crimes ont mérité la Mort. Il reste toujours dans le Cœur des hommes, quelques Scélérats qu'ils soient, un Amour-propre, qui les rend sensibles à l'horreur qu'ils sentent qu'on a pour eux. C'est par cette raison, que je crois, non seulement qu'il n'est pas injuste, mais même qu'il est utile, de flétrir d'ignominie

les

les Familles de ceux qui périſſent par la Main du Bourreau. La Tache, que répand celui qui meurt ſur ce qu'il a de plus cher, eſt un Frein qui retient bien des Gens: & tel, qui n'eſt pas ſenſible à la Mort, ne peut ſe réſoudre à riſquer de couvrir d'une honte éternelle un Pere, une Femme, & des Enfans. Je ſçai, que cette maxime paroit contraire à l'Equité, en ce qu'elle rend les Innocens coupables de la faute d'un Criminel. Mais, l'on doit réfléchir, qu'il eſt impoſſible que les Loix les plus ſages ſoient commodes & utiles à tout le Monde. On doit ſeulement ſonger à les rendre utiles à la plus nombreuſe Partie. C'eſt-là le ſentiment d'un grand Philoſophe, qui, voulant prouver la Juſtice des ordonnances touchant les débiteurs inſolvables, ſoutient, qu'il vaut mieux qu'un petit nombre de Gens courre riſque de n'être pas reçus à alléguer une excuſe légitime, que ſi tout le Monde pouvoit chercher quelque prétexte ſpécieux pour ne point païer *.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content; & ſois heureux dans toutes tes affaires.

De Londres, ce...

* *Satius enim erat à paucis etiam juſtam Excuſationem non accipi, quam ab omnibus aliquam tentari.* Seneca de Beneficiis, *Libr. VII. Cap. XVI.*

LET-

LETTRE CENT-TRENTE-ET-UNIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

LEs Lettres, que tu m'as écrites, mon cher Monceca, & dans leſquelles tu me parles des Savans d'Angleterre, m'ont fait réfléchir ſur les Grands-Hommes, qu'a produits notre Nation, & qui ne ſont connus que d'un petit nombre de Gens de Lettres. Les Nazaréens, en général, penſent que nos Fréres ſont plongés dans une ignorance craſſe, & que l'Entêtement eſt l'unique Soutien de notre Religion. Quelques-uns de leurs Docteurs enſeignent une Opinion auſſi extraordinaire, que contraire à l'Idée ſaine qu'on doit avoir de la Divinité. Ils diſent, qu'elle permet, que la Croyance des Iſraélites ſubſiſte, pour ſervir de Preuve à celle des Nazaréens. Peut-on rien avancer de ſi faux? Car enfin, ſuppoſant pour un moment, que la Religion des Juifs ſoit fauſſe, n'eſt-il pas toujours ridicule de penſer, que la Divinité perde & damne un certain nombre de Créatures, pour donner aux autres le moien de ſe ſauver; comme ſi elle avoit beſoin d'uſer d'un Stratagême auſſi cruel, pour fortifier la Foi de ceux qu'elle veut attacher à certaine Croyance? La Vanité des Nazaréens paroit viſiblement dans le maintien d'une

d'une Opinion auſſi abſurde que celle-là. Ce n'eſt point aſſez pour eux de nous accabler des plus cruels Mépris : ils veulent encore rendre Dieu le Complice de leurs Egaremens, & le faire agir d'une maniére directement oppoſée à ſon Eſſence. On ne doit point s'étonner, mon cher Monceca, de l'Orgueil de quelques Philoſophes, qui ſe ſont perſuadez, que l'Univers entier n'a été fait que pour l'Uſage de l'Homme ſeul ; & que tant de Mondes, plus vaſtes que celui que nous habitons, tant de Soleils différens beaucoup plus grands que celui qui nous éclaire, ne brillent dans la Voute Céleſte, que pour réjouïr la Vûe d'un miſérable Ver de terre. Ce Sentiment, quelque abſurde qu'il ſoit, l'eſt pourtant beaucoup moins, que celui de croire, que Dieu rende une Ame éternellement infortunée, pour faciliter à un autre le moien de devenir heureuſe.

De pareilles Viſions ſont ſi ridicules, qu'il nous ſeroit très aiſé d'en découvrir le Faux aux Eſprits les plus bornez. Mais, les Théologiens Nazaréens ne veulent point qu'il nous ſoit permis de réfuter leurs Erreurs. Dès qu'un de nos Sçavans écrit un Livre pour notre Défenſe, non ſeulement la Lecture en eſt interdite à nos Adverſaires, mais même en certain Pays l'on pouſſe la Rigueur juſqu'au Point de vouloir empêcher que nous ne puiſſions nous inſtruire. Il eſt défendu en Italie aux Juifs d'avoir parmi leurs Livres les *Commentaires d'*ABARBANEL *ſur les*

derniers Prophètes. Tu ſçais, mon cher Monceca, combien cet Ouvrage eſt excellent: &, plus nos Ennemis le condamnent, plus ils diſent qu'il eſt dangereux, & plus ils en font l'Eloge. La Jalouſie & la Tirannie de leurs Prêtres ne ſe ſont point fixées à cette ſeule défenſe. Pluſieurs Docteurs ont écrit, qu'il étoit utile, & même néceſſaire, de nous interdire la Lecture de tous les Livres d'Abarbanel, parce qu'ils étoient capables de nous fortifier dans nos Sentimens *. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une plaiſante maniére de réfuter un Ouvrage, que de vouloir le ſuprimer? Que peuvent penſer je ne dis pas les Savans, mais ceux qui font le moindre uſage de la Raiſon, d'une pareille Conduite?

Les Nazaréens craignent avec raiſon la Véhémence & la Science d'Abarbanel. Cet illuſtre Rabbin égale notre fameux Miamonidès. Quelque Haine, que nos Ennemis faſſent paroître pour ſes Ecrits, ils avouent cependant, que, dans les Interprétations qui ne concernent point les Controverſes Judaïques, il eſt ſubtil, ſavant, clair, & ſincére. Peuvent-ils en dire d'avantage, & doit-on attendre, qu'ils approuvent ce qui détruit leurs Objections?

Le

* *In his etiam pluribus in Locis canino Dente Chriſtianam Religionem mordet & lacerat: ideoque meritò illorum Lectio & Retentio Judæis interdicta eſt, nec eos apud ſe retinere audent publicè ſaltem & palam, propter Motum Chriſtianorum.* Bartoloci Bibliotheca Rabbinica. *Tom. III. p.* 876.

Le mérite d'Abarbanel fut si grand, qu'il vainquit la Prévention de bien des Nazaréens: &, lorsqu'il fut mort, plusieurs Nobles Vénitiens ne dédaignérent point d'assister aux Funérailles que lui firent faire les principaux Juifs de Padoue. C'est dans un Cimetiére de cette Ville, que ce savant Juif fut inhumé: &, quelque-tems après, on enterra JUDA MENZ dans le même Lieu. Ce Rabbin est encore un Homme illustre. Il mourut Recteur de l'Académie de Padoue. Tous les Gens de Lettres conviennent, qu'il avoit une Imagination vive & brillante, & qu'il écrivoit & parloit avec une grande Facilité. Mais, il n'avoit pourtant, ni la Science de MANASSE' BEN ISRAEL, ni l'Erudition de SALOMON BEN VIRGA. Le *Conciliator* de ce prémier Rabbin est un excellent Ouvrage, & l'*Histoire des Juifs* composée par le dernier est un Morceau digne de beaucoup d'Estime.

ABRAHAM DE BALMIS * doit tenir un Rang distingué parmi les Savans de Notre Nation. Cet illustre Médecin, également bon Grammairien & bon Philosophe, composa un Livre

* *Abraham de Balmis nihil aliud agere mihi visus est quàm Veterum Doctrinam perpetuò convellere atque impugnare, magis insectandi occupatus, quàm in docendo, ut in dubium tantum vocare Priscorum Præceptiones; cum interim nihil certi statuas, non dicere est, sed ridere.* Munstet, *in* Præfatione Grammatices, *apud* Spizelii Felicem Literatum, *pag.* 918.

très utile pour acquérir la Connoiſſance de la Langue Hébraïque. La Critique Nazaréene n'épargna point ce Grand-Homme. Comme il avoit trop de Candeur, pour décider hardiment dans des Matiéres qui lui paroiſſoient au-deſſus de la Connoiſſance Humaine, & qu'il cherchoit à pénétrer le Fond des Choſes avant de vouloir les admettre comme certaines, on l'accuſa de chercher à détruire tous les Siſtêmes, ſans vouloir en établir aucun; &, par ce qu'il n'étoit point téméraire & déciſif, on lui imputa de donner dans le Pirrhoniſme.

Les Nazaréens ſont ſi portez à rechercher tout ce qui peut flétrir la Réputation de nos Ecrivains, qu'il n'en eſt aucun qu'ils ayent épargné. Il paroit même, qu'ils cherchent à s'attacher particuliérement à ceux qui ont le plus de Mérite. Tu ſais, mon cher Monceca, que c'eſt à l'illuſtre AKIBA, que nous ſommes redevables de tout ce que nous ſavons de vrai & de ſenſé ſur la Loi Orale: &, quoique je ſois Caraïte, je conviens de bonne-foi, que ſi l'on n'avoit rien ajouté aux Ecrits de ce ſavant Homme, ce qu'il nous dit de la Loi non écrite devroit être reçu dans toutes les différentes Sectes Juives. Cependant, le mérite d'Akiba n'a pas empêché que les Docteurs Nazaréens ne l'aient traité d'Ignorant, de Fourbe, & d'Impoſteur; quoique ce fameux Rabbin ait mérité par ſa Candeur, & par ſa Science, que tous les Iſraëlites ſoient convenus de lui accorder le Titre de *Sethumataah*, c'eſt-à-dire *Authentique*.

Il faut pourtant convenir, mon cher Moncecé, que ſi tous les Livres, que les Juifs attribuent à Akiba, étoient véritablement de lui, les Nazaréens auroient raiſon de les rejetter comme remplis de Menſonges. Ils ſuivroient en cela l'Exemple des Caraïtes. Car, je rens trop de Juſtice à la Science & au Mérite de ce Rabbin, pour n'être pas très perſuadé, que les Réveries, qu'on voit dans le *Talmud*, ne découlent point de lui comme de leur Source, & qu'elles ne tirent point leur Origine de ſes Ecrits. Il eſt bien vrai, qu'Akiba fut le prémier Compilateur des *Deutéroſes*, & des Traditions Juives; & qu'il ramaſſa dans un ſeul Volume celles qu'HILLEL, SIMEON, & quelques autres Docteurs, avoient écrites ſéparément: mais, ce ſavant Rabbin n'avoit point recueilli toutes les Extravagances, qu'on voit dans le *Talmud*; & ce furent ceux, qui compoſérent enſuite cet Ouvrage, qui les inventérent; ou qui eurent l'Imbécilité de vouloir les tranſmettre à la Poſtérité. Tous les plus zélez Partiſans du *Talmud* ſont forcés de convenir, qu'Akiba étoit mort, lorſque Rabbin JUDA compoſa la *Miſna*, ou le *Talmud de Jéruſalem*. Ils prétendent même, que ce dernier Rabbin naquit le Jour que l'autre mourut: & c'eſt avec bien peu de fondement, qu'ils ajoutent, que, lorſqu'un Soleil s'éclipſoit, un autre parut ſur l'Horiſon *. Je te proteſte, mon cher Monce-

* *R. Juda Princeps natus eſt illo Die quo obiit R. Akiba, de quo aiunt Sol exortus eſt, & Sol occidit.* Pezron, Défenſe de l'Antiquité des Tems, *pag.* 76.

ca, qu'il faut être bien prévenu, pour trouver quelque Egalité entre ces deux Juifs: & je t'avoue, que, dans le Tems même que je ne pensois point à devenir Caraïte, j'ai toujours regardé l'un comme un Savant de la principale Classe †, & l'autre comme un Ecrivain dont l'Autorité me paroissoit fort suspecte. Le Ciel a daigné dissiper entiérement le Nuage qui me couvroit les Yeux: j'ai reconnu le Ridicule de ces prétendues Traditions, & je les ai rejettées. Mais, avant que de m'y déterminer, j'ai voulu éxaminer si j'étois bien fondé à faire une pareille Démarche; & ce n'a été qu'avec Connoissance de Cause, que j'ai condamné toutes les Réveries du *Talmud*. Du moins je me flate, que je n'ai rien oublié pour m'instruire de la Vérité: &, si je me trompe, la Divinité, qui voit ma bonne Volonté, aura sans doute pitié de moi; car, il paroit impossible, qu'elle ait ordonné les puériles Observances que débitent les Rabbins. En effet, auroit-elle voulu descendre dans le Détail des Nécessitez auxquelles certains Méchanismes de nos Corps nous soumettent? Et n'est-ce pas une Folie étonnante, que d'étendre les Cérémonies de la Religion jusques sur la maniére dont on doit se placer sur la chaise percée, ou dans les autres Endroits où les Suites de la Digestion nous forcent d'aller? Cependant

† *Hujus Nomen* (*inquit Autor Libri* Zemach David,) *exiit ab uno Extremo Mundi usque ad aliud, atque totam Legem Oralem ex ejus Ore accepimus.* Konig. Bibliotheca Vetus & Nova *pag.* 19.

pendant, quelques Rabbins n'ont point eu honte de faire une Description fort exacte du Cérémonial qu'il faut observer dans ces Occasions. Ils ordonnent d'examiner d'abord les quatre Points cardinaux de l'Horison, dans la Crainte que l'Orient & l'Occident ne soient blessés de la Vûe d'une Paire de Fesses. Il n'est permis de les montrer, qu'au Septentrion & au Midi. Après cette prémiere Observance essentielle à la Religion, il ne faut abaisser ou lever son Vétement, que lorsqu'on est déja accroupi: c'est-là la seconde. Et la troisiéme, qui n'est pas moins nécessaire que les deux précédentes, consiste à ne s'aider ensuite que de la Main gauche; car, ce seroit un Crime affreux de se servir de la droite *. Voilà, selon plusieurs Rabbins, des Mistères secrets de la Loi, dont on ne peut se dispenser: & pour donner plus de poid à ces Impertinences, ils les ont insérées dans les Ecrits d'Akibá, qu'ils ont fait Auteur de ces Préceptes ridicules, quoiqu'il soit certain, qu'il n'y eut jamais aucune Part. Car, il est impossible de se figurer, qu'un

* *Dixit Akiba, ingressus sim aliquando post Rabbi Josuam in Sedis Secretæ Locum, & tria didici.* Didici I. *quòd non versus Orientem & Occidentem, sed versus Septentrionem & Austrum, convertere nos debemus.* Didici II. *quòd non in Pedes erectum, sed jam considentem, sed retegere liceat.* Didici III. *quòd Podex non dextrâ se sinistrâ Manu abstergendus sit. . . . . Legis hæc Arcana sunt.* Barajetha, *in* Massech. Berachot, *folio* 62. *apud* Lent., *pag.* 10.

Homme auſſi ſavant que lui eut pû donner dans des Pauvretez auſſi abſurdes. Mais, on a été bien aiſe ſans doute de ſe ſervir d'un Nom auſſi grand que le ſien, pour les autoriſer.

Les Rabbins, mon cher Monceca, ont tout autant porté de Préjudice au Judaïſme par leurs Impertinences, que les Moines au Nazaréïſme par leurs Superſtitions déplorables, & quelquefois riſibles. Les Ouvrages ridicules des uns & des autres ont cauſé le Préjugé où ſont bien des Gens contre tous les Livres qui traitent des Cérémonies de ces deux Religions. Ils ſont tellement indignés de tant de Puérilitez, qu'ils voient non ſeulement tolérées, mais même approuvées & louées, qu'ils ne ſauroient ſe perſuader, qu'on puiſſe trouver des Ecrivains ſenſez dans des Communions qui reçoivent comme des Règles utiles & néceſſaires des Folies & des Extravagances, qu'on excuſeroit à peine chés de pauvres Imbécilles. Ainſi, par une Prévention qui devient fatale à nos Savans, les Nazaréens ne veulent point les diſtinguer du général de nos Rabbins: &, par un effet de cette même Prévention, les Proteſtans condamnent d'excellens Ouvrages faits par des Théologiens Romains, tels que les *Eſſais de Morale de Nicole*, les *Sermons de Bourdaloue*, & quantité d'autres; & ils jugent de tous leurs Livres de Pieté, par la *Légende de St. François*, la *Vie de Marie Alacoque*, les *Oeuvres du Moine Cæſarius*, celles des Jéſuites, d'*Outreman* & *Gazée*, la *Miſtique Cité de Dieu de Marie d'Agreda*, & une infinité d'autres ſemblables.

bles. D'un autre côté, il eſt bien peu de Papiſtes, qui veuillent entrer dans un Détail aſſez éxact, pour ſéparer les Savans Réformez d'avec les Viſionaires de cette Communion qui comptent encore ſur l'*Accompliſſement des* prétendues *Prophéties* de Jurieu, ou qui ſe répaiſſent d'autres ſemblables Chiméres. Voilà les triſtes effets, que produit la Prévention que donnent contre leur Religion les mauvais & les ridicules Ecrivains.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & joieux; & proſpére toujours.

Du Caire, ce...

LETTRE CENT-TRENTE-DEUXIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

J'AI fait Connoiſſance depuis peu de Jours, mon cher Monceca, avec un Juif Samaritain. Il m'a appris bien des Choſes, dont je n'avois eu juſqu'à préſent que des Idées très confuſes. Je regardois tous les Samaritains comme des Hérétiques, plongés dans un Abîme d'Erreurs. Je croyois, qu'ils n'avoient aucunes Cérémonies qui répondiſſent à celles des anciens Iſraëlites. A peine leur accordois-je de ſuivre une Eſpéce de Culte qui reſſemblât en quelque-choſe à celui des Juifs. Mes Préjugés ſe ſont

entiérement diſſipez ; & j'ai connu, que j'étois dans l'Erreur.

De toutes les Sectes Juives, la Samaritaine eſt celle qui s'eſt le moins écartée des Coutumes de nos Péres. La plus grande partie de ceux qui y ſont attachés demeurent à Gaza, à Damas, au Caire, & principalement à Sichem, qu'on appelle aujourd'hui Naplouſe. Ils offrent des Sacrifices ſur le Mont Garizim, & n'ont point diſcontinué d'y arroſer du Sang des Victimes les Autels du Dieu d'Iſraël ; ſoutenant fortement, que c'eſt le vrai Lieu où Dieu veut être adoré.. Ils s'autoriſent pour cela, non ſeulement d'un Paſſage de leur Pentateuque *, qu'ils accuſent nos Ancêtres d'avoir corrompu, en y ſubſtituant au Mont Garizim, où les Bénédictions furent prononcées, le Mont Hébal, ou l'on prononça les Malédictions ; mais, encore, de leur Uſage conſtant depuis leur Etabliſſement, de la ſuite non interrompue de leurs Souverains Sacrificateurs en ce Lieu, de la Tradition, de l'Hiſtoire †, & même de l'aveu tacite de l'Auteur de la Religion Chrétienne, qui ne nia point à la Samaritaine, que *ſes Péres n'euſſent adoré ſur la Montagne de Garizim* *. Ce Reproche de Corruption fait à nos Ancêtres a été adopté par quelques Docteurs Nazaréens, qui n'ont point réfléchi, que, s'il eſt fon-

* Deuteronome, XXVII. 4.

† *Voyez* Joſeph, Antiq. *Libr. IV. Cap. ult. & Lib. XIII. Cap. VI.*

* Jean, IV. 20. 21.

fondé, il leur est tout aussi préjudiciable qu'à nous : &, comme il entraineroit après lui de terribles Suites, tu me feras beaucoup de plaisir de me marquer incessamment ce que tu en penses. Le Samaritain, qui m'a appris toutes ces Particularitez, m'a assuré, que leurs Sacrificateurs étoient de la Race d'Aaron ; & qu'ils ne se marient jamais qu'avec des Femmes de leur Maison, pour ne point confondre la Race Sacerdotale. Il m'a dit encore, que l'Autel sur lequel ils sacrifient, est fait des mêmes Pierres dont les Israëlites se servirent pour construire celui qu'ils élevérent après avoir passé le Jourdain. Mais, je t'avoue, mon cher Monceca, que j'ai peine à me persuader l'Ancienneté & l'Autenticité de ces Pierres ; & qu'une pareille Prétention me paroit assez digne d'être insérée parmi les Contes fabuleux des Rabbins. Si quelque chose rendoit cette Opinion vraisemblable, ce seroit le Soin extrême, que les Samaritains ont toujours pris de conserver les Coutumes anciennes, & tout ce qui étoit marqué au Coin de l'Antiquité. Ils se servent encor des anciens Caractères Hébreux, qui sont différens de ceux que nous employons aujourd'hui, & qui nous furent donnez par Esdras au Retour de la Captivité de Babylone.

Tu conçois sans doute, mon cher Monceca, que des Gens, aussi attachés que les Samaritains aux Usages de nos prémiers Péres, sont bien éloignés d'admettre pour Règles de Foi toutes les Réveries du Talmud. Loin d'adopter les Senti-

Sentimens des Rabbins, ils vont encor plus loin que les Caraïtes, & n'admettent d'autres Ecritures, que le ſeul Pentateuque; ne regardant les autres Livres Saints; que comme des Hiſtoires faites par des Hommes pieux & ſecourus du Ciel, mais qui ne doivent pourtant pas décider des Points principaux de la Religion.

Il eſt aiſé de s'apercevoir, que les Samaritains donnent dans l'Erreur à cet égard. Car, puiſqu'ils ne nient point que ceux, à qui l'on attribue ces Livres, n'en ſoient les véritables Auteurs, & qu'ils conviennent que ces Ecrivains ont été des Gens pieux & éclairez par l'Eſprit de Dieu, pourquoi n'accordent-ils pas une entiére Croyance à leurs Sentimens. Si l'on pouvoit prouver aux Caraïtes, que ceux, qui ont fait le Talmud, étoient conduits par la Sageſſe & la Prudence, ils n'héſiteroient pas à le recevoir; &, à plus forte Raiſon, ſi on leur montroit, que les Rabbins, qui l'ont compoſé, étoient éclairez de la Lumiére Céleſte.

Il faut, mon cher Monceca, lorſqu'on veut ne point donner une entiére & aveugle Croyance à un Livre, nier abſolument, qu'il ait été fait par un Homme inſpiré du Ciel. Mais, dès que l'on convient de l'Inſpiration de l'Auteur, il ne reſte qu'à ſe ſoumettre. Il eſt ridicule de vouloir ranger dans des Claſſes différentes des Ecrivains dont l'Eſprit étoit dirigé par la Divinité: comme ſi elle inſpiroit ſes Prophètes d'une maniére, ou plus forte, ou plus foible, & que tout ce qu'elle leur revéle ne méritât pas de trouver parmi

parmi les Hommes une égale Croyance. Un fameux Théologien Allemand * a presque soutenu ce Sentiment erroné. Dans la Chaleur de la Dispute, il avança une Opinion, que ses Adversaires lui ont depuis reprochée bien des fois. Il soutint, que l'Ouvrage d'un ancien Docteur, que les Nazaréens regardent comme un de leurs Apôtres †, étoit modique, bas, rampant, & semblable à de la Paille, si on le comparoit aux Ecrits d'un autre de leurs Docteurs. Ses Ennemis ne manquérent pas de l'attaquer vigoureusement sur une Opinion aussi fausse : il fut obligé de reconnoitre son Erreur ; & ses plus zélez Défenseurs conviennent aujourd'hui, qu'il fit une très grande Faute, lorsqu'il écrivit un Sentiment aussi contraire à la Raison *. Ce Théologien, pour se débarrasser de quelques Difficultez, n'ôsa point entiérement rejetter le Livre qui lui étoit contraire ; mais, il voulut en diminuer l'Autorité, & le mettre bien au-dessous de celui d'un autre Ecrivain qui paroissoit lui être favorable.

* Luther.

† L'Epitre de St. Jaques.

* *Cum autem illud legissem, non Rem dissimulavi, sed fatebar in Responsione mea ad Gregorium Martinum. In illâ quidem Præfatione scribit Lutherus*, S. Jacobi Epistolam non posse dignatè certare cum Epistolis St. Petri & Pauli, sed Epistolam stramineam, si cum aliis comparetur. *Quam ejus Sententiam non probo ; atque in recentioribus Editionibus cum omissa sint illa Verba, opinor ipsum postea Lutherum hanc suam Sententiam improbasse.* Whitakeri Respons. ad Rainoldi Refutationem, *pag.* 103.

ble. Etrange Effet de l'Aveuglement, où les Préjugés, & l'Ardeur de soutenir son Opinion, entraînent les plus grands Hommes! Peut-on rien croire de plus absurde, que d'admettre un différent Dégré de Sagesse dans l'Esprit saint; & est-il rien de si absurde, que de donner aux Auteurs Sacrez, dont il a lui-même dicté les Ecrits, une Croyance plus ou moins entiére, selon qu'ils semblent favoriser nos Sentimens?

Je sçai, mon cher Monceca, que les Rabbinistes & les Caraïtes, loin d'imiter l'impudente Audace de certains Nazaréens, & le Scrupule vicieux des Samaritains, ont pour tous les Livres Sacrez un Respect infini, & sont bien éloignés de la ridicule Folie de vouloir régler un Rang aux Ecrits produits par l'Esprit Divin. Mais, s'ils évitent ce Défaut, ils tombent dans un autre, qui leur est commun avec la plûpart des Docteurs Nazaréens. Ils *tordent*, & *mettent à la Torture*, pour ainsi dire, certains Passages, pour les accommoder à leurs Opinions; & ils trouvent ainsi le moyen de rendre l'Ecriture le Garant de toutes les Chimères que produit leur Imagination échauffée. Il n'est rien de si absurde, je ne dis pas seulement dans les Coutumes & les Cérémonies, mais encore dans ce qui regarde le fond de la Religion, qu'ils n'autorisent par les Livres Sacrez. Peut-on rien voir d'aussi extravagant, que la maniére dont certains Rabbins expliquent le Verset du Pseaume où David assure, *qu'il a été formé dans l'Iniquité*,

*quité, & que ſa Mére l'a conçu dans le Péché**? Au lieu de ſe conformer au Sentiment des Docteurs Nazaréens, qui montrent évidemment, que le Prophéte a voulu parler de cette Tâche originelle que tous les Hommes apportent en naiſſant depuis leur prémier Pére, ils prétendent que cela ſignifie qu'Iſaï, Pére de David, commit un Adultére en engendrant ſon Fils, parce qu'encore qu'il l'engendrât de ſa Femme, il croyoit n'avoir à faire qu'avec une Servante, à la Pudicité de laquelle il avoit tendu des Piéges. Ne voila-t-il pas, mon cher Monceca, une belle Explication d'un Paſſage auſſi naturel que celui-là? Et qu'elle Opinion ne doit-on pas s'attendre de voir ſoutenir aux Rabbins par l'autorité de l'Ecriture, dès qu'ils forgent des Avantures Romaneſques ſur les choſes les plus ſimples, & qu'ils débitent une Hiſtoire auſſi extraordinaire que celle du prétendu Adultére du Pére de David, quoiqu'il n'en ſoit pas dit un mot dans les Livres Saints?

Un Juif Italien a non ſeulement adopté ce Conte fabuleux dans un Ouvrage qu'il a publié, mais il a encore voulu renchérir par deſſus ſes Confréres, en faiſant une aſſez longue Diſſertation, pour prouver qu'Iſaï avoit parfaitement bien fait de coucher avec ſa Servante, parce que ſa Femme étoit déja fort âgée, & qu'elle ne

* *Ecce enim in Iniquitatibus conceptus ſum, & in Peccatis concepit me Mater mea.* Pſ. L. I. verſ. 7.

ne pouvoit plus avoir d'Enfans *. Ce Sentiment, mon cher Monceca, contient une excellente Morale; & ſi elle avoit lieu aujourd'hui, & qu'elle fût reçûe univerſellement, il y a apparence que les Gages des Servantes augmenteroient conſidérablement, par la liberté qu'auroient beaucoup de Gens de s'en ſervir à plus d'un uſage.

Avouë, mon cher Monceca, que c'eſt avec raiſon, que les Caraïtes ont rejetté les ridicules Sentimens des Rabbiniſtes: &, quoique tu ſois encore attaché à leur Secte, il eſt impoſſible que tu ne voyes pas leurs Erreurs. Les Embarras, & les Peines, qui ſuivent ordinairement le Changement de Religion, te retiennent encore dans la Voye égarée: mais, j'eſpére que le Dieu de nos Péres t'accordera cette Grace victorieuſe, qu'il répand ſur ceux qu'il veut éclairer; &, qu'après avoir briſé tous les Liens qui t'atachent encore auprès des Rabbiniſtes, tu viendras te ranger parmi les Caraïtes, les ſeuls vrais & uniques Juifs qu'il y ait dans l'Univers, & preſque les ſeuls Mortels qui n'abuſent point des Livres Sacrez, pour autoriſer leurs Opinions particuliéres.

Pluſieurs Docteurs Nazaréens, & les Cadis & Muftis Mulſumans, donnent dans les mêmes

* *Il Penſiero d'Iſai era buono, perche eſſendo la Patrona vecchia, e la Maſſera giovane, haveva Deſiderio di haver altri Figliuoli.* Precetti da eſſer imparati dalle Donne Ebree, *pag. 69.*

mes Défauts que les Rabbins. Ils ne soumettent pas leurs Sentimens aux Ouvrages des Ecrivains qu'ils regardent comme inspirez ; mais, ils expliquent ces Ouvrages d'une maniére conforme à leurs Opinions: en sorte que dix Théologiens, tous opposez les uns aux autres, prétendent tous également être autorisés par l'Ecriture, qu'ils interprêtent chacun selon son Gré. C'est cette Conduite, si opposée à la Tranquilité & au Bien public, qui cause tant de Guerres de Religion, & tant de Divisions dans les Etats.

Les Nazaréens seroient heureux, mon cher Monceca, s'ils avoient observé les mêmes Loix que les Caraïtes, qui n'écrivent jamais sur les Livres Saints. Ils regardent, comme une Profanation, de mêler des Opinions Humaines avec des Ordres Divins. Ils croyent aveuglément ce qu'ils trouvent dans les Ecritures, sans chercher à vouloir pénétrer les Choses qui leur paroissent obscures, soumettant leur Esprit, lorsqu'ils ne peuvent les comprendre. S'ils n'eussent point suivi une Maxime aussi sage, ils seroient aujourd'hui dans le Trouble & dans la Confusion : ils auroient une Foule de Docteurs, dont les Opinions contraires ne serviroient qu'à augmenter l'Obscurité de ce qu'on auroit voulu éclaircir ; & peut-être cela les auroit-il conduits dans ces Doutes malheureux, qui ne se terminent ordinairement que par le Pirrhonisme, ou par l'Irreligion.

Pour prouver l'Inutilité des Commentaires sur

les Livres Sacrez, il ſuffit de montrer, qu'ils ſont plûtôt nuiſibles, qu'utiles. Or, il n'eſt rien de ſi aiſé, que de mettre cette Theſe en Evidence. Il faut d'abord poſer pour prémier Principe, que, puiſque Dieu a donné des Loix & preſcrit des Règles aux Hommes, il s'eſt ſans doute expliqué d'une maniére claire & intelligible. Car, il ſeroit abſurde de dire, que Dieu a annoncé ſa Volonté aux Hommes, mais de maniére qu'il leur étoit impoſſible de comprendre ce qu'elle éxigeoit d'eux. Cette Opinion eſt auſſi ridicule, que ſi quelqu'un ſoutenoit, que Dieu a commandé aux Hommes de lui obéïr, & qu'il n'a pas voulu cependant qu'ils lui obéïſſent. Puiſqu'on eſt donc obligé d'avouër, que la Divinité a parlé aux Hommes d'une maniére intelligible, pourquoi veut-on expliquer plus clairement ce qu'elle a dit? Un Théologien, un Rabbin, un Moufti, un Bonze, connoiſſent-ils mieux l'Etendue de l'Entendement des Hommes, que celui qui les a créez? S'il avoit jugé à propos d'apprendre aux Hommes les Miſtères, que les Théologiens penſent leur développer, ſans doute il les leur eut communiqués.

Mais, dira-t-on, *il eſt pluſieurs Livres Sacrez, qui ſont écrits d'une maniére qui nous paroit obſcure, & dans leſquels on trouve bien des choſes que l'on n'entend point. Dieu les a ſans doute donnez aux Hommes, pour qu'ils en fiſſent Uſage; & comment pourront-ils s'en ſervir, s'ils ne les comprenent pas? Il faut donc chercher leur Sens caché.* Ce Raiſonnement, mon cher Monceca, eſt fau

& captieux. S'il ſe trouve dans les Ecritures quelques Endroits que nous n'entendions point, nous devons conclure, qu'ils ne ſont pas néceſſaires à notre Salut, puiſque nous ne pouvons exécuter ce dont nous n'avons aucune Notion. Et c'eſt en vain, que nous cherchons à éclaicir des Secrets, que la Providence a jugé à propos de ne nous découvrir qu'à demi. Elle a connu, que, pour notre Bien, il convenoit que nous n'euſſions qu'une Idée confuſe de certaines choſes. Et c'eſt un Crime, que de vouloir les pénétrer, que le Ciel punit par l'Egarement de l'Eſprit. Les Docteurs Nazaréens, qui ont commenté l'*Apocalypſe*, Ecrit obſcur, & qu'ils regardent comme Sacré, ſont une Preuve évidente de cette Vérité. Les Proteſtans ont fait ſervir ce Livre de Baſe à toutes leurs Invectives contre les Papiſtes: & ceux-ci, à leur Tour, l'ont employé à peindre leurs Ennemis des Couleurs les plus odieuſes. Peut-on faire un Uſage plus vicieux, & plus condamnable, d'Ouvrages qu'on croit dictez par la Divinité même?

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & garde-toi de cet Eſprit de Curioſité téméraire.

Du Caire, ce...

LETTRE CENT-TRENTE-TROISIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois, mon cher Iſaac, ne ſe contentent point de jouïr d'une entiere Liberté pendant qu'ils reſtent dans ce Monde: ils veulent encore qu'il leur ſoit permis d'en ſortir lorſqu'ils croient y être trop malheureux, ou qu'ils s'ennuient d'y demeurer. J'étois ſurpris, les prémiers jours que je fus dans cette Ville, des fréquentes Cataſtrophes que j'apprenois. Il arrivoit quelque-fois, qu'un homme, à qui j'avois parlé la Veille, trouvoit à propos de ſe couper le Cou: & ceux, qui m'annonçoient cette Nouvelle, loin d'en paroitre étonnez, ſembloient approuver une action auſſi inſenſée que celle-là. Si je leur demandois les raiſons, qui avoient déterminé ce furieux à ſe priver ainſi de la Vie, *Nous n'en ſavons rien*, me répondoient-ils froidement: *il falloit apparemment, qu'il ne ſe trouvât pas bien dans ce Monde-ci; & qu'il ait voulu aller ſavoir ce qui ſe paſſoit dans l'autre. Ses jours étoient à lui: &, en finiſſant leurs Cours, il n'a fait mal à perſonne.*

Je croïois d'abord, mon cher Iſaac, que ceux, qui ſe donnoient la Mort, étoient atteints d'une Frénéſie qui leur ôtoit l'uſage de la raiſon; & j'é-

j'étois bien éloigné de penſer que les Anglois ſe pendiſſent, ou ſe coupaſſent la Gorge, après une mûre délibération: mais, j'en ai été convaincu par les funeſtes accidens que j'ai vû arriver, & par les récits circonſtanciés que m'en ont faits des Gens dignes de Foi.

Il y a environ deux Ans, qu'un Ouvrier & ſa femme, las tous les deux des incommoditez auxquelles ils étoient expoſez dans cette Vie, réſolurent de terminer leurs peines. Ils avoient une jeune Fille, âgée de cinq ou ſix Ans. Ils crurent, que l'Equité demandoit qu'ils ne la laiſſaſſent point expoſée aux maux dont ils vouloient ſe délivrer eux-mêmes: &, aïant mûrement délibéré ſur ſon Sort, ils ſe déterminérent à lui faire entreprendre le Voïage qu'ils alloient faire. Après avoir réglé toute choſe, & préparé ce qu'il falloit pour éxécuter leur Deſſein, ils voulurent le juſtifier devant le Public. Ils écrivirent donc les raiſons qui les forçoient à quitter la Vie, & firent un détail des incommoditez aux-quelles ils avoient été ſujets. Ils ſe plaignirent, qu'aïant toujours fait tout ce qu'ils avoient pû pour amaſſer du Bien, en obſervant les Règles preſcrites par la vertu & par les Loix, ils avoient éprouvé toute ſorte d'infortunes; & que plus ils s'efforçoient d'être honnêtes Gens, & plus il ſembloit qu'un Deſtin barbare voulût les accabler. Ils ajoutérent, qu'ils comprenoient, qu'il ne leur reſtoit, pour conſerver leur probité, qu'un ſeul moïen; qu'ils y avoient recours, & qu'ils eſpéroient en la miſéricorde de Dieu,

entre les mains duquel ils remettoient leurs Ames en finiſſant leur Vie. Après avoir achevé leur Apologie, ils égorgérent leur Fille, & ſe pendirent tous les deux.

Cette pernicieuſe coutume de ſe donner la Mort n'eſt pas ſeulement en uſage parmi le peuple: elle eſt encore reçue chés les Grands. On a vû des Lords & des Chevaliers ſe couper la Gorge avec un Raſoir, ſans avoir d'autre raiſon pour ſe porter à cette extremité, que celle du dégout de la Vie. Et, bien loin qu'une ſemblable fureur ait terni leur mémoire, elle a trouvé un grand nombre de Gens, qui l'ont approuvée & louée hautement.

Tu ne ſaurois croire, mon cher Iſaac, combien légers ſont les Sujets qui portent ſouvent un Anglois à terminer ſes jours. Il y a quelques Mois qu'un homme ſe coupa le Cou, parce qu'on avoit augmenté les Impots ſur les Liqueurs fortes. Il ne voulut plus vivre, dès qu'il fut obligé de payer plus chérement l'Eau de Genevre. On m'a aſſuré une choſe encor plus ſurprenante que celle-là. Un Anglois, aïant réfléchi ſur ſa conduite, & ſur ſa maniere de vivre, crut y appercevoir une uniformité ennuïeuſe. *Qu'eſt-ce que je fais tous les jours?* diſoit-il. *Je me leve le Matin, je mange & je bois à Midi, je me promene pendant la journée, je me couche le Soir; & ſans ceſſe je recommence la même choſe. Une partie de ma Vie ſe paſſe à m'habiller. Ne voila-t-il pas quelque-choſe de bien ennuïant? Allons; il faut que je ſorte de ce monde:*

de : le Rolle que j'y joue commence à m'ennuïer. Cette réſolution priſe, l'Anglois a recours, pour finir ſon ennui, à un de ſes Piſtolets, & ſe caſſe la Tête. Tu penſeras, mon cher Iſaac, qu'un homme qui ſe tue pour une cauſe auſſi chimérique, eſt regardé avec horreur. Point du tout. Pourvû qu'il ait éxécuté ſon Crime d'une maniere intrépide, peu s'en faut qu'on ne le regarde comme un Héros. Mais, ſi par haſard on ſçait qu'il a craint les approches du Trépas, on diminue beaucoup de l'eſtime qu'on avoit pour lui. C'eſt vainement qu'il s'eſt tué : ſa Mort n'eſt comptée pour rien. Lorſqu'on veut acquérir en Angleterre le Titre d'homme courageux, ce n'eſt point aſſez que de commettre le plus grand des Forfaits : il faut encore montrer qu'on eſt éxempt de remords de le commettre.

Il y a quelques Années, qu'un François, qui ſe tua, ne fut point loué de ſon Crime: il eut, au contraire, la douleur, avant d'expirer, de ſe voir accablé des mépris les plus outrageans. Il s'étoit mis dans la Tête, malheureuſement pour lui, d'imiter les Anglois ; &, lorſqu'il entendoit dire, qu'il y en avoit quelqu'un qu'il s'étoit coupé le Cou, il ſentoit une ſecrete jalouſie, qui l'animoit à ſuivre un exemple auſſi glorieux. *Vous verrez un de ces jours*, diſoit-il à ſa Famille, *quelque choſe qui vous ſurprendra ; & j'eſpere de montrer que les François valent bien les Anglois. Oui, oui*, continuoit-il, *je me charge de prouver cette égalité*. Comme il ne s'expliquoit pas d'avantage, ſes Amis & ſes Parens ne pouvoient pas de-

viner ce qu'il vouloit dire. Enfin, après avoir encor balancé quelque tems à prendre son Parti, il résolut enfin de rétablir la Gloire des François, qu'il croïoit flétrie par leur opiniatreté à ne point se tuër. Il prit un Rasoir; &, aïant choisi le tems où il se trouvoit seul chés lui, il voulut se couper la Gorge. Mais, il n'eut point assez de Courage, pour enfoncer entiérement le Rasoir; & il ne se fit qu'une grande Blessûre. Dès qu'il vit couler son Sang, il appella du Monde à son secours: & quelques Anglois accourus, voiant de quoi ils s'agissoit, commencérent à insulter ce Malheureux, loin de songer à le secourir. *Ces chiens de François*, disoient-ils, *veulent nous imiter, & n'ont pas le courage de se couper le Cou. Voïez, voïez, ce Poltron: il s'en faut près d'un demi Doigt, qu'il n'ait assez enfoncé son Rasoir.* Pendant que les Anglois faisoient de si sages réfléxions, les Parens du blessé arrivérent. Ils firent venir un Chirurgien: mais, tous les soins & les Remedes furent inutiles; &, deux jours après, le François mourut de sa blessûre, sans avoir pû réüssir à prouver cette Egalité de courage qui lui coutoit la Vie.

Je suis outré de dépit mon cher Isaac, lorsque je vois des Gens qui font usage de la raison dans bien des choses essentielles, s'oublier entiérement dans plusieurs autres qui le sont autant ou plus; & donner dans un Travers aussi étonnant que celui d'applaudir à des furieux, qui, pour les chagrins les plus légers, attentent sur leurs jours. Ne point couvrir de honte & d'in-

fa-

famie la mémoire d'une perſonne qui ſe prive de la Vie ſans y être forcée par les Sujets les plus grands, c'eſt applaudir inſenſément aux actions les plus cruelles qui ſont occaſionnées par la Mélancolie & la Férocité. C'eſt dans ces deux Vices, qu'il faut chercher l'Origine de cette prétendue grandeur d'Ame, qui porte les Anglois à ſe tuer. Toutes les réfléxions qu'ils font, avant d'en venir à cette folle extremité, ſont les ſuites d'un Tempéreмment chagrin, ſombre, & noir; & d'une humeur féroce, incapable de pouvoir ſupporter la mauvaiſe fortune avec conſtance. C'eſt donc bien moins par courage que les Anglois ſe donnent la Mort, que par foibleſſe. En effet, il faut bien plus de force d'Eſprit, pour ſupporter généreuſement l'adverſité, que pour embraſſer un Parti violent qui la termine.

Le Crime de ceux qui ſe tuent eſt inexcuſable, de quelque maniere qu'on veuille le regarder. En l'éxaminant avec des Yeux Philoſoſophiques, l'on y découvre une foibleſſe bien éloignée de la fermeté des Grands-Hommes, qui ne ſe ſont donné la Mort, que lorſqu'ils y ont été forcés, ou pour ſauver leur Patrie, ou pour conſerver leur Gloire. Jamais Grec ou Romain ne ſe coupa le Cou par mélancolie, ou par quelque chagrin particulier. Ce même Héros, qui ſe jetta dans un Précipice, pour garantir Rome du danger qui la menaçoit, auroit ſouffert conſtamment l'adverſité la plus rigoureuſe, ſans penſer à s'en affranchir par le Tré-

pas. Marius eſt un exemple ſenſible & convaincant, qu'un Grand-Homme doit ſavoir ſouffrir les caprices de la fortune. Combien d'Anglois ſe ſeroient tuez, s'ils avoient été à la place de ce Romain perſécuté par Sylla. Proſcrit, pourſuivi, réduit à ſe cacher à demi-nud dans les Roſeaux d'un Marais bourbeux, il attend, touchant ſa deſtinée, l'Exécution des Arrêts du Ciel; & il croit, qu'il ſeroit indigne de ſon courage de chercher dans la Mort, du Secours contre ſes infortunes. Dira-t-on, que Marius craignoit le Trépas, & que ce Héros avoit moins d'intrépidité qu'un Cordonnier Anglois, qui ſe coupe follement le Cou de ſon Tranchet? Je n'eſpere pas qu'il ſe trouve des Gens aſſez extravagans, pour ôſer ſoutenir une pareille abſurdité.

J'aime mieux, mon cher Iſaac, la ferme conſtance d'un certain Eſpagnol, que cette Férocité à laquelle on accorde ſi peu ſenſément le Nom de courage. Cet homme avoit travaillé pendant vint Ans à ramaſſer avec beaucoup de peine quelque Bien pour vivre tranquillement pendant ſes derniers jours. Mais, la fortune le priva dans un inſtant du Fruit de ſes Travaux. Un Marchand, à qui il avoit confié ſon Argent, fit Banqueroute, & il ſe vit réduit dans une extrême Pauvreté. Cent Anglois, en apprenant la Nouvelle de la Perte totale de leurs richeſſes, ſe ſeroient donné la Mort. Mais, l'Eſpagnol, plus ſage & plus ſenſé, montra bien plus de courage: il voulut vaincre l'adverſité,

&

& faire rougir le deſtein de ſon injuſtice. Conſervant donc ſa tranquilité, & préſentant une Corde à la fortune, *tien*, lui dit-il, *voilà un Cordeau: pend-toi de deſeſpoir de n'avoir pû venir à bout de m'obliger a me pendre.*

Si l'on conſidere, du côté de la tranquilité publique, & du Bien de la Société, l'affreuſe coutume de ſe tuër, on la trouvera pernicieuſe, & capable de cauſer les plus grands maux. Quel bouleverſement, quelle confuſion, quels dangers, ne doit-on pas craindre dans un Etat, où les particuliers bravent, non ſeulement la Mort, mais encore les ſuites qu'elle entraine après elle? Il eſt certain, qu'un homme, qui ne craint point de ſortir de cette Vie, & qui ne redoute pas les chatimens qui l'attendent dans l'autre, eſt capable de ſe porter très aiſément aux plus grands excès. On ne peut retenir le Peuple, que par la Religion, ou par l'appréhenſion de la Mort. Et, dès que ces deux Liens deviennent inutiles dans la Société, quels Crimes ne doit-on pas attendre d'y voir régner? Un homme, qui commettra les plus grands Forfaits, ſe moquera des Supplices que les Loix ont établi contre les Criminels : il prendra ſeulement ſes précautions pour avoir le moïen de s'ôter la Vie dès qu'il ſera arrêté. Les Vols, les Meurtres, les Aſſaſſinats, ſeront très fréquens. Les Rois même ne ſeront point en ſûreté ſur leur Thrône. Les peines, aux-quelles ſont condamnez ceux qui ôſent attenter aux jours des Souverains, ſont

des

des Barrieres qui arrêtent les Méchans & les parricides: les Tourmens les épouvantent bien plus que la Mort. Les dernieres paroles du Jacobin Clément, Assassin de Henri III, sont une preuve évidente de cette vérité. *Je loue Dieu*, disoit ce Monstre, pendant que les Soldats le poignardoient, *de mourir si doucement; car, je ne pensois point passer de cette Vie ainsi, & en être quitte à si bon marché.*

Il faut convenir, mon cher Isaac, que rien n'est plus dangereux dans un Etat, que des Gens, qui ne peuvent être retenus par la crainte des Supplices. Pour une personne, que l'honneur & la probité conduisent, il en est cent, que l'appréhension des chatimens forcent à suivre les Regles de la Justice. On ne peut nier, que les hommes, ne soient plus portez au Mal qu'au bien. Tous les usages, & toutes les coutumes, qui vont à relâcher les Liens dont on les tient reserrez, sont donc nuisibles à la Société. Combien doit-on par conséquent avoir en horreur un Crime qui ouvre la Porte à tous les maux? Et ne faut-il pas être insensé, pour accorder à ce Crime le Nom de Courage & de Grandeur d'Ame?

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & fait usage de ta raison dans tes adversitez.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT-TRENTE-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

IL me paroit, mon cher Iſaac, que les Poëtes Tragiques François ſont autant au-deſſus des Poëtes Anglois, que les Philoſophes François ſont au-deſſous des Philoſophes Anglois. Je trouve une différence auſſi grande entre Shakeſpear & Corneille, Addiſon & Racine, qu'entre Des-Cartes & Newton, ou Locke & Malhebranche. Ce n'eſt pas que les Poëtes de ce Païs manquent de Feu & d'imagination. Au contraire, leur Génie eſt rempli de force. Mais, lorſqu'ils ſe ſont élevez juſqu'au Ciel, ils ne ſavent point s'y ſoutenir, & tombent tout à coup dans quelque Bourbier rempli de fange. Comme ils n'ont pas la moindre connoiſſance des regles, ou que du moins la plûpart d'entre eux affectent de les mépriſer, il n'eſt pas ſurprenant, qu'ils ne puiſſent diriger avec Gout les Saillies ſublimes dont il ne ſont redevables qu'à la nature.

Quelque Fécondité, quelque Eſprit, & quelque hardieſſe, que l'on ait, il faut de la régularité dans tous les Arts. Le moindre Architecte, qui ſuivra les regles de Palladio, réüſſira mieux, qu'un Maçon plein de Génie, mais téméraire

&

& ignorant. Le petit Temple de Ste. Juſtine de Padoue fait plus de plaiſir à la vûe, que les Piramides d'Egipte, monumens de grandeur & de mauvais Gout, qui tiennent bien plus de la Barbarie Orientale, que des Graces Greques & Romaines.

Tel eſt l'Etat du Théatre Anglois, mon cher Iſaac. Je n'ai jamais vû tant de Génie, & ſi peu de bons Ouvrages. On joue tous les jours à Londres des Farces pleines d'horreurs, auxquelles on donne ſans façon le nom pompeux de *Tragédies*. J'ai vû, dans une des plus belles piéces Angloiſes, trois Sorcieres deſcendre du haut du Théatre à califourchon ſur un Manche-à-Balai, & venir faire bouillir des herbes dans un Chaudron. J'ai vû le Théatre repréſenter un Cimétiere, & des Foſſoyeurs jouër comme à la Boule avec des Têtes de Morts; &, ce qui eſt bien pis, j'ai vû applaudir.

DRYDEN, & ſur-tout ADDISON, ont un peu civiliſé cette Melpoméne Barbare. Mais, la Politeſſe qu'ils lui ont donnée, conſerve encor un Air aſſez ſauvage. Il ſemble, qu'elle ne puiſſe prendre cet Air modeſte & majeſtueux, qu'elle avoit autrefois chés les Grecs, & qu'elle a aujourd'hui chés les François. Figure-toi, mon cher Iſaac, que, dans la Traduction Angloiſe qu'on a faite de la *Zaïre* de Voltaire, on voit cette jeune Princeſſe s'arracher les Cheveux, & ſe rouler ſur le Plancher comme une Convulſionnaire. Il faut avouër, qu'un Auteur doit avoir bien peu d'Obligation à un Traducteur

teur qui lui prête de pareilles Extravagances. Cependant le Poëte Anglois a été forcé, pour s'accommoder au Gout de ſa Nation, & pour faire réuſſir la Piéce Françoiſe, de la rendre ridicule. On doit abſolument, lorſqu'on veut emporter à Londres les Suffrages du Public, préſenter des Beautez monſtrueuſes aux Spectateurs, le Vrai-ſemblable ne ſuffiſant pas pour les émouvoir.

Ce n'eſt pas que le Naturel ne leur plaiſe. Il y a dans les Piéces de *Shakeſpear*, des Endroits parfaits, & qui n'ont rien d'outré. Mais, lorſque ce Naturel dure trop long-tems, leur Gout languit, & veut être réveillé par du Merveilleux & de l'Extraordinaire.

Depuis quelques Années, il y a des Poëtes, qui ont compoſé des Piéces aſſez régulieres; mais, elles ne plaiſent point: on les trouve froides, & ennuieuſes. Il eſt vrai, qu'on n'a pas tort. Elles le ſont effectivement: & l'on croiroit preſque, lorſqu'on voit ces Tragédies modernes, qu'il faut que les Poëtes Anglois ſoient les Maitres d'outrer un Sujet, & de ſacrifier le Vrai-ſemblance, pour pouvoir donner l'Eſſor à leur Génie; en ſorte qu'ils ne peuvent produire un beau Morceau, s'il n'eſt balancé par un mauvais. *Il ſemble*, dit un Auteur moderne *, *que les Anglois n'aient été faits juſques ici, que pour produire des Beautez irrégulieres. Les Monſtres brillans de Shakeſpear plaiſent mille fois plus, que la Sageſſe*

* Voltaire, Lettres Philoſophiques, *Lettre XVIII.* pag. 161.

Sageſſe moderne. Le Génie Poëtique des Anglois reſſemble à préſent à un Arbre touffu, planté par la Nature, jettant au hazard mille Rameaux, & croiſſant inégalement avec force. Il meurt ſi vous voulez forcer ſa Nature, & le tailler en Arbre du Jardin de Marli.

Quelque éloignés que ſoient les Poëtes Anglois de la Perfection & du Mérite des Tragiques François, il n'eſt pourtant point impoſſible, qu'ils n'aillent un jour auſſi loin qu'eux, & que peut-être ils ne les ſurpaſſent. Un tems viendra, & ce Tems eſt bien prêt à commencer, où les Anglois ſe corrigeront de tant de Défauts. Leur Génie leur reſtera. Ils l'accoutumeront peu-à-peu à ſe ſoumettre aux Regles: ils ſe perfectionneront dans un Art dont ils n'ont point encore une entiere connoiſſance; & ils réüniront alors la Sageſſe, la Majeſté, la pureté, & la Décence du Théatre François, au Sublime, au Grand, & au Pathétique des Tragédies Angloiſes, dont ils excluront entiérement le Comique, le Bas, le ridicule, & le monſtrueux. Les Poëtes de ce Païs ont déja un grand avantage ſur ceux des autres, en ce qu'ils mettent beaucoup d'action ſur leur Théatre. Bien des Piéces Françoiſes eſtimées même, ne ſont proprement que des converſations en cinq Actes. La Lecture en eſt ſouvent plus agréable que la repréſentation, qui languit, faute d'une aſſez grande variété d'incidens.

Les Théatres de Paris & de Londres me paroiſſent aſſez bien repréſenter les Caractères des deux

deux Nations. On parle à Paris, & l'on agit à Londres : & il n'eſt pas étonnant, que les François parlent mieux que les Anglois, puiſqu'il eſt naturel que chacun réüſſiſſe dans ſon Métier. C'eſt par cette raiſon, que les intrigues amoureuſes des Piéces Françoiſes ſont beaucoup mieux traitées, & beaucoup plus intéreſſantes, que celles des Piéces Angloiſes. Le Caractère détermine encore ſur ce ſujet le mérite des deux Théatres. Les François ont le cœur tendre. L'Amour eſt leur paſſion dominante: ils en font leur principale occupation; & la Galanterie eſt l'Ame de la Cour. Le langage du cœur eſt celui des femmes aimables : &, quoique leurs actions démentent ſouvent leurs diſcours, elles parlent comme des Héroïnes de Roman. Il eſt fort ordinaire à Paris de voir une femme, Platonicienne dans ſes raiſonnemens, répéter ſans ceſſe, que les Sens ne doivent nullement correſpondre à l'Amour lorſqu'il s'empare du Cœur d'une perſonne bien née, & donner cependant des Rendez-vous toutes les nuits à ſon Amant. En France, les hommes parlent & agiſſent de la même façon que le Beau-Sexe. Ils déclament contre l'infidélité. Ils affectent même quelque-fois du mépris pour les infidelles; & il eſt certains momens, où l'on prendroit un Petit-Maitre François pour le véritable Original des Héros de la Calprenede. Mais, ſi on le ſuit pas-à-pas, & qu'on examine attentivement ſa conduite pendant vint-quatre heures, on trouvera, qu'il détruit vingt fois,

pendant ce court eſpace, la morale trompeuſe qu'il avoit débitée. Il eſt donc naturel, mon cher Iſaac, que dans un Païs où le langage, les fineſſes, les ruſes, les feintes, & les fourberies de l'Amour ſont ſi bien connues, on excelle à les exprimer. Un Peintre, qui travaille d'après d'excellens modelles, & qui a toujours la nature ſous les Yeux, donne bien plus de force & de grace à ſes figures, que celui qui ne travaille que de Génie, & qui n'a d'autre aide & d'autre reſſource, que ſon imagination. Racine ſentoit cet Amour, qu'il a ſi bien exprimé dans ſes Vers. Il diſoit en Proſe à la Chanmelé * ce qu'il faiſoit réciter en Vers à ſes Héroïnes. Il dut à ſon Tempéremment, & au Gout de ſa Nation, une partie des choſes que nous admirons dans ſes Ouvrages. S'il avoit été Anglois, il eut ſans doute été privé de cet avantage: il auroit fallu, pour plaire, qu'il eut cherché à émouvoir les Spectateurs par d'autres paſſions que par la tendreſſe, ou bien il eut couru le riſque de ne point réüſſir; & il ſeroit tombé dans le même défaut qu'Addiſon. Le *Caton d'Utique* de cet Auteur ſeroit une Piéce parfaite, ſi l'on en ôtoit une intrigue froide d'Amour, qui la fait languir, & qui diminue l'attention qu'on donne aux Scenes magnifiques dont elle eſt remplie. Si Corneille eut été Anglois, il auroit beaucoup moins perdu que Racine: il avoit des Talens & des Qualitez propres au Théatre de cette

* Fameuſe Comédienne, dont Racine étoit amoureux.

cette nation. Le dernier Acte de ſa *Rhodogune* eſt un Chef-d'Oeuvre, qui doit être admiré dans tous les Païs, mais qui ſemble être fait pour Londres.

Les Poëtes Anglois ont des morceaux auſſi beaux, & auſſi frapans, que les meilleurs de Corneille; mais, ils ont moins d'Egalité que lui. En effet, ſi cet Auteur tombe par fois, leur chûte eſt beaucoup plus fréquente & plus lourde; & ſi l'Auteur François donne quelque-fois dans le foible & dans le Rampant, les Anglois donnent trop ſouvent dans l'Extravagant & dans le ridicule. On eſt ſurpris à Paris de voir qu'un auſſi grand Génie que Corneille ait pu ſe ſervir dans ſes plus belles piéces de certaines expreſſions baſſes; & l'on ſe récrie ſur quelques-unes de ſes penſées indignes de la Majeſté de la Tragédie. Combien de fois n'a-t-on pas critiqué & tourné en ridicule ces Vers de ſon *Nicomede?*

Madame encore un coup, cet homme eſt-il à vous;
Et, pour vous divertir, eſt-il ſi néceſſaire,
Que vous ne lui puiſſiés ordonner de ſe taire?

Que diroient donc les Pariſiens, ſi aiſés à ſe révolter contre les défauts du Stile, s'ils voioient repréſenter le *Jules Céſar de* Shakeſpear, dans une des Scenes duquel les Cordonniers & les

Savetiers de Rome s'entretiennent gravement avec Brutus & Caſſius?

Les mêmes raiſons, qui font pardonner à Paris les fautes du grand Corneille, ſervent à Londres d'excuſe à celles de Shakeſpear, & de quelques autres Poëtes Tragiques. En faveur des beautez raviſſantes & ſublimes qui ſe trouvent répandues dans pluſieurs endroits de leurs piéces, on ne dit rien ſur leurs défauts. Il eſt vrai, que les Auteurs Anglois ſemblent avoir beſoin de plus d'indulgence que les François: mais, comme le gout de leur nation n'eſt point entiérement formé, on leur accorde bien des choſes, qu'ils n'obtiendroient point ailleurs.

L'Amour s'eſt emparé du Théatre de Londres, ainſi que de celui de Paris; & il eſt peu de piéces modernes, dans leſquelles il n'ait beaucoup de Part. Mais, comme je te l'ai déja dit, mon cher Iſaac, les Poëtes Anglois ne réüſſiſſent point à dépeindre les mouvemens de cette paſſion, auſſi bien que ceux de la grandeur d'Ame, de la valeur, de la fermeté, & de l'Amour de la Patrie. Le Caractere du *Caton* d'Addiſon eſt peut-être le plus beau qu'on ait jamais mis ſur le Théatre. Celui de Pompée dans *Cinna*, celui de Burrhus dans *Britannicus*, & même celui de Joas dans *Athalie*, ne ſont point auſſi brillans. Mais, toutes ces Piéces ſont cependant plus parfaites que celle du Poëte Anglois; parce qu'il a eu la foibleſſe, pour plaire aux femmes, qui décident à Londres de même qu'à Paris du mérite des Tragédies, de par-

parler quelquefois de tendreſſe, quoiqu'il ignorât le langage de l'amour. Par-là, il a affoibli le plus beau morceau qu'il y eut peut-être ſur aucun Théatre.

Lorſque l'Art des Sophocles & des Euripides ſera perfectionné en Angleterre, il ſera beaucoup plus difficile aux Poëtes Anglois, qu'il ne l'eſt aux François, de produire quelque-choſe de bon, & de contenter le Gout de leur Nation. Il faudra qu'ils aïent la complaiſance de traiter des Sujets, & de parler ſur des matieres, ou leur Eſprit ne brillent point autant que ſur bien d'autres choſes. Quand ils auront ému le Spectateur par des mouvemens impétueux, qu'ils l'auront épouvanté par la Terreur, qu'ils l'auront ravi par le Sublime, ils tâcheront de l'attendrir par les plaintes d'un Amour malheureux, puiſque les femmes & les jeunes Gens l'éxigent ainſi. Ils auront plus de peine à exciter cette derniere paſſon, que toutes les autres; & leur Génie ne les ſervira qu'avec peine. Il ſemble qu'il faille, que la Philoſophie, & les raiſonnemens Politiques, aïent autant de Droit en Angleterre ſur le Théatre, que dans toutes les autres occupations. Les Poëtes ſont encor plus Citoiens des Pais où ils vivent, qu'ils ne le ſont du Parnaſſe: & ils conſervent toujours l'Eſprit de leur Patrie.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux.

De Londres, ce...

LETTRE CENT-TRENTE-CINQIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

ON ne voit point dans ce Pays, mon cher Iſaac, quelques Perſonnes diſparoitre de tems en tems, & être enlevées de chés elles en vertu d'un Ordre du Miniſtre, pour être renfermées dans des Priſons, où elles gémiſſent pendant le reſte de leur Vie ſous le Poids du Deſpotiſme. Un Bourgeois de cette Ville ne craint point d'être condamné ſans être ouï; & l'on ne retient qui que ce ſoit dans la Tour de Londres, qu'on ne lui faſſe ſon Procès. Le Mot de *Lettre-de-Cachet* eſt inconnu en Angleterre: Heureux Pays, où l'on ne craint d'être puni, que lorſqu'on eſt coupable.

Un Particulier, dans ce Royaume, n'eſt pas dans l'Appréhenſion mortelle d'être calomnié par quelque Impoſteur, & enlevé de chés lui, ſans pouvoir ſouvent ſe juſtifier, qu'après avoir eſſuyé une dure & longe Captivité. Il n'a rien à craindre, ni de la Haine des Prêtres, ni de celles des Grands. Dès qu'il eſt honnête-Homme, & qu'il ne bleſſe point la Societé, il eſt ſous la Protection des Loix: & s'il ne les viole pas, il n'a rien à redouter. Un Anglois n'eſt point obligé de faire tous les Soirs la Récapitulation des

Diſ-

Discours qu'il a tenus dans la Journée, & d'examiner s'il n'en est aucun qui puisse le faire enfermer pendant deux ou trois ans. Il agit & parle librement : & il peut, dans tout ce qui ne nuit point au Bien public, s'expliquer comme il le juge à propos. Si le Ministère fait une fausse Démarche, il la condamne hautement. Puisqu'il est Citoyen, les Loix ont crû qu'il étoit juste, qu'il ôsât dire son Sentiment, & le communiquer à ses Amis, sans craindre d'être la Victime d'un Homme assez puissant pour faire respecter ses Erreurs & ses fausses Démarches.

On loue dans ce Pays, mon cher Isaac, les Grands dont les Vertus méritent des Eloges. Par la même Raison, on blâme ceux qui ne sont dignes d'aucune Estime, ou chés lesquels les mauvaises Qualitez l'emportent de beaucoup sur les bonnes. Si le Cardinal de FLEURI étoit Ministre en Angleterre, tous les Habitans de Londres lui rendroient Justice : ils loueroient généralement sa Sagesse, sa Prudence, sa bonne-Foi, son Désintéressement, son Amour pour la Paix & pour la Gloire de son Maître. Mais si, à la place de cet illustre Ministre, ils eussent eu le Cardinal du BOIS, ils auroient hautement condamné ses Défauts, qui ne leur en eussent pas moins paru hideux, quoique couverts de la Pourpre Romaine. Au travers des Grandeurs, dont il étoit environné, ils auroient découvert les Vices d'un Cuistre de Collége, élevé à un Rang, dont il étoit encore plus indigne par les

Qualitez du Cœur, que par celles de la Naiſſance. Avec quelque Liberté qu'ils ſe fuſſent expliqués ſur les mauvaiſes Qualitez d'un pareil Miniſtre, non ſeulement ils n'auroient pas craint d'être punis de Mort, mais même d'être chatiés du plus léger Exil. Cependant, à Paris, il eut mieux valu pour la Tranquilité d'un Particulier, qu'il eut violé les Loix les plus ſacrées, que d'avoir parlé librement touchant les Vices crians d'un Homme que la Nation entiére condamne hautement aujourd'hui. Les Grands & les Petits conviennent unanimement de ſes mauvaiſes Qualitez. Ils ne peuvent comprendre comment il a pû parvenir à la Tête des Affaires. S'il revenoit à la Vie, & qu'il occupât encore la même Place, preſque tous ceux, qui déclament ſi légitimement contre lui, iroient en tremblant lui offrir de l'Encens: la Crainte d'une Lettre-de-Cachet, au moindre Diſcours trop hardi, les retiendroit dans un Eſclavage honteux, & pernicieux au Public, qui ne peut apprendre au Souverain les Défauts de ſes Miniſtres, qu'en les découvrant hardiment, & qu'en portant au Pied du Thrône des Plaintes juſtes & néceſſaires contre la mauvaiſe Conduite de ceux qui ſont chargés des Affaires.

Les Princes ſont auſſi intéreſſés que leurs Peuples à ne point accorder un Pouvoir trop étendu à leurs Miniſtres, & à ſe faire inſtruire de leur maniere d'agir. Ils ſont quelquefois les Victimes malheureuſes des Sottiſes que font ceux en qui ils ſe confient. Quel Bonheur n'eut-ce point

été

été pour Henri III. ſi quelque Courtiſan ſincére lui eut fait connoitre dans quel Précipice l'entrainoit l'aveugle Confiance, l'Amitié déplacée, & l'Attachement peu digne, qu'il avoit pour ſes Mignons? Mais, tel eſt le Sort des Princes: ils ont plus beſoin de Conſeil que les autres Hommes; & perſonne n'ôſe leur en donner. Une triſte Expérience n'a que trop fait connoitre, que le Sort de ceux, qui veulent découvrir la Vérité aux Souverains, eſt preſque toujours triſte & funeſte. Si le Prince reçoit favorablement l'Avis d'un Sujet fidelle, il arrive ſouvent, que le Miniſtre trouve le moyen de ſe juſtifier, & que ſa Juſtification eſt ſuivie de la Perte de celui qui l'a accuſé. Quelquefois même, le Miniſtre n'a pas beſoin de s'excuſer: la Confiance, que le Souverain a en lui, eſt un Rempart inébranlable; & quiconque veut l'attaquer eſt aſſuré de périr. Les Héros, & les grands Princes, ſont ſujets comme les autres à ſe laiſſer prévenir: & l'on a vû quelquefois d'illuſtres Monarques penſer que leur Gloire étoit intéreſſée à ſoutenir le Choix qu'ils avoient fait de certaines Perſonnes, quoiqu'ils connuſſent qu'elles étoient peu capables des Emplois qu'ils leur avoient confiés: témoins Chamillard, & tant d'autres.

Puiſqu'il eſt ſi difficile, qu'un ſimple Courtiſan ôſe découvrir au Souverain les Secrets importans, qui peuvent regarder la Conduite de ſes Miniſtres, la Politique voudroit, que la Vérité pût parvenir au Pied du Thrône par la

Voix du Peuple. Mais, comment pourra-t-elle s'y faire entendre, ſi chaque Particulier garde le Silence, & ſi la même Crainte ferme toutes les Bouches? On ne peut faire ceſſer cette Terreur contraire au Bien du Peuple & du Prince, qu'en accordant aux Citoyens la Liberté de louër les Vertus, & de condamner les Vices, & en ſupprimant l'Uſage abuſif des Lettres-de-Cachet; Lettres, par le moyen deſquelles un Miniſtre eſt le Maitre de punir deſpotiquement tous ceux qui ont le Malheur de lui déplaire, quelque vertueux qu'ils puiſſent être d'ailleurs. Les Anglois ont raiſon, mon cher Iſaac. Il n'eſt de véritable Juſtice, que celle qui ne punit les Hommes; qu'après les avoir jugés ſolemnellement, & ſelon les Règles établies par les Loix de l'Etat. Dès qu'on s'écarte d'une Coutume auſſi ſenſée, il eſt impoſſible que l'Innocent ne ſoit très ſouvent la Victime de la Calomnie & de la Puiſſance des Grands. En voici un Exemple auſſi convaincant qu'extraordinaire.

En 1723. le Pére Fouquet, Jéſuite, revint en France, de la Chine, où il avoit paſſé vingt-cinq Ans, & où des Diſputes de Religion l'avoient brouillé avec ſes Confréres. Il avoit enſeigné à divers Chinois des Dogmes différens de ceux de ſa Société, & rapportoit en Europe des Mémoires contre elle à cet égard. Deux Lettrez de la Chine avoient fait le Voyage avec lui. L'un étoit mort ſur le Vaiſſeau: & l'autre, arrivé à Paris, devoit être mené à Rome, comme Témoin de la Conduite des bons Péres à la Chine. Le

Pére

Pére Fouquet, & ſon Lettré, logeoient à la Maiſon Profeſſe, Rue St. Antoine: &, quelques ſecrettes qu'ils tinſſent leurs Vûes, les Jéſuites en pénétrérent quelque-choſe, & réſolurent de s'y oppoſer & de s'en venger. De ſon côté, le Pére Fouquet découvrit leur Deſſein; &, ſans perdre un ſeul moment, il partit la Nuit en poſte pour Rome avec ſon Lettré. On fit courir après eux; mais, on n'atrapa que celui-ci. Cet infortuné Voyageur ne ſachant pas un mot de François, les bons Péres allérent trouver le Cardinal du BOIS, qui pour lors avoit beſoin d'eux, & ils lui dirent, qu'ils avoient parmi eux un jeune Homme, qui étoit devenu fou, & qu'il falloit enfermer. Le Cardinal, qui, par Intérêt, eut dû le protéger, donna ſur le champ, ſur cette ſimple Accuſation de Folie, une Lettre-de-Cachet, la choſe du Monde dont il étoit le plus libéral. Le Lieutenant de Police, chargé de venir prendre ce Fou, trouva un Homme, qui faiſoit des Révérences à la Chinoiſe, ne parloit que comme en chantant, & avoit l'Air extrêmement étonné. Il le plaignoit beaucoup d'être tombé en Démence, le fit prendre, & l'envoya à Charenton, où il fut d'abord fouetté régulièrement deux fois par jour, ainſi que l'a depuis été l'Abbé des Fontaines à la Salpetriére. Ce pauvre Lettré ne comprenoit rien à cette maniére de recevoir les Etrangers: il n'y avoit que deux Jours qu'il étoit à Paris; & il trouvoit les Mœurs des François aſſez étranges. Il vécut ainſi trois Ans au Pain & à l'Eau, entre des Pé-

res

res Fouëtteurs, & de pauvres Fous qui lui paroiſſoient danſer à coups de Fouët : & il crut, que toute la Nation Françoiſe n'étoit compoſée que de ces deux Eſpéces, dont l'une faiſoit toujours ainſi cruellement danſer l'autre. Enfin, au bout de trois Ans, le Miniſtre changea, & l'on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat commença ſon Adminiſtration, par aller viſiter les Priſons, & entre autres celle des Fous de Charenton. Après les avoir examinez, il demanda s'il ne reſtoit plus perſonne à voir? On lui répondit, qu'il y avoit encore un pauvre Malheureux; mais, qu'il parloit un Langage que Perſonne n'entendoit. Un Jéſuite, qui accompagnoit ce Magiſtrat, dit que c'étoit la Folie de cet Homme de ne jamais répondre en François, qu'on n'en tireroit rien, & qu'il conſeilloit qu'on ne ſe donnât pas la Peine de le faire venir. Le Magiſtrat n'eut point d'égard à ce Conſeil, & le Malheureux fut amené. D'abord, il ſe jetta aux Genoux du Lieutenant de Police, qui lui fit parler Eſpagnol, Italien, Latin, Grec, Anglois, &c. Il diſoit toujours *Kanton*, *Kanton*. Le Jéſuite aſſura, qu'il étoit poſſédé : mais, le Magiſtrat, qui avoit entendu dire autrefois, qu'il y a une Province de la Chine appellée *Kanton*, s'imagina, que cet Homme pouvoit bien en être. Pour s'en éclaircir, il fit venir des Miſſions Etrangéres un Interprête qui parloit le Chinois : & tout fut reconnu. Le Magiſtrat ne ſçut que faire, ni le Jéſuite que dire, Mais, Mr. le Duc de Bourbon, qui étoit

alors

alors Prémier Miniſtre, ayant ſû la choſe, fit donner de l'Argent & des Habits à l'infortuné Chinbis, & le renvoya dans ſon Pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de Lettrez s'aviſent jamais de faire le Voyage de Rome avec des Jéſuites.

Voilà, mon cher Iſaac, juſqu'où peut aller l'abus des Lettres-de-Cachet. Et combien n'y a-t-il pas d'autres Malheureux, qui ont été les triſtes Victimes d'un Uſage auſſi contraire à l'Equité & à la Juſtice? Un Pontife eſt-il embarraſſé d'un Prêtre, ou d'un Théologien, il le dénonce à la Cour comme un Janſéniſte outré. Auſſi-tôt, une Lettre-de-Cachet eſt expédiée. Et loin que celui qu'on éxile ait le moyen de pouvoir ſe juſtifier, on lui interdit ordinairement tout Commerce avec le Reſte des Humains; ou bien on le relégue parmi ſes plus mortels Ennemis, qui tâchent, par de faux Rapports, & par des Hiſtoires inventées, d'augmenter les Crimes imaginaires qu'on attribue à un Innocent. Combien de Gens n'y a-til pas eu depuis cent Ans arrêtez & détenus des Années entiéres, ſur des Soupçons mal fondez, & ſur des Récits calomnieux? Quel funeſte Abus n'a-t-on pas fait des Lettres-de-Cachet? Il étoit parvenu à un tel Excès, que de ſimples Particuliers en contre-faiſoient. Et l'on a vû pendre un Criminel ayant ſur la Poitrine un Ecriteau ſur lequel on liſoit en gros Caractères, *Fabricateur de fauſſes Lettres-de-Cachet.*

C'eſt envain, mon cher Iſaac, que, pour juſti-

tifier la Coutume de punir un Homme ſans lui faire ſon Procès, on voudroit alléguer les Droits abſolus des Souverains, & la néceſſité de s'aſſûrer de certaines Perſonnes qu'on ne veut point remettre entre les Mains des Juges ordinaires. Ces deux Objections ſont également fauſſes. Les Princes doivent, pour leurs propres Intérets, accoutumer les Peuples à ſuivre éxactement les Règles & les Formalitez preſcrites par les Loix. D'ailleurs, s'ils ſont les Maitres de leurs Sujets, ils en ſont les Péres, ou du moins devroient-ils l'être: & l'Equité ne ſouffre point, qu'ils autoriſent une Coutume, qui rend le plus foible la victime du plus fort, & qui accorde à un ſeul Homme le Droit de violenter impunément tous les autres. Si tous les Miniſtres en France étoitoient ſemblables à celui qui gouverne aujourd'hui, le Prince pourroit ſans craindre, leur accorder tous les Droits qu'il a lui-même ſur ſes Sujets. Il ſeroit aſſuré, qu'il n'en uſeroit, que pour les rendre heureux: & loin que les Peuples craigniſſent qu'on ne s'écartât des Règles & des Formalitez ordinaires de la Juſtice, ils s'appercevroient, que les Lettres-de-Cachet ne ſervent qu'à adoucir les Châtimens, & qu'à arracher à la rigueur de la Juſtice ordinaire des Coupables qu'on puniroit plus ſévérement. Mais, pour un Cardinal de FLEURI, on trouve trente Cardinaux du BOIS. Eſt-il donc juſte, que des Peuples ſoient expoſez au Caprice d'un Homme qui abuſe impunément du Pouvoir que lui donne ſon Souverain; & que les Biens & la

la Liberté des Particuliers dépendent du Crédit que ſes Ennemis ont auprès d'un Miniſtre ?

Le principal Soin des Rois doit être celui de faire rendre à leurs Sujets une Juſtice exacte, & par laquelle le Petit n'eut rien à redouter du Pouvoir du Grand. Il faut donc néceſſairement, qu'un Homme ait le Droit de pouvoir ſe défendre avant d'être condamné ; & que des Juges impartiaux décident s'il eſt coupable, ou non. Pren garde, mon cher Iſaac, que le Miniſtre eſt ordinairement la Partie adverſe des Gens à qui l'on donne des Lettres-de-Cachet. L'Equité ne demande-t-elle pas, qu'il y ait un Juge entre ce Miniſtre & ce Particulier ? Que diroit-on d'un Parlement, qui ſouffriroit, que, ſur les ſimples Concluſions du Procureur-Général, Partie ordinaire des Criminels, on les exécutât à Mort ? Ne le blameroit-on pas d'une Condeſcendence outrée pour les Lumiéres d'un ſeul Magiſtrat ? Il en eſt d'un Miniſtre, ainſi que d'un Préteur chargé de la Police. Il doit faire punir ceux qui violent les Loix ; mais, il doit les faire punir de la maniere que l'ordonnent ces mêmes Loix.

Les funeſtes Effets, qu'ont produits les mauvais Miniſtres ; les Guerres, les Meurtres, qu'ils ont cauſez ; les Proſcriptions, qu'ils ont faites ; ſont des Motifs aſſez puiſſans, pour engager les Souverains à ne leur accorder qu'un Pouvoir reſtreint & limité par les Règles de la Juſtice. On peut dire, mon cher Iſaac, qu'il eſt difficile de déci-

décider leſquels, des Princes, ou des Particuliers, ſont les plus intéreſſés à maintenir en bon Etat les Coutumes & les Uſages établis par la Juſtice ordinaire. Si les Peuples doivent craindre le Pouvoir deſpotique d'un Miniſtre, les Rois doivent réfléchir ſans-ceſſe aux Suites pernicieuſes qui peuvent en arriver. S'ils ſavoient combien ils ſont redevables à ceux, qui quelquefois condamnent la Conduite des Gens qui ſont à la Tête des Affaires, loin de ſouffrir qu'ils fuſſent opprimez, ils ſongeroient à profiter de leurs Diſcours.

Au reſte, je ſai, mon cher Iſaac, que quelque parfait que ſoit un Miniſtre, il y a toujours des Gens nez brouillons & malins, qui n'approuvent pas même les Actions les plus ſages & les plus utiles. Mais, ce n'eſt point à des Sujets auſſi mauvais & auſſi nuiſibles dans un Etat, que je veux qu'un Prince prête l'Oreille. Quand je ſouhaite qu'il écoute les Plaintes des Particuliers, j'entens qu'ils ſoient connus pour Gens de Probité, & pour bons Citoyens. Il y auroit un Ridicule extrême à exiger, qu'un Souverain fit Attention aux Murmures mal-fondez de quelques Séditieux; & cet Excès ſeroit auſſi condamnable que celui que je viens de blamer. Le plus grand Homme ne peut jamais vaincre l'Envie.

Le Cardinal de FLEURI ſera peut-être un jour plus reſpecté de la Poſtérité, que le Cardinal de RICHELIEU. Du moins puis-je aſſurer, que les véritables Philoſophes le préféreront à tous les Miniſtres François. Il ſe trou-

ve pourtant des Gens assez aveuglez, ou du moins assez fourbes, pour ne vouloir pas reconnoitre ses Vertus.

Le Chevalier ROBERT WALPOLE, Ministre de ce Pays-ci, est un Génie, vaste, pénétrant, sublime, & n'aimant pas moins le Bonheur de sa Nation, que la Gloire de son Prince. Il soutient avec une Force & une Prudence infinie le Poids des Affaires, & il a porté le Commerce & le Crédit de sa Nation au Dégré le plus éminent. Cependant, quantité de Gens se déchainent violemment contre lui; & il a encore plus d'Adversaires, que le Ministre François. Mais, malgré leurs Cris impuissans, non seulement les Anglois raisonnables, mais même l'Europe entiére rend Justice à sa Capacité & à son Merite: & peut-être seroit-il moins blamé par ses Ennemis, s'il avoit moins de grandes Qualitez. Dans le moment que je t'écris ceci, mon cher Isaac, je pense que, si ma Lettre venoit à être perdue, & tomboit entre les Mains de quelque Anglois Ennemi de ce Ministre, il ne manqueroit pas d'assurer, que mes Louanges sont occasionnées par quelque raison qu'il chercheroit à déterrer. Il ne pourroit jamais se resoudre à avouer, que moi, Juif, Etranger en Angleterre, & inconnu à la Cour, je louasse un Homme, uniquement parce qu'il est louable.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Péres te comble de Prospéritez. *De Londres, ce...*

LETTRE CENT-TRENTE-SIXIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LE mauvais Tems, mon cher Monceca, & les Vents contraires, m'ont empêché de m'embarquer. J'attens avec impatience le moment où je pourrai quitter ce Pays. Malgré mon Déguisement, & malgré les Précautions que je prens, je suis toujours dans des Craintes mortelles. Je redoute l'Avarice des Moines; & je frémis, lorsque je pense au Pouvoir qu'ils ont dans ce Pays. Cependant, quelque grand qu'il soit, il l'est bien moins qu'il ne l'a jamais été. Juge par-là jusqu'à quel Point il doit avoir été porté, & avec quelle Insolence & quelle Tirannie ils doivent en avoir abusé.

Il est arrivé, depuis deux ou trois Jours, dans cette Ville, une Avanture qui a extrêmement mortifié tous les Prêtres. Le Geolier & les Archers destinez à la Garde des Prisons de l'Officialité commettoient toutes Sortes de Crimes. Ils voloient, battoient, & maltraitoient, les Prisonniers: ils accordoient à quelques-uns toute la Liberté qu'ils souhaittoient: &, moyennant une certaine Somme, les plus criminels étoient les plus tranquilles. Le Corregidor ou Prêteur de la Ville, instruit de ces Désordres,

a fait arrêter le Geolier & quelques Archers, qu'on a conduits dans les Prisons publiques. Le Patriarche, croyant que sa Gloire étoit intéressée à soutenir des Coquins qui lui étoient attachés, a été extrêmement irrité en apprenant cette Nouvelle; &, après avoir excommunié le Corregidor, l'a déclaré atteint & convaincu d'un Crime énorme. Ce Magistrat, sensible à un pareil Affront, a d'abord eu Recours au Roi, lui a fait ses Plaintes de la maniere indigne dont il étoit traitté, & a obtenu la Justice qu'il demandoit. Le Roi a senti, que l'Offense faite au Corregidor réjailliſſoit sur le Thrône, dont la Majesté étoit blessée par l'Audace du Patriarche. Il l'a donc obligé à révoquer son Excommunication, & à écrire une Lettre de Politesse au Corregidor, dans laquelle il s'excusoit de l'avoir voulu mal-à-propos témérairement séparer de la Communion des Fidelles.

Cette Action juste & louable du Roi, qui, dans les autres Pays, n'est regardée que comme une chose des plus simples, puisque c'est au Souverain à rendre à ses Sujets la Justice qu'ils méritent, est considérée à Lisbonne comme une Entrepriſe hardie, & digne du Courage le plus héroïque. Les François ne font point autant de Cas de la Piramide que Louis XIV. fit autrefois élever au millieu de Rome, qu'en font les Portugais sensez de cette Réparation aussi glorieuse au Roi, qu'équitable envers les Magistrats & mortifiante pour les Ecclésiastiques. Cela te paroitra moins extraordinaire, si tu considéres la

différence du Caractère des Nations Portugaiſe & Françoiſe: & tu t'apperçevras aiſément, qu'il n'eſt pas plus difficile à un Monarque François de réduire à ſon Devoir le Pontife Romain, qu'à un Roi de Portugal de domter l'Orgueil d'un Patriarche regardé comme une Divinité par les trois quarts & demi de ſes Sujets.

Lorſqu'un Souverain veut agir à Paris contre la Cour de Rome, tout ſemble favoriſer ſon Envie. Le Parlement voit avec plaiſir ſa mortelle Ennemie mortifiée. Les Eccléſiaſtiques béniſſent la Main, qui protége & ſoutient les Priviléges de l'Egliſe Gallicane. Le Peuple la remercie de la Conſervation de leur Liberté. Et les Grands, eſclaves du Thrône, & prêts à ſe faire Turcs ſi le Monarque prenoit le Turban, ſe couchent le ſoir Moliniſtes, & ſe lévent le matin Janſéniſtes, ſelon que leurs Intérets le demandent. Le ſoin de leur Fortune règle leur Croyance. S'il ne falloit, pour devenir Favori du Roi, que ſe faire circoncire, que de Prépuces de moins n'y auroit-il pas à la Cour?

En Portugal, les Hommes en général penſent d'une façon bien différente. Les Prêtres, les Moines, les Inquiſiteurs, ont un Intéret particulier de ſoutenir leur Chef, à l'Autorité duquel on ne peut donner atteinte, ſans ébranler celle de tout le Corps. Une Foule nombreuſe de Dévots laïques, loin de s'oppoſer aux Invaſions des Eccléſiaſtiques, baiſent reſpectueuſement les Liens dont ils ſont garottez. Le Peuple, eſclave de la Superſtition la plus groſſiére, ne diſtin-

gue

gue pas les Intérets des Prêtres de ceux de la Religion. Aveugle dans ſes Jugemens & dans ſa Conduite, à quels Excès ne peut-il pas ſe porter, s'il eſt ému par ceux qui cauſent ſon Fanatiſme ? Il ne reſte donc au Roi, pour appuier ſes Deſſeins, lorſqu'ils tendent à abbaiſſer les Prêtres, que quelques Gens, qui, malgré le préjugé de leurs Compatriotes, font uſage de leur raiſon. On peut mettre parmi eux preſque tous les Grands ; l'Education & l'uſage du Monde les mettant plus en Etat que les autres de connoitre la Fourberie des Moines & l'Avarice des Eccléſiaſtiques, & de diſtinguer les Intérêts de la Religion d'avec ceux de l'Egliſe. Cependant, quelque conſidérable que ſoit ce Secours, il n'approche pas des Facilitez que le Souverain trouve en France. Il faut donc autant de force d'Eſprit & de Grandeur d'Ame, pour exécuter des choſes médiocres à Lisbonne, que pour en faire de grandes & d'immortelles à Paris.

Le Roi, qui règne aujourd'hui en Portugal, a eu pluſieurs Démêlez avec la Cour de Rome. Il a fait ce qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs n'auroit oſer tenter. Et, par ſa fermeté, il a obtenu ce que toutes les Négociations n'euſſent jamais terminé. Heureuſement pour ſa Gloire, & pour celle de ſon Royaume, il ne s'eſt point livré aux Prêtres : il a écouté les Conſeils des Perſonnes zélées pour le Bien de la Patrie ; &, qui plus eſt, il en a profité.

Les Malheurs, que s'attira Dom Sébaſtien, pour avoir imprudemment & aveuglément ſuivi

les Conſeils de quelques Moines, doivent ſervir d'Exemple à tous les Rois de Portugal. Ce Prince infortuné ſe perdit par ſa faute, en ſe laiſſant perſuader par certains Jéſuites, qui étoient toujours auprès de lui, de hazarder une Bataille contre les Maures, dont l'Armée étoit trois fois plus nombreuſe que la ſienne. Ces Religieux le flattoient d'un Secours extraordinaire de la Part du Ciel. Le Secours manqua; & cet imprudent & malheureux Prince paya de la Vie ſa Crédulité & ſa Foibleſſe: Juſte, mais ſévére Châtiment de ſa Facilité à ſe laiſſer conduire par des Moines, dans des choſes auſſi éloignée de leur Etat & de leur Profeſſion, que le ſont toutes celles qui concernent l'Art Militaire.

Le Sort de Dom Sebaſtien fut d'autant plus triſte, que bien des Gens ont crû, que les Jéſuites ne lui avoient conſeillé de donner Bataille, que pour le faire périr. Quoique ce fait ne ſoit pas certain, pluſieurs Auteurs n'ont pourtant pas laiſſé de l'adopter comme véritable. *Aucuns aſſurent*, dit Brantome *, *que leſdits Jéſuites le faiſoient & diſoient en bonne Intention, comme il ſe peut croire: autres, qu'ils avoient été apoſtez & gagnés du Roi d'Eſpagne, pour faire ainſi perdre ce jeune & courageux Roi & tout plein de feu, afin qu'après il put plus aiſément impiéter ce qu'il a impiété depuis.*

Si tu me demandes, mon cher Monceca, ce que je penſe ſur ces différentes Opinions, je t'avoû-

* Dames Galantes, *Tom. II. pag.* 88.

voûrai de bonne-foi, que je ne ſçai laquelle reſte la plus digne de Croyance. Il ſe peut faire, que les Ennemis des Jéſuites aient voulu leur prêter ce Crime, comme ils leur en ont prêté tant d'autres imaginaires; mais, il ſe peut faire auſſi, que les Jéſuites, autrefois ſi dévouëz à l'Eſpagne, ayent tâché de la ſervir par la perte d'un Roi dont elle dévoroit d'avance l'Héritage, & qu'ils ayent réellement fait en Portugal ce qu'ils ſe ſont ſi criminellement efforcés de faire en France du tems de la Ligue.

Dom Sébaſtien n'eſt pas le ſeul Monarque, à qui les Conſeils pernicieux des Prêtres ayent couté le Thrône & la Vie. Louïs, Roi de Hongrie, fut tué dans une Bataille qu'il donna contre les Turcs par la Perſuaſion & l'Opiniatreté d'un Cardinal en qui il avoit une entiére Confiance. Un Roi de France du même Nom, après avoir fait, à la Sollicitation de ſes Prêtres, pluſieurs Guerres auſſi ſanglantes & infructueuſes à ſon Royaume, que cruelles & injuſtes envers ſes malheureux Sujets, alla enfin mourir auprès des Ruines de Carthage, & fit périr avec lui la moitié d'une belle & floriſſante Armée qu'il avoit conduite en Afrique.

Le plus grand Malheur, mon cher Monceca, qui puiſſe arriver à un Prince, c'eſt d'écouter les Avis de certaines Gens, qui, n'aiant aucune Expérience des Affaires du Monde, ſont remplis d'un faux zéle pour la Religion, qui leur fait approuver & exécuter les Idées les plus extravagantes. Un Homme, propre à diriger une trentai-

ne de Dévots, n'eſt pas fait pour gouverner un Royaume. On ne conduit pas les Etats, comme des Couvens de Moines, ou des Communautez d'Eccléſiaſtiques. Cependant, combien de Princes n'a-t-on pas vûs, vils Eſclaves de leurs Confeſſeurs, apprendre aux pieds d'un Prêtre, quel devoit être le Sort de leurs Peuples, & devenir ainſi les ſimples Organes d'un Jéſuite ou de quelque autre Moine? Chez les Proteſtans mêmes, où les Eccléſiaſtiques avoient tant promis de s'en tenir uniquement à l'Inſtruction & à l'Edification de leurs Troupeaux, ils ne ſe ſont que trop ſouvent mêlez de diriger leurs Maitres. Quelle Révolution auſſi ſurprenante qu'inattendue n'ont point cauſée, non ſeulement en Angleterre, mais même parmi tous les Alliés de cet Etat, les Prédications Politiques du ſeul Sacheverel? Ailleurs, n'a-t-on point vû certain Prédicateur, paſſablement brouillon quoique Normand, ſe donner ouvertement les Airs de petit Miniſtre d'Etat, pendant qu'il traittoit aſſez cavaliérement le Miniſtére Evangelique? Et, généralement, ne remarque-t-on point, qu'ils ne ſont que trop écoutez par-tout?

Heureux donc le Prince, mon cher Monceca, qui ſait choiſir ceux à qui il accorde ſa Confiance. C'eſt de ce Choix, que dépend ſa Gloire & ſon Repos. Combien y a-t-il de Souverains, dont les Noms ſont placés parmi ceux des Grands-Hommes, qui n'euſſent peut-être été que des Monarques fort ordinaires, ſans les Perſonnes qu'ils avoient chargées du Soin de leurs Etats?

Etats ? Le Nom de *Grand*, qu'on a accordé à tant de Princes, eut ſouvent mieux convenu à leurs Miniſtres qu'à eux-mêmes. Sans Agrippa & Mecenas, en quel Rang placeroit-on Auguſte ? L'Hiſtoire de Louïs XIII. eſt le récit des Actions éclatantes du Cardinal de Richelieu. Louïs XIV. a été un grand Roi. Mais, les Condez & les Turennes, ainſi que les Louvois & les Colberts, ont concouru comme à l'envi à porter ſa Gloire au ſuprême dégré. Le Monarque, qui règne aujourd'hui en France à mille & mille Vertus, dignes de l'Eſtime de la Poſtérité la plus reculée; &, ſur-tout, il a cette Douceur, cette Bonté, cette Sageſſe, & cette Piété, qui rendirent Titus Maitre de tous les Cœurs de l'Univers : mais, il n'en publie pas moins lui-même, qu'il a des Obligations infinies à l'illuſtre Miniſtre qu'il a choiſi pour l'aider de ſes ſages Conſeils. Si Burrhus & Seneque n'euſſent point été remplacés par Narciſſe, Néron eut toujours été vertueux: & ce furent les Mignons de Henri III. qui gâtérent & perdirent enfin ce malheureux Prince.

Les Amis & les Confidens vicieux ſont dangereux dans tous les Etats : mais, ils le ſont encor plus chés les Souverains. Un ſimple Particulier trouve mille Perſonnes, qui lui font connoitre & qui lui reprochent les Sottiſes & les Crimes où ſes Amis l'entrainent: mais, les Courtiſans louent & approuvent tous les Défauts des Princes, qui n'ont d'autres Secours pour appercevoir les Erreurs dans leſquelles ils tombent,

que celui qu'ils peuvent recevoir d'un Ami fidelle, à qui ils ont accordé leur Confiance, & à qui ils permettent, & ordonnent même, de s'expliquer librement. Il eſt bien peu de Rois, qui ſuivent une Maxime auſſi ſage; mais auſſi il en eſt bien peu, qui ne donnent dans des grands Travers: & le plus grand Mal de tout cela, c'eſt que leurs Fautes retombent ſur un nombre infini d'Innocens, qui, n'y ayant aucune part, en ſubiſſent cependant l'injuſte Punition *. La mauvaiſe Conduite des Souverains eſt un des plus terribles Fleaux dont les Peuples ſoient affligés. La Peſte fait moins périr de Gens, que la folle Ambition de voler quelque Ville à ſes Voiſins. La Famine & la Diſette ne réduiſent pas un Royaume dans un Etat auſſi indigent, que la Vanité & le Luxe d'un Prince criminellement avide des Fruits du Travail & de la Sueur de ſes Sujets, & follement prodigue de ce Revenu envers quelque Courtiſan flatteur, ou quelque Maitreſſe ſouvent infidelle. La Grêle, les Orages, & les Inondations, ne ruinent point autant les Peuples, que l'Amour outré des Bâtimens ſomptueux, ou que les Penſions libéralement répandues pour tenter & corrompre la Fidélité dans les Etats voiſins.

Heureuſes les Nations, dont les Monarques ont mérité d'être regardés comme les Dieux tutelaires de leurs Peuples, par les Soins qu'ils ont pris de les faire jouïr de la Tranquillité & de l'Abondance; & qui veulent cependant que ces mêmes

* *Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.*

mes Peuples ne leur bâtiſſent d'autre Temple, que dans le fond de leurs Cœurs. C'eſt ainſi qu'ont penſé ces ſages Rois, nez pour le Bonheur & la Félicité publique, que les Hommes mirent autrefois au Rang des Dieux, en Reconnoiſſance des Bienfaits qu'ils en avoient reçus. Ces Héros, qui ne croyoient être grands & illuſtres, qu'à proportion du Bien qu'ils faiſoient, qu'auroient-ils dit, s'ils avoient vû un Souverain fonder ſa Gloire ſur le Meurtre, le Carnage, & l'Incendie? Obtenir le Nom de *Grand*, par la Deſtruction totale de tout un Peuple? Celui de *Magnifique*, par l'Appauvriſſement de tous ſes Sujets? Celui d'*Intrépide* & de *Valeureux*, par ſon Acharnement à la Deſtruction du Genre-Humain? Ils auroient trouvé ſans doute, que tous ces Titres-là étoient fort injuſtement employés.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Péres te comble de Biens & de Proſpéritez.

De Lisbonne, ce . . .

LET-

LETTRE CENT-TRENTE-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'écrivis il y a quelques jours, mon cher Iſaac, ce que je penſois touchant les Poëtes Tragiques Anglois; & je vais te dire aujourd'hui mon Sentiment ſur les Auteurs Comiques de cette Nation. Ils me paroiſſent avoir pouſſé leur Art beaucoup plus loin que les autres. J'allai hier à la Comédie, & je fus très content de la Piéce que je vis repréſenter. Les Caractères, en étoient vrais, l'intrigue intéreſſante, le Stile châtié; &, plus que tout cela, une Morale ſaine & utile y étoit alliée avec une ingénieuſe & fine plaiſanterie. Cette Piéce eſt de Congreve, le meilleur, le plus ſage, & le plus modeſte, des Poëtes Comiques Anglois. Il s'en faut bien que Wicherley, & Vanbrugh, ſoient auſſi parfaits. Leurs Ouvrages ſont à la vérité remplis de Traits hardis & frappans; mais, ils bleſſent ſouvent la pudeur, & rendent le Théatre une Ecole auſſi pernicieuſe pour les mœurs, qu'elle doit leur être utile & avantageuſe.

Je ne balance pas un ſeul inſtant, mon cher Iſaac à mettre les bonnes Piéces de Moliere fort au deſſus de celles de Wicherley. Outre qu'el-

qu'elles ont beaucoup plus de fineſſe, elles conſervent cette bienſéance ſi néceſſaire aux Spectacles publics, pour les garantir de la cenſure d'un nombre de Docteurs ardens à les condamner. La meilleure raiſon, mon cher Iſaac, qu'on puiſſe emploïer pour réfuter ceux qui déclament contre le Théatre, c'eſt celle de ſon utilité pour la Correction des Mœurs. Les Spectacles aujourd'hui ſont des Ecoles de ſentiment, où il y a beaucoup à apprendre. Bien peu de Gens du grand Monde ſont aſſidus aux Sermons; beaucoup, au contraire, le ſont aux Spectacles: & j'ôſe dire, que les *Comédies de Moliere* ont plus fait de bien aux Courtiſans, que les *Sermons de Bourdaloue* & ceux *de Maſſillon*. Sans t'en alléguer beaucoup d'Exemples, contente-toi de celui du Fruit étonnant que produiſit ſa ſeule Piéce des *Précieuſes ridicules*. Sans elle, toutes les Françoiſes, & à leur imitation la plûpart de leurs voiſines, affecteroient encore aujourd'hui des manieres auſſi impertinentes, que peu naturelles; & les François auroient toujours uſé d'un langage auſſi ridiculement affecté, que celui auquel la plûpart d'entre-eux ſe relivrent ſi indiſcrétement depuis quelques Années. Si l'on ôte aux Piéces de Théatre cette modeſtie néceſſaire aux bonnes Mœurs: ſi, au lieu d'inſtruire le Cœur en amuſant l'Eſprit, on ne cherche plus qu'à corrompre l'un & l'autre par une Peinture ſéduiſante du Vice, comme dans tous les petits Maquignonages de *Dancourt*, & autres Piéces de pareil Caractè-

re;

re; avec quelque Génie qu'on éxécute un deſſein auſſi pernicieux, on doit être regardé comme des Empoiſonneurs, qui donneroient un gout agréable aux Liqueurs mortelles qu'ils diſtribueroient.

Wicherley ſemble avoir recherché avec ſoin tous les Sujets qu'il a cru ſuſceptibles d'une intrigue criminelle; ceux, qui ne l'étoient point, il les a rendu tels; & même, lorſqu'il a emprunté quelques Traits de Moliere, il les a accommodez à ſon gout vicieux. La Piéce, dans laquelle il s'eſt ſervi de l'*Ecole des Femmes*, quoique remplie d'Eſprit, de feu, & d'imagination, eſt bien éloignée de la Sageſſe de ſon Modelle. Au lieu que Moliere ſe contente de faire courrir à un futur Mari le riſque de l'infidélité, & qu'il évite avec ſoin tout ce qui peut révolter la pudeur, Wicherlei introduit dans ſa Piéce un homme, qui feint d'être Eunuque; & qui inſtruit tout le Monde de ſa prétendue imperfection: & les Maris, charmez de trouver un homme auſſi peu redoutable, lui amenent eux-mêmes leurs femmes. Le prétendu Origene ſe détermine en faveur d'une jeune Campagnarde; & en obtient les dernieres faveurs: & comme, malheureuſement pour les Spectateurs, les Poëtes Comiques ſont en Angleterre plus rigides obſervateurs des Règles que les Poëtes Tragiques; s'ils prenoient, comme ces derniers, la Licence de préſenter aux Yeux les choſes les plus outrées, on verroit dans cette Piéce un Spectacle aſſez honnêtement ſcandaleux. Cela

ne

ne ſeroit, ni plus extraordinaire, ni plus choquant, que d'introduire dans une Tragédie un Mari qui étrangle ſa femme de ſes propres mains : & c'eſt ce que les Anglois voïent, non-ſeulement ſans horreur, mais même avec admiration, dans le *More de Veniſe*.

On peut dire, mon cher Iſaac; que ſi les Poëtes Tragiques Anglois pêchent contre les Règles de l'Art, les Comiques à leur tour manquent à la bienſéance & aux bonnes Mœurs. Il eſt vrai, que ces derniers ſont beaucoup plus parfaits dans leur Genre. Wicherley & Vanbrug aprochent plus de Terence & de Moliere, que Shakeſpear & Dryden, de Sophocle & d'Euripide, ou de Corneille & de Racine. Ils ont même quelquefois dans leur Ouvrages des Traits plus forts & plus hardis, que ceux des Comiques Latins & François : mais, ces beautez mâles manquent de fineſſe, & ſont obſcurcies par des morceaux entiers dans leſquels la pudeur n'eſt nullement reſpectée.

Les Piéces de Congreve ſont les Comédies les plus parfaites qu'il y ait chés les Anglois. Ce Poëte eſt le digne Rival de Moliere. Peut-être même a-t-il moins de défauts. Il eſt éxact, ſpirituel, ſage, retenu dans ſes expreſſions; & n'emploïe jamais, pour faire rire le Spectateur, de ridicules & mauvaiſes plaiſanteries. Il connoit parfaitement les hommes; & ſes Caractères ſont vrais, naturels, & brillans. Si toutes les Comédies Angloiſes étoient auſſi parfaites que celles de cet Auteur, le Théatre Comi-

mique de Londres ſeroit peut-être au-deſſus de celui de Paris: mais, outre qu'il n'a fait que peu de Piéces, il s'en faut bien que celles des autres Auteurs approchent de la perfection des ſiennes.

Les mauvais Poëtes Comiques ont en ce Païs une aſſez plaiſante coutume. Ils pillent Moliere; qui plus eſt, ils le défigurent: & puis ils le critiquent de la maniére la plus inſolente. Cet Auteur a en Angleterre le même Sort qu'Homere, Virgile, Horace, &c. chés les adverſaires des Anciens. Tous les Baleïeurs du Parnaſſe s'efforcent de le décrier; & tâchent cependant de faire paſſer leurs mauvais Ouvrages à la faveur de quelques penſées qu'ils lui ont pillées. Il eſt vrais qu'ils les rendent ſi ridicules, que ſi l'on ne jugeoit de Moliere que par leurs Vols, on ſeroit tenté de condamner ce illuſtre Ecrivain ſans Appel. Mais, que peuvent contre ſa gloire les vains efforts de quelques Barbouilleurs de Papier, Auteurs de cinq ou ſix miſérables Farces mépriſées par toutes les perſonnes de bon gout? Je ſuis aſſuré, mon cher Iſaac, que Congreve avoit une eſtime parfaite pour Moliere: & jamais aucun bon Poëte Anglois n'a écrit contre ſes Ouvrages. Comment auroient-ils pû être aſſez prévenus, pour ne pas ſentir toute la fineſſe, tout le Sel, & tout le bon-Sens, qui regnent dans le *Miſantrope*, le *Tartuffe*, *l'Ecole des femmes*, & les *femmes ſavantes*? Ce n'eſt ni Corneille, ni Racine, qui ont écrit contre Sophocle & Euripide. Ils ont, au contraire, donné mille Louanges à ces Auteurs.

Boi-

Boileau & Pope ont été les deffenſeurs zélez d'Homere & de Virgile : & il n'eſt pas ſurprenant, que ce ne ſoient que des Peraults, des Terraſſons, & d'autres petits Auteurs ſubalternes, qui aïent formé la ridicule entrepriſe de vouloir flétrir la gloire des Héros du Parnaſſe. Scarron, d'Aſſouci, & Marivaux, qui, penſant travestir Virgille, Ovide, & Fenelon en burleſques, ſe ſont traduits eux-mêmes en ridicules, ſont incomparablement moins condamnables; n'aïant jamais penſé que leurs Originaux fuſſent mauvais, quoiqu'ils en fiſſent de très mépriſables Copies.

Il ſemble que ce ſoit une néceſſité dans la République des Lettres, que, dès qu'une perſonne y acquiert une juſte réputation, elle ſoit inſultée par vint Zoïles le rébut & l'excrément de la Litérature. Je ne ſçais ſi tu as jamais réfléchi, mon cher Iſaac, à cette quantité de mauvais Livres, qu'on a faits contre tous les bons Auteurs. Il n'en eſt aucun, qui n'ait été critiqués & cela, d'une façon auſſi mépriſante que ſi l'on avoit écrit contre les Ouvrages de Bonnecorſe, ou de Pradon.

Sans parler de l'impertinent *Parallele des Anciens & des Modernes*, dans lequel on a beaucoup moins cherché à prouver une égalité entre le Siécle de Louis le Grand & celui d'Auguſte, qu'à déchirer tous les Auteurs Grecs & Latins, combien de mauvaiſes Critiques n'a-t-on pas fait des Tragédies de Corneille, de Racine, de Crebillon, & de Voltaire? Il eſt vrai, que

les piéces continuent d'être applaudies, & que les Critiques ſont abſolument tombées. Mais, toujours ont-elles été publiées, & ont-elles même trouvé grand nombre de Sots, qui les ont applaudies.

N'a-t-on pas fait imprimer un gros *in folio* contre le *Dictionaire de Bayle?* Il eſt vrai, que les habiles Gens l'ont ſouverainement mépriſé. Mais, il n'en a pas moins été approuvé par quelques Gens ſans gout, ni moins acheté par ces imbécilles, incapables de ſe ſervir de rien, mais qui ſe chargent pourtant de tout comme des Mulets, & qui font de cet Amas indigeſte bien moins des *Bibliothéques* utiles, que de vains *Bibliothaphes*. Paſſe-moi ce Mot, pour exprimer un Lieu où une infinité de Livres giſent comme morts & enterrez.

Un certain Moine * ne s'eſt-il point aviſé de publier une diſſertation remplie d'invectives contre les *Caractéres de* La Bruyere. Quelques ignorans ont eu la patience de la lire; & quelques autres feroient encore aujourd'hui la même ſottiſe, ſi le Traducteur de Locke n'eut pris la peine de montrer au Public la fauſſeté & le ridicule de cette prétendue Critique.

Montagne a eſſuïé, long-tems après ſa Mort, toute la mauvaiſe humeur des Janſéniſtes. A la vérité, ſes Ouvrages n'en ſont que plus eſtimez & plus courrus; pendant que la Critique, qu'en ont faite ſes adverſaires, ſeroit à peine con-

* *Un Chartreux, caché ſous le Nom de* Vigneul-Marville.

connue, ſi la Préface des dernieres Editions de ſes *Eſſais* n'en avoit renouvellé la mémoire.

Le Docteur Stillingfleet a écrit contre Locke. Heureuſement, ſa Critique n'eſt qu'en Anglois, & n'eſt preſque point connue dans le reſte de l'Europe. Si elle eut eu Cours, elle eut trouvé des Gens aſſez deſœuvrez pour la lire.

Le Sort de tant d'Ouvrages excellens me feroit preſque croire, qu'une des marques eſſentielles de la bonté d'un Livre, c'eſt d'être critiqué. Si cela étoit, il faudroit avouër que les Journaliſtes de Trévoux rendroient un grand ſervice aux ouvrages des Janſéniſtes, des Proteſtans, & de tous les adverſaires des Jéſuites. Car, je ne penſe pas qu'ils ſe ſoient jamais aviſé d'en louër aucun. Pour pouvoir leur rendre le change, je m'étonne, qu'à la place de cette mauſſade & ridicule Gazete, que débitent les Janſéniſtes ſous le Titre de *Nouvelles Eccléſiaſtiques*, ils ne ſe ſoient point aviſez de faire un Journal Littéraire, dans lequel ils auroient témérairement blamé les beaux Ouvrages de Bourdaloue, de Daniel, de Petau, de Sirmond, de la Rue, &c; & loué ceux de quelques miſérables Ecrivains dévouez au Parti, & Ennemis de la Société. Mais, apparemment que le triſte Sort du *Journal de Trévoux* les a empéchés de former un pareil projet. Ils ont vû, que, depuis long-tems le Public n'ajoutoit plus aucune Foi aux extraits de bien des Livres inſérez dans ce *Journal Moliniſte*: & ils ont bien compris, qu'on n'en auroit pas plus pour un

Journal Janſéniſte. Ils ont donc pris le Parti de publier une feuille Hebdomadaire, propre à faire impreſſion ſur l'Eſprit des ignorans & du peuple : &, ne pouvant ſe venger auprès des Savans, ils ont fait diverſion, en ſe récompenſant par des courſes dans le plat Païs des places fortes dont on les chaſſe. Heureuſement pour eux, leurs Ennemis ont pouſſé les choſes trop loin, & ont perdu par-là beaucoup de leur Crédit, qui, ſans cela, ſeroit incomparablement plus grand. Une infinité de Gens ſont indignés, lorſqu'en examinant de près les démarches des uns & des autres, ils découvrent manifeſtement, qu'elles ne ſont dirigées que par l'envie, & conduites par la fureur.

En vérité, mon cher Iſaac, lorſqu'on examine de Sang-froid ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres, on eſt irrité de voir le peu de bonne-foi qui y regne, & combien d'injuſtice & de partialité il y a dans la plûpart des Critiques & des déciſions des Savans ſur les Ouvrages de leurs adverſaires.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vis content & heureux ; & n'aïe rien à déméler avec des Eſprits hargneux & diſputeurs.

De Londres, ce

LET-

LETTRE CENT-TRENTE-HUITIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LEs plus grands Philoſophes tombent quelquefois, mon cher Iſaac, dans les Défauts & dans les Puérilitez qu'ils reprochent à leurs Adverſaires. Ils oublient les Principes ſur leſquels ils ont établi les Argumens dont ils ſe ſont ſervis pour détruire les Chiméres Scholaſtiques. Ils ſoutiennent à leur tour des Opinions ſi extraordinaires, & veulent expliquer des choſes ſi inexplicables, qu'on peut à bon Droit rétorquer contre eux les Critiques qu'ils ont faites des Sentimens & des Ecrits de certains Auteurs pour leſquels ils ont affecté d'avoir un Mépris infini.

Voici, par exemple, comment s'explique Malebranche ſur les Déciſions hardies & mal fondées d'Ariſtote. *Certainement, il faut avoir bien de la Foi, pour croire ainſi Ariſtote, lorſqu'il ne nous donne que des Raiſons de Logique, & qu'il n'explique les Effets de la Nature, que par les Notions confuſes des Sens; principalement, lorſqu'il décide hardiment ſur des Queſtions qu'on ne voit pas qu'il ſoit poſſible aux Hommes de pouvoir réſoudre. Auſſi Ariſtote prend il un Soin particulier d'avertir, qu'il faut le croire ſur ſa Parole:*

car, c'eſt un Axiome inconteſtable à cet Auteur, qu'il faut que le Diſciple croye *.

Qui penſeroit, mon cher Iſaac, qu'un Philoſophe, qui condamne ſi ſévérement ceux qui avancent des Opinions, qu'ils ne peuvent prouver, ni expliquer clairement, ait voulu décider, d'un Ton de Souverain, de la Cauſe du Malheur des Créatures Humaines, & expliquer philoſophiquement la Juſtice de la Divinité dans la Peine du Dam, à laquelle certains Nazaréens croient que les Enfans, qui meurent au Berceau, ſans avoir reçu une Cérémonie, qui, chés nos Ennemis, tient lieu de la Circonciſion, doivent être condamnez. Si Malebranche avoit fait ſimplement ce que tout Homme ſenſé doit faire; qu'il eut ſoumis ſes Lumiéres Naturelles à la Foi des Mîtères que ſon Egliſe l'oblige de croire; & qu'il eut dit ſimplement, qu'il penſoit, que des Enfans morts au Berceau pouvoient être damnez, parce que la Révélation en faiſoit un Article de Foi; il eut mérité des Louanges d'avoir ſû donner de juſtes bornes à la Curioſité Humaine. Mais, loin d'en agir ainſi, il a donné dans un Travers plus grand que tous ceux qu'il reproche à Ariſtote; &, dans quatre Lignes, il a plus dit de choſes extravagantes, & a voulu expliquer plus de Miſtères inintelligibles, que le Philoſophe Grec n'a prétendu en avoir découvert dans les huit Livres de ſa Phiſique.

Voici, mon cher Iſaac, le pompeux & ſubli-

me

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. III. pag.* 18.

me Galimatias, par lequel Mallebranche veut prouver, qu'il eſt de la Juſtice Divine de punir uu Enfant qui n'eſt coupable que d'un Crime auquel il n'eut jamais de Part. *Une Mére*, dit ce Philoſophe, *dont le Cerveau eſt rempli de Traces, qui, par leur Nature, ont rapport aux choſes ſenſibles; & qu'elle ne peut effacer, à cauſe que la Concupiſcence demeure en elle, & que ſon Corps ne lui eſt point ſoumis; les communiquant à ſon Enfant, l'engendre naturellement Pécheur, quoiqu'elle ſoit juſte. Cette Mére eſt juſte, parce qu'aimant actuellement, ou qu'ayant aimé Dieu, par un Amour de Choix, cette Concupiſcence ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en ſuive les Mouvemens dans le Sommeil. Mais, l'Enfant qu'elle engendre, n'ayant point aimé Dieu par un Amour de Choix, & ſon Cœur n'ayant point été tourné vers Dieu, il eſt évident, qu'il eſt dans le Déſordre & dans l'Aveuglement, & qu'il n'y a rien dans lui qui ne ſoit digne de ſa Colére* *.

Je ne ſai, mon cher Iſaac, ſi tu prens garde, que toutes ces Illuſions ſublimes ſe réduiſent à ceci. Une Mére engendre ſon Fils pécheur, parce qu'elle lui communique la Concupiſcence dont elle eſt coupable. Elle a cependant le Droit de pouvoir ſe ſauver; parce qu'elle a la Liberté de faire uſage de ſa Raiſon, & d'aimer la Divinité: au lieu que ſon Fils doit être damné, n'ayant point la faculté de réfléchir ſur lui-même, & de pouvoir connnoitre Dieu.

* Recherche de la Vérité, *Liv. II. Chap. VII. pag.* 98.

Ne voilà-t-il pas un beau Raisonnement, & fondé sur d'excellens Principes? Je suppose pour un moment, que je sois ce même Aristote, que Mallebranche a si griévement insulté. *Dites-moi*, lui demanderois-je, *Monsieur le Métaphisicien François, qui vous a appris, qu'une Mére puisse communiquer à une Créature, qui ne peut réfléchir, des Désirs de Concupiscence, qui doivent la rendre malheureuse? Quelles preuves avez-vous, pour montrer qu'il est de la Justice de Dieu de punir un Innocent d'une Faute, qu'il fait sans le savoir, & qu'il est nécessité de faire? Je voudrois bien que vous m'apprissiés, si vous croyez, qu'il dépend d'un Enfant de résister aux Impressions que font sur lui les Mouvemens que ressent sa Mére? S'il n'est pas le Maitre d'y apporter aucune Résistence, & qu'il soit déterminé à les suivre par les Loix générales de la Nature, n'est-il pas ridicule de dire, qu'il est puni, parce qu'il a fait ce qui convenoit à son Essence qu'il fit? J'aimerois mieux soutenir, qu'un Enfant devient Pécheur en naissant, parce qu'il suce le Lait d'une Nourice qui a péché, que de dire qu'il l'est, par les Mouvemens & les Impressions qu'il reçoit dans le Sein de sa Mére. La prémiére de ces deux Propositions est moins contraire au bon-Sens: car, un Enfant peut vivre, sans têter; mais, il ne le peut, sans ressentir les Mouvemens de sa Mére, lorsqu'il est encor dans son Sein.*

Avoue, mon cher Haac, que c'est-là une plaisante façon d'expliquer la source du Malheur des Créatures. Que diroient les Philosophes Grecs contre lesquels les François ont tant crié, s'ils

s'ils pouvoient revenir aujourd'hui dans ce Monde, & qu'ils vissent que leurs Adversaires démontrent la cause du Péché originel, comme les Phisiciens expliquent celle de certaines Marques ou Taches, dont quelques Enfans sont affectez en naissant.

La Conclusion du Pére Mallebranche est encor plus absurde, que le principe duquel il l'a tiré. Après avoir montré la maniére dont les Enfans viennent criminels, il conclut, que, n'ayant pas le pouvoir de connoitre Dieu, & par conséquent de se repentir & de voir leurs Fautes, il est juste qu'ils soient damnez. Y a-t-il rien de si extraordinaire, rien d'aussi contraire à la saine Idée de la Divinité, que de la faire punir des Créatures, qui, non seulement n'ont pû se dispenser de pécher, ni se repentir de l'avoir fait, mais même, bien pis encore, qui ne pouvoient se servir de leur Raison, & qui agissoient par le seul Instinct? Car, je ne pense pas que le Pére Mallebranche veuille soutenir, qu'un Enfant dans le Sein de sa Mére, soit un Docteur de Sorbonne, & qu'il sache qu'une Créature, *qui n'a point aimé Dieu par un Amour de Choix, & dont le Cœur n'a point été tourné vers la Divinité, est évidemment dans le Désordre & dans le Déréglement, & qu'il n'y a rien en elle qui ne soit digne de la Colére de Dieu.* Un Enfant ignore tout cela, plusieurs années même après sa Naissance. Comment donc pourroit-il en avoir quelque Idée dans le Sein de sa Mére? Et, s'il n'a aucune Notion, ni du Bien, ni du

Mal ; & que ſon Ame, quoique ſpirituelle, n'agiſſe encore que comme la Seve dans une Plante; n'eſt-il pas abſurde de dire, qu'il eſt puni des Impreſſions qu'il reçoit par la Matiére qui l'alimente & le nourrit ?

Lorſque certains Docteurs Nazaréens veulent donner des Raiſons Philoſophiques de la Damnation des Enfans, je crois voir des Fous, qui veulent qu'on coupe & qu'on arrache des Orangers, parce que le Jardinier, qui les cultive, a commis quelque Faute. Il faut, mon cher Iſaac, qu'un Savant ſe réſolve à débiter les Diſcours les plus ridicules, lorſqu'il veut s'éclairer du Flambeau de la Raiſon dans les choſes qu'il ne croit, que parce qu'elles ſont révélées. La Révélation nous ordonne de croire un Miſtère. Croions-le donc aveuglément; & n'allons point vouloir l'expliquer par des Raiſons Humaines, capables, par leur Ridicule, de le décréditer dans l'Eſprit des Hommes.

Il paroit d'abord, que ce Sentiment entraine après lui bien des Difficultez. *Si l'on doit*, dira-t-on, *ſe ſoumettre aveuglément à tout ce qu'on aſſure être révélé, il n'y aura rien qu'on ne puiſſe appuyer de l'autorité de la Révélation. Dans toutes les différentes Religions, chés la Juive, chés la Nazaréene, chés la Mahométante, les Chimères les plus abſurdes ſeront reçûes. Combien de choſes ridicules, grand nombre de Rabbins, une infinité de Théologiens Nazaréens, & beaucoup de Dervis & de Mouftis. ne prétendent-ils pas avoir été révélées ?* A cela je répons, qu'il doit être permis d'exami-

ner

ner ſi une choſe a véritablement été révélée. Mais, qu'il ne doit plus être permis d'en douter, ni de vouloir l'éclaircir, dès qu'il eſt ſûr qu'elle l'a été. Quand je veux qu'un Juif ſoumette ſa Lumiére à l'autorité de la Révélation, je n'entens pas, qu'il reçoive & adopte les Sentimens des Rabbins comme des Articles de Foi. Si on a voulu lui perſuader quelque Erreur, il fait fort bien, après l'avoir reconnue par un mur Examen, de la rejetter. Mais, s'il eſt en doute ſur quelques Faits, qui ſont dans les Livres Sacrez, comme il connoit l'Autenticité de leur Révélation, il faut qu'il s'humilie, qu'il croie aveuglément, qu'il n'aille pas chercher à expliquer par des Raiſons Humaines des Miſtéres Divins, & qu'il n'imite point la Folie préſomptueuſe de Mallebranche, s'il ne veut s'expoſer à des Reproches ſemblables à ceux qu'on fait ſi juſtement à ce Philoſophe.

Je reviens, mon cher Iſaac, a ma premiére Idée. N'eſt-il pas ſurprenant, qu'un grand Génie, qu'un Savant de la prémiere Claſſe, qui voit clairement les Egaremens d'un autre Auteur, & qui les réfute d'une maniére invincible, tombe peu après dans les mêmes Fautes, & ne s'apperçoive pas qu'il agit d'une maniére directement oppoſée à ſes principes, ou du moins à ceux ſur leſquels il veut qu'un Philoſophe raiſonne? Un ſi déplorable Aveuglement eſt une preuve bien ſenſible de la foibleſſe de l'Eſprit Humain. & de la folle Prévention que les Hommes ont pour eux-mêmes. Ils ſe figurent, qu'il n'eſt

n'eſt rien, qu'ils ne puiſſent développer. Ils condamnent les autres d'avoir été aſſez vains pour vouloir éclaircir des choſes inintelligibles. Mais, ils ne doutent point, qu'il ne leur ſoit facile de venir à bout de ce qui étoit audeſſus des forces de ceux qu'ils ont condamnez. La plûpart des Philoſophes, qui ont vécu dans ces derniers tems, & ſur-tout les Métaphiſiciens, n'ont fait qu'ajouter de nouvelles Erreurs à celles que nous avoient laiſſées les Anciens, qu'ils ont inſultez; comme ils le ſeront eux-même un jour par leurs Succeſſeurs, qui ne feront peut-être qu'augmenter les Doutes & les Incertitudes de la Philoſophie.

Il ſemble, mon cher Iſaac, que les Critiques ſanglantes, que les Philoſophes font mutuellement de leurs Siſtêmes, ſoient les juſtes Punitions de leur Orgueil. On eſt d'autant plus porté à recevoir cette Opinion, qu'il paroit que ceux, qui ont montré le plus de Vanité, ont été traitéſ avec le plus de Mépris par leurs Adverſaires. Le Sort d'Ariſtote, dans ces derniers tems, a preſque été auſſi malheureux, que celui de Cotin & de Pradon. Les Cartéſiens ont pouſſé leur Haine à l'Extrême: ils n'ont plus diſtingué le Bon du Mauvais; & ils ont condamné ſans diſtinction tous les Ouvrages du Philoſophe Grec, quoiqu'ils contiennent pluſieurs choſes utiles. Si le Précepteur d'Alexandre revenoit aujourd'hui dans ce Monde, il ſeroit bien étonné de voir que ſes Ecrits qui firent autrefois tant du bruit, ne ſont maintenant ſu

vis que par quelques Moines. La ſeule Conſolation, qu'il auroit, ſeroit d'être le Témoin de la Décadence de la Philoſophie de ſes deux plus fameux Antagoniſtes, Des-Cartes & Mallebranche, qui perdent tous les jours de leur Crédit. La Sageſſe, la bonne-Foi, la Candeur, & la Pénétration de Locke qui ont attiré les Cœurs de la plûpart des Savans Logiciens & Métaphiſiciens. Newton fait l'Admiration de tous les Phiſiciens. Et la façon modeſte, dont ces deux Philoſophes ont propoſé leurs Sentimens, les garantira des Reproches qu'on a faits aux autres.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: & que le Dieu de nos Péres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-TRENTE-NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

J'AI retrouvé en Angleterre, mon cher Iſaac, le Cabaliſte avec qui j'ai fait connoiſſance à Hambourg. Après l'avoir félicité de ſon heureuſe arrivée, je l'ai prié de vouloir bien permettre que j'euſſe quelques converſations avec lui pendant le Séjour qu'il fera à Londres. *Je conſens*, m'a-t-il dit, *avec beaucoup de plaiſir à ce que vous ſouhaitez; & je ne vous cacherai,*

au-

aucun Miſtere de l'Art. Charmé de ſes offres, & de pouvoir connoitre clairement ſi ſa Science avoit quelque-choſe de réel, je l'ai remercié dans les termes les plus tendres & les plus expreſſifs. *Je veux,* m'a-t-il repondu, *commencer dès aujourd'hui à vous développer les prémiers Principes de la Philoſophie Hermetique. Allons nous promener dans quelque Lieu écarté, pour n'être point interrompus dans nos diſcours.* A ces mots, j'ai ſuivi mon nouveau Maitre, & nous ſommes allez nous aſſeoir dans le recoin le plus caché d'un Jardin public, mais ordinairement fort deſert.

A-peine avons-nous été placés, que le Cabbaliſte, levant les Yeux au Ciel, a gardé le Silence quelques minutes, comme s'il eut été en contemplation. Enſuite, revenant à lui-même, il a fait un grand ſoupir, & m'a demandé ſi je n'avois jamais lû de Livres qui traitaſſent de L'Art? Je lui ai répondu, que j'en avois parcouru pluſieurs: mais, qu'ils m'avoient paru ſi obſcurs, qu'ils m'avoient dégouté de vouloir en deviner les Sens cachés. Ces paroles ont fait pouſſer un nouveau Soupir au Cabbaliſte. „ Voilà „ m'a-t-il dit, „ ce que cauſe la mé„ chanceté des hommes. Les Sages ſont obli„ gés de voiler & de cacher la connoiſſance „ des Tréſors qu'ils poſſedent, & de priver plu„ ſieurs honnêtes Gens de pouvoir y participer, „ par la crainte que les méchans & les profanes „ n'en profitaſſent. Tous les ſavans Scruta„ teurs de la nature ont donc été forcés d'é-

„ crire

„ crire avec tant d'obſcurité, qu'il eſt impoſſi-
„ ble qu'on puiſſe pénétrer le ſens de leurs
„ diſcours, ſi l'on n'eſt éclairé par l'Eſprit du
„ Tout-puiſſant, ou par quelque Maitre de
„ l'Art. Auſſi ces illuſtres Philoſophes ont-ils
„ avoué, qu'ils n'écrivoient que pour les chers
„ Enfans de la doctrine dorée *. Agmon, le
„ grand Agmon, vers la fin de la *Turbe*, s'ex-
„ plique dans ces Termes: *Si nous n'avions mul-*
„ *tiplié le nom de l'Art, & tâché de les obſcurcir,*
„ *les Enfans aujourd'hui le profaneroient, & s'en*
„ *moqueroient. ... Si je voulois*, dit l'illuſtre Ra-
„ ſis, *révéler les miſteres, il n'y auroit plus aucune*
„ *différence du Savant à l'ignorant. ... Dieu,*
„ *l'Etre puiſſant*, écrit Raſon dans la Turbe *,
„ *a ordonné aux Philoſophes de ne point apprendre*
„ *cet Art au Vulgaire, afin que le Monde ne pé-*
„ *riſſe pas. C'eſt pour-quoi*, ajoute-il, *les Philo-*
„ *ſophes ont caché cette précieuſe Médecine, parce*
„ *qu'elle vivifie & conſerve en un tempéremment*
„ *d'égalité toutes choſes: & ſi les hommes étoient*
„ *tous également riches, aucun d'eux ne voudroit*
obéir

* *Voïez* l'ouverture de l'Ecole de Philoſophie Tranſmutatoire Métallique, par David de Planis Campy, *pag.* 1.

* La *Turbe* eſt le Ramas de toutes les viſions qu'on prête ridiculement aux anciens Philoſophes, qu'on ſoutient avoit connu le Secret de faire l'Or; au nombre deſquels on met *Ariſtote*, *Socrate*, & *Pythagore*. Ce Livre contient auſſi toutes les folies des Cabbaliſtes. La *Turbe* & le *Talmud* & l'*Alcoran* des Artiſtes: encore contient-elle plus d'abſurditez que ces deux ouvrages.

„ obéir aux autres; & il n'y auroit plus, ni Régles, ni Ordre, dans le Monde.

„ Ces raiſons, continua le Cabbaliſte, ſont, „ comme vous voïez, aſſez eſſentielles, pour „ qu'elles dûſſent obliger les Philoſophes à ne „ point écrire d'une maniere qui fût intelligible „ à d'autres perſonnes qu'à celles qui ſont initiées dans les miſteres ſecrets. Mais, ce qui „ doit le plus les engager à garder le ſilence, „ c'eſt la façon barbare & inhumaine dont on „ a uſé à l'égard de ceux qui ſe ſont rendus „ coupables de quelques indiſcrétions. Il y a „ un nombre d'Hiſtoires tragiques, qui doivent „ ſervir d'Exemples. L'infortuné Hermite, qui „ ſe découvrit au Bragardin, mourut par la „ main de ce Bandit. Richard l'Anglois, après „ avoir confié ſon ſecret à un Roi d'Angleterre, „ fut éxécuté dans la Tour de Londre. Vous „ voïez par-là combien les Philoſophes ſont intéreſſés à ſe taire, ou à ne parler que d'une „ maniere qui ne ſoit entendue que de leurs „ compagnons & de leurs diſciples. „

A quoi *ſert donc*, demandai-je au Cabbaliſte, *que l'on écrive des Livres ſur votre Art, puiſqu'ils ne peuvent être entendus que de ceux qui n'en ont aucun beſoin, ſachant déjà ce qu'ils contiennent. Vous devriés ne point publier des Ouvrages, qui n'aboutiſſent qu'à rendre tous pluſieurs perſonnages avides de s'enrichir, & qu'à les réduire dans une extrême pauvreté: juſte Châtiment de n'avoir ſçu ſe contenter d'un bien honnête, qui pouvoit ſuffire à leurs beſoins.* „ Je vois bien, me répondit mon nou-

„ nouveau Maitre, que vous vous êtes figuré, „ que les Livres de la Science ſecrete ſont beaucoup plus inintelligibles qu'ils ne le ſont. „ Car, quoiqu'ils ſoient écrits d'une façon très „ obſcure, il n'eſt pas cependant impoſſible, „ avec l'aide du Tout-puiſſant, ſans lequel „ les hommes ne peuvent rien, de s'élever juſ„ qu'à la connoiſſance des matieres dont ils trai„ tent, & de deviner le véritable Sens de leurs „ Enigmes. C'eſt ce que je vais vous faire „ comprendre clairement, en vous donnant la „ Clef de tous les différens Stiles dont ſe ſont „ ſervi les Philoſophes. Mais pour vous faci„ liter leur intelligence, je vous découvrirai „ ſans aucun déguiſement le Principe fonda„ mental de l'Art Philoſophique.

„ Lorſque l'Etre eternel, continua le Cab„ baliſte, créa l'Univers, il fit une ſéparation des „ Eaux d'avec les Eaux. Il diviſa enſuite la plus „ pure de ces deux prémieres parties en trois au„ tres parties. De la plus épurée de ces parties, il „ fit ce qui éxiſte ſur le firmament: de la ſeconde, „ il fit le firmament, les Planetes, les Signes, & „ toutes les Etoiles; & de la troiſieme, il créa les „ quatre Elémens, dans leſquels il coula un Eſprit „ de Vie, qu'on doit regarder comme un cinquie„ me Elément, le Principe, la Semence, l'En„ tretien, & la vertu opérante de tout ce qui „ eſt dans l'Univers. C'eſt ce cinquieme Elé„ ment ignoré du général des hommes, que les „ vrais Philoſophes ont appellé *Eſprit univerſel*, „ *Magie naturelle*, *Quinteſſence*, *Elixir*, *Or po-*

„ *table, Pierre, Mercure, Azoth, Eau, Feu, Roſée,*
„ &c. Ils ſe ſont ſervis de tous ces Noms
„ différens, pour mieux voiler leurs Secrets;
„ quoi-qu'il ſoit pourtant vrai, que toutes ces
„ différentes dénominations conviennent au ſu-
„ jet auquel ils les donnent. Lorſqu'ils appellent
„ cet Elément *Quinteſſence*, c'eſt parce qu'il ré-
„ ſulte de l'Aſſemblage des quatre Elémens.
„ Quand ils lui ont donné le Nom d'*Elixir*,
„ c'eſt-à cauſe de ſes admirables propriétez,
„ pour conſerver la Vie, & chaſſer les maladies.
„ Ils lui ont auſſi donné le Titre d'*Or potable*,
„ parce qu'il égale l'Excellence de l'Or. Il
„ faut remarquer, que les Philoſophes ne ſe
„ contrediſent point, lorſqu'ils aſſurent que
„ leur matiere eſt végetale, animale, & minéra-
„ le. Car, comme cet *Eſprit univerſel*, ou ce
„ cinquieme Elément ne peut ſubſiſter ſans un
„ Corps de quelque eſpece qu'il ſoit, & qu'au-
„ cun Corps ne peut de même éxiſter s'il ne le
„ vivifie, il eſt répandu dans tous les différens
„ Elémens, & produit également les facultez
„ végétales, animales, & minérales. Tout le
„ Secret de l'Art ne conſiſte donc qu'à pouvoir
„ trouver cet *Eſprit vital*, & à le mettre en
„ état d'agir librement ſur les Corps; parce
„ qu'étant plein de Vie, & abondant en cha-
„ leur, il les nettoie & les purifie, & opere
„ définitivement le grand Oeuvre.

„ Les ſages Philoſophes, qui ont écrit ſur
„ le moien d'extraire & de tirer des autres
„ Elémens cette *Semence prolifique & vivifian-*
„ *te*,

„ *te*, ont emploïé diverſes façons de s'énoncer „ obſcures & voilées, qu'ils ont appellé *Stiles*. „ C'eſt ainſi que Merlin s'eſt ſervi de l'*Allegori-* „ *que*, le Roi Artus du *Parabolique*, le grand „ Hermés du *Problematique*, Arſileus du *Typi-* „ *que*, Balgus & le Coſmopolite de l'*Enigma-* „ *tique*. Parmi tant de façons différentes d'in- „ terpréter tous ces différens *Stiles*, la Clef des „ deux principaux vous ſuffira, pour vous „ rendre aiſée la connoiſſance des autres.

„ Merlin, parlant dans le *Stile Allégorique*, „ écrit, *qu'un Roi, aïant bû de l'Eau, ne put* „ *monter à Cheval*; c'eſt-à-dire, que, *par un* „ *Mélange fait à propos de l'Eau & de la Ter-* „ *re, la matiere eſt rendue liquide*: & il ajoute „ que ce *Roi, aïant pris une médecine de Sel ar-* „ *moniac & de Nitre, on le trouva mort*; voul- „ lant, marquer, que, par le moïen de la *Pro-* „ *jection ſpécifique*, ou de *l'Eſprit*, qu'on avoit „ extrait des Elémens, la matiere, de liquide „ qu'elle étoit, fut entiérement fixée & con- „ vertie en Or, le feu du fourneau aïant con- „ ſumé tout l'humide.

„ Le *Stile Enigmatique*, dont ſe ſervent Bal- „ gus & le Coſmopolite, eſt auſſi obſcur que „ l'Allégorique pour ceux qui ne connoiſſent „ point ce cinquieme Elément, ce *Sel* ou cet „ *Eſprit*, que je vous ai dit être la *Poudre de* „ *Projection*. Pour l'éclaircir, *regardez un En-* „ *fant qu'on allaite*, diſent ces Philoſophes, & „ *ne le troublez point; car, il a le Secret de* „ *l'Art*. Ces mots ſignifient, *qu'il faut purifier*

„ *la matiere patiente & agente*, c'eſt-à-dire *le* „ *Souffre & le Mercure, par un feu qui doit* „ *être gouverné avec ſoin*, & qu'on doit aug- „ menter de la même façon qu'on augmente „ aux Enfans la quantité d'Alimens à meſure „ qu'ils grandiſſent.

„ Vous voïez à préſent, continua le Caba- „ liſte, que les Livres des Sages ne ſont point „ inintelligibles à ceux qui ſont initiés dans „ les miſtères dont ils traitent; & qu'ils ont eu „ raiſon de les cacher aux Yeux des profa- „ nes. „

Je veux bien paſſer à vos Philoſophes, lui dis-je, *leur obſcurité, puiſque vous dites qu'elle leur eſt ſi néceſſaire. Mais, il me reſte encore un grand doute. C'eſt que j'ai beaucoup de peine à croire, qu'aucun deux ait jamais pû venir à bout de tirer ce Sel vivifiant des autres Elémens. Et je penſe, qu'ils n'ont jamais fait de l'Or, quoi- qu'ils ſe ſoient vantez d'en pouvoir faire. Vous, par exemple, qui êtes un de leurs fameux Diſci- ples, ſavez-vous le Secret d'extraire* cet Eſprit de vie, *de cette* Poudre de projection, *abſolu- ment néceſſaire à* l'Opération tranſmutatoire.

„ Tous ceux, me répondit le Cabbaliſte, „ qui connoiſſent la maniere dont il faut faire „ le grand Oeuvre, ſont encor bien éloignés „ d'éxécuter ce Chef d'Oeuvre. On trouve à „ peine dans chaque Siécle une ou deux per- „ ſonnes, qui ſoient aſſez fortunées pour pou- „ voir diriger leur feu avec la juſteſſe qu'il faut „ pour parvenir au but de l'Art. Le moindre dé-

„ gré

„ gré de chaleur de plus ou de moins détruit
„ le Travail de vint ou trente Années: & quel-
„ que Science que l'on ait, il n'y a que Dieu
„ qui puiſſe prévoir certains accidens qui dé-
„ rangent toutes les précautions humaines.
„ C'eſt ce qui fait que, parmi les Sages, on
„ en voit ſi peu qui réüſſiſſent. Je vous avoue
„ même, que, quoique je vous aïe révélé les
„ miſteres les plus cachés de l'Art, je ne vous
„ conſeillerois point de vous y appliquer: &
„ ſi je ne l'avois point embraſſé, je ne le
„ choiſirois point aujourd'hui préférablement
„ à bien d'autres occupations. J'ai déjà man-
„ gé des Sommes conſidérables: mais, ſi je n'ai
„ point encor trouvé le moïen de faire de
„ l'Or, j'ai découvert pluſieurs autres Secrets,
„ qui me récompenſent de mes peines, &
„ m'excitent à pourſuivre mon entrepriſe. „

Ce ſeroit donc en vain, repliquai-je au Cabbaliſte, *que je voudrois vous perſuader de quitter un métier auſſi trompeur. Je ne vous dirai point ce que vous devez vous être dit pluſieurs fois à vous-même. Mais, je profiterai volontiers de votre complaiſance, pour m'inſtruire de quelques-uns de vos Secrets.* A ces mots, je pris congé du Chimiſte, qui me promit de me communiquer ce qu'il ſavoit de plus curieux.

Quelque grande, mon cher Iſaac, que ſoit la folie des Cabbaliſtes & des Artiſtes, il faut avouër qu'on leur a cependant l'obligation dun grand nombre de découvertes, qui ont

illuſtré la Phiſique expérimentable. Car, en cherchant leur *cinquiéme Elément* & leur *Poudre de projection* imaginaire, ils ont procuré aux Phiſiciens les moïens de connoitre comment les Eaux vitrioliques & métalliques ſe coagulent dans les entrailles de la Terre, & forment les Minéraux, les Métaux, & les pierres, ſelon les diverſes matrices qu'elles rencontrent. La Chimie a donné une Idée ſenſible de la végétation des Plantes & de l'acroiſſement des Animaux, par les fermentations & par les ſublimations. Elle a appris par les diſtillations comment le Soleil, après avoir raréfié les Eaux de la Mer ou des autres fleuves, les attire dans les Airs, où elles forment les Nues, qui ſe diſtillent enſuite en pluïe ou en Roſée. Tant de découvertes, dont on eſt redevable à l'Etude de la Chimie, doivent rendre cheres aux véritables Philoſophes les folles recherches des Cabbaliſtes & des Artiſtes, puiſqu'ils profitent ſi utilement de leur extravagance.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & garde-toi ſoigneuſement des Labirinthes de la Pierre Philoſophale.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT-QUARANTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

IL n'eſt aucune Nation, mon cher Iſaac, à laquelle les autres ne reprochent quelque fauſſe Démarche. Les François blâment les Anglois d'avoir fait bruler injuſtement Jeanne d'Arc, connue ſous le Nom de la *Pucelle d'Orléans*, qui n'avoit commis d'autre Crime, que celui de ſervir utilement ſon Prince & ſa Patrie. Ils diſent, que, pour pallier l'Injuſtice qu'on fit à cette illuſtre Françoiſe, on eut recours à la Fourbe & à l'Impoſture, en ſe ſervant du Prétexte ridicule des Maléfices & des Sortiléges. Les Anglois conviennent aujourd'hui, que leurs Péres eurent tort d'agir d'une maniére ſi contraire aux Loix de l'Equité & de la bonne Guerre : mais, ils ſoutiennent, que cette Pucelle d'Orléans, que pluſieurs Hiſtoriens François font paſſer pour une Sainte, étoit une Femme hardie, entreprenante, & courageuſe, dont les Courtiſans de Charles VII. ſe ſervirent avantageuſement, pour rétablir les Affaires du Royaume, & pour diſſiper la Terreur dont les Soldats étoient ſaiſis.

Cette diverſité d'Opinions, entre les Hiſtoriens François & les Anglois, m'a fait naitre la

curioſité d'approfondir cette Hiſtoire, & de tâcher de développer la Vérité au travers des Nuages dont on a voulu la couvrir. Paſquier, Auteur peu ſuſpect d'avoir voulu favoriſer la Superſtition, nous a donné un Détail circonſtancié du Procès de Jeanne d'Arc, qu'il regarde comme une Sainte, & dont il défend vivement la Mémoire. En examinant les Preuves qu'il apporte, pour démontrer la prétendue Révélation de Jeanne, ſi l'on en fait voir clairement la fauſſeté, il faudra, non ſeulement avouer, que le Ciel n'avoit aucune part aux Actions de cette Femme, mais même il faudra recevoir le Sentiment des Anglois qui vivent aujourd'hui, reconnoitre qu'on eut tort de la punir, & convenir qu'elle ſe prétoit à la Fourbe & aux Stratagèmes des Miniſtres & des Généraux de Charles VII. Je te prie donc, mon cher Iſaac, de réfléchir attentivement ſur les Raiſons qui ont déterminé Paſquier à croire la Pucelle d'Orléans une Sainte, & tu en connoitras aiſément la foibleſſe.

C'eſt grande Pitié! dit cet Auteur *. *Jamais perſonne ne ſecourut la France ſi à propos, & plus heureuſement, que cette Pucelle; & jamais Mémoire de Femme ne fut plus déchirée que la ſienne. Les Anglois l'eſtimérent Sorcière & Hérétique, &, ſous*

* Recherches de Paſquier, *Livr. VI. Chap. V.* Toutes les Citations de *Paſquier*, qui ſe trouvent dans cette Lettre, ſont priſes dans le même Chapitre : ainſi, on ne le citera plus, dans la ſuite.

ſous cette Propoſition, la firent bruler. Quelques-uns des noſtres ſe firent accroire, que c'eſtoit une Feintiſe telle que Numa Pompilius fit dans Rome de la Nymphe, pour s'aquérir plus de Créance envers le Peuple: & telle eſt l'Opinion de Langey au III. Livre de la Diſcipline Militaire, *Chapitre III. A quoi les autres ajoutent, & diſent que les Seigneurs de la France ſuppoſérent cette jeune Garce, feignant qu'elle eſtoit envoyée de Dieu pour ſecourir le Royaume: que meſme, quand elle remarqua le Roi Charles à Chinon entre tous les autres, on lui avoit donné un certain Signal pour le reconnoitre. J'en ai veu de ſi impudents & effrontez, qu'ils diſoient que Baudricourt, Capitaine de Vaucouleurs, en avoit abuſé; & que, l'ayant trouvée d'Entendement capable, il lui avoit fait jouër cette Fourbe.*

Prens garde d'abord, mon cher Iſaac, que, dès le tems de la Pucelle, beaucoup de Gens doutoient de la Réalité de ſa Miſſion Céleſte, & que cette Opinion s'étoit accrue & fortifiée. Dans le Siécle ou Paſquier écrivoit, bien des Perſonnes n'avoient nulle Foi, non ſeulement à la Sainteté de Jeanne d'Arc, mais encore à ſa Sageſſe; puiſqu'elles ſoutenoient, qu'elle n'avoit reçu d'autre Inſpiration que les Secrets que Baudricourt lui avoit communiqués.

Quant à ce qui regarde les Mœurs de cette Fille, je croirois aſſez volontiers avec Paſquier, qu'elles étoient pures. La preuve, qu'il en donne, paroit aſſez vraiſemblable. *La Pudicité*, dit-il, *l'avoit accompagné juſqu'à ſa Mort, même*

au milieu des Troupes. Il eſt certain, mon cher Iſaac, que les Anglois, qui cherchérent mille moyens pour trouver un prétexte ſpécieux & propre à colorer la Mort de cette Guerriére, n'auroient pas manqué de lui faire un Crime de ſon Impudicité. Cependant, il n'en eſt fait aucune mention dans les Procédures. Quoiqu'il en ſoit, cela peut bien ſervir à prouver la Chaſteté, mais non point la Sainteté, de Jeanne d'Arc. En accordant qu'elle n'avoit point couché avec Baudricourt, il ne s'enſuivra nullement, qu'elle ait agi par un Ordre immédiat de la Divinité. Je ne crois pas, que la Qualité de Pucelle emporte avec ſoi celle de Prophéteſſe, & de Libératrice des Nations. Je conviendrai donc avec les Hiſtoriens François, que la Pucelle n'avoit jamais fait de Batard; mais, je ſoutiendrai avec les Auteurs Anglois, que ſa prétendue Miſſion étoit une Impoſture adroitement conduite. Pour être perſuadé de cette Vérité, il ſuffit d'écouter Paſquier, qui cherche tant à canoniſer cette Guerriére.

Je reciterai, dit-il, *les principaux Articles ſur leſquels Jeanne d'Arc fut interrogée; à la charge, que s'il n'y a tant de Grace, il y aura par avanture plus de Créance, pour ceux qui liront ce Chapitre. . . . .*

La Pucelle, interrogée ſur le prémier Article de dire Vérité, répondit que ſes Pére & Mére elle les diroit; mais des Révélations, que non, & qu'elle les avoit dites à ſon Roi Charles; & que dans huitaine elle ſauroit bien ſi elle les devroit révéler.

Inter-

Interrogée de ſon Nom, elle dit qu'en ſon Pays on l'appelloit Jeannete, & depuis qu'elle vint en France fut appellée Jeanne d'Arc, du Village de Dompré : que ſon Pére s'appelloit Jaques d'Arc, & ſa Mere Iſabelle : que l'un de ſes Parens étoit appellé Jean Lingue, l'autre Jean Berrey : de ſes Maraines, l'une Jeanne, l'autre Agnés, l'autre Sibille ; & qu'elle en avoit encor eu quelques autres, comme elle avoit ouï dire à ſa Mere : qu'elle étoit lors de l'Age de vingt-neuf Ans ou environ, Lingére ou Filandière de ſon Métier, & non Bergére : alloit tous les Ans à Confeſſe, oyoit ſouvent une Voix du Ciel, & que la part où elle l'oyoit y avoit une grande Clarté, & eſtimoit que ce fut la Voix d'un Ange : que cette Voix l'admoneſtoit maintefois d'aller en France, & qu'elle feroit lever le Siége d'Orléans, & lui dit qu'elle allaſt à Robert de Baudricourt, Capitaine de Vaucouleurs, lequel lui donneroit Eſcorte pour la mener : ce qu'elle fit, & le connut pour cette Voix.

Je penſe, mon cher Iſaac, que ſi je n'étois pas convenu de la Virginité de la Pucelle, je pourrois bien comparer au Récit qu'elle fait le Conte de Frere Luce mis en Vers par l'ingénieux la Fontaine. Ne ſemble-t-il pas que Baudricourt joue le même Rolle que l'Hermite caffard : & qu'il crie d'une Voix de Tonnerre : *Femme-de Bien, conduiſez votre Fille au Serviteur de Dieu : car, d'elle & de lui il doit venir un grand Pape?* Je veux bien que Baudricourt n'eut point agi par les mêmes Raiſons que Frere Luce.

La

La Politique peut avoir tenu lieu de l'Amour. En ce Cas, la Pucelle ſe ſeroit prêtée innocemment à la Fourbe. Mais, il paroit évidemment par la ſuite de la Procédure, qu'elle ſavoit les Deſſeins de ceux qui la faiſoient agir, & qu'elle connoiſſoit le deſſous des Cartes. Elle avoit l'Ambition de paſſer pour une ſainte Héroïne, & rempliſſoit avec plaiſir le Rolle qu'on lui faiſoit jouër.

Il faut, mon cher Iſaac, que je te communique, une Idée aſſez plaiſante. C'eſt que je trouve entre *Jeanne d'Arc*, & *la Cadiére*, beaucoup de reſſemblance. A cela près, que l'une combattoit contre des Anglois, & l'autre contre des Jéſuites, elles avoient également l'envie de duper le Public, & de s'aquérir une Réputation de Sainteté. Toutes les deux vouloient qu'on les crut en Relation avec tous les Bienheureux Nazaréens. La Pucelle ſe donnoit même pour Confidente de la Divinité. Voici encor Paſquier, ou plûtôt la Procédure, qui va parler. *Elle dit, qu'elle ſavoit bien que Dieu aimoit le Duc d'Orléans, & qu'elle avoit eu plus de Révélations de lui que de nul autre vivant, fors & excepté de celui qu'elle appelle ſon Roy* *.

Tu vois, mon cher Iſaac, que l'Etre ſuprême communiquoit les Secrets les plus cachés à la pré-

* *Item dixit, quod benè ſcit, quòd Deus diligit ducem Aurelianenſem; ac etiam plures Revelationes de ipſo habuerat, quam de alio homine vivente, excepto illo, quam dicit Regem ſuum.*

prétendue Sainte. Auſſi avoit-il ſoin de la faire inſtruire, par des Meſſagers fidelles, de ſes Volontez. Ce fut elle, qui apprit cette Particularité à ſes Juges.

Interrogée, ſi elle avoit ouï la voix, elle répondit, hier trois fois: la prémiere au matin, la ſeconde ſur le Veſpre, & la troiſieme vers la nuit †.

Interrogée, ſi elle avoit veu des Fées, dit que non, qu'elle ſache; mais bien, qu'une ſienne Maraine, femme du Maire d'Aulbery, ſe vantoit les avoir quelques-fois veues vers l'Arbre des Fées, joignant leur Village de Dompré.

Interrogée, qui étoient ceux ou celles qui parloient à elle, dit que c'étoit Sainte Catherine & Sainte Marguerite, *leſquelles elle avoit vues ſouvent & touchées, depuis qu'elle étoit en Priſon, & baiſé la Terre par où elles étoient paſſées; & que de toutes ſes reponſes elle prenoit Conſeil d'elles: qu'elle avoit pris la Robbe d'homme, par Commandement exprès.*

Avois-je tort, mon cher Iſaac, de te dire, que la Divinité envoïoit de fréquens Poſtillons à la Pucelle d'Orleans? Catherine & Marguerite étoient chargées de ces meſſages Spirituels. Une pareille circonſtance fourniroit d'admirables & merveilleuſes réfléxions à quelque Auteur Monacal, qui écriroit la Vie de cette prétendue Sainte. Il montreroit la ſage prudence de l'Etre ſuprême, d'avoir envoïé des Saintes, plûtôt que des Saints, pour annoncer ſa volonté à la chaſte Pucelle, dans la crainte qu'elle n'eut d'abord ôté

* *Quum pulſaretur pro* Ave Maria *de Sero.*

été effraïée de ſe trouver tête-à-tête avec un homme, ſur-tout ſi le Saint eut été de l'ordre des Cordeliers, & qu'il eut porté l'habit de ſon Couvent: car, il eſt bon de remarquer, que les viſites des meſſagers Celeſtes commencérent dans un Tems où Jeanne d'Arc devoit aiſément s'allarmer. Voici encor Paſquier qui va parler. *Dit, qu'à l'Arbre des Fées, & à la Fontaine près de Dompré, elle parla à* Sainte Catherine & Sainte Marguerite, *mais non aux Fées, & y commença de parler dès l'Age de treize Ans.*

Eſt-il permis, mon cher Iſaac, qu'un Auteur, qui d'ailleurs a du mérite, ait pû apporter, pour prouver la réalité de l'inſpiration de la Pucelle d'Orléans les choſes qui marquent le plus viſiblement ſa fourbe & ſon impoſture? Qu'on montre ſes réponſes à un Philoſophe qui fait uſage de ſa raiſon, de quelque Religion qu'il ſoit, il n'héſitera pas à décider en faveur de ceux qui ſoutiennent que la ſeule Politique eut part à la prétendue révélation de Jeanne d'Arc. Doit-on s'étonner des choſes extraordinaires, qu'on trouve quelques-fois dans les Auteurs Grecs & Romains, lorſqu'on voit des Hiſtoriens François, dont les Ouvrages ont mérité l'Eſtime des Connoiſſeurs, adopter une Fable puérile & contraire aux Notions les plus claires? Par quel droit un Nazaréen, aſſez crédule pour croire les Contes de la Pucelle, voudra-t-il rejetter ceux qu'Hérodote a inſérez quelques-fois dans ſes Ecrits?

Pour être encor plus convaincu de l'abſurdité

té de cette Fable pieuſe, il n'y a qu'à faire quelque legere attention ſur la conduite que tint Jeanne d'Arc, lorſqu'elle fut priſonniere. *Sollicitée par ſes Juges*, dit ſon Apologiſte, *de reprendre l'habit de femme, elle repondit, qu'elle ne requeroit d'avoir de cet habit qu'une chemiſe après ſa mort. Derechef ſollicittée de laiſſer l'habit d'homme, & qu'en ce faiſant on la recevroit au Sacrement de la Communion*, elle prit le parti de garder ſa Culotte, qu'elle eſtimoit plus que tous les Biens du Monde; & aima mieux, pendant longtems, être regardée comme excommuniée, que de porter un Cotillon *. A la fin pourtant elle réſolut *de reprendre une Robe de femme, pour ouïr la Meſſe; mais à condition, que, dès l'inſtant qu'elle ſeroit finie, elle reprendroit un habit d'homme*, Il faut avouër, que voilà une plaiſante fantaiſie.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que c'étoit par les ordres de Sainte Catherine & de Sainte Marguerite, que Jeanne d'Arc étoit ſi fort attachée à ſes Culottes. Il eſt vrai, qu'il lui en couta cher d'avoir ſuivi leurs Conſeils. *Le Promoteur aïant donné ſes concluſions*, dis Paſquier, *par Sentence de l'Evêque & du Vice-gerent de l'Inquiſiteur, il eſt dit que tout ce qui avoit été fait par la Pucelle n'etoit que fictions & tromperies, pour ſéduire le pauvre peuple, ou bien invention*

* *Noluit huic præcepto obſequi: in quo apparet Pervicacia ejus, & obduratio ad Malum, & Contemptus Sacramentorum.* Ce Latin eſt aſſez digne du Tems auquel la Pucelle fut condamnée comme Sorciere.

tion du Diable, & qu'en tout ceci avoit commis Blaspheme contre l'honneur de Dieu, impiété contre ſes Pere & Mere, autre Blaſpheme ... d'avoir mieux aimé ne point communier ... que de quitter l'habillement d'homme. A ce jugement opinérent les Evêques de Conſtance & Lizieux, le Chapitre de l'Egliſe Cathedrale de Rouën, ſeize Docteurs & ſix tant licenciés que Bacheliers de Théologie, onze Avocats de Rouën. Cette Sentence envoiée à l'Univerſité de Paris, pour donner *ſon Avis ſur icelle, ... elle déclara, que la Pucelle étoit vraiment hérétique & ſchiſmatique, & dépécha deux Lettres, ... l'une au Roi, l'autre à l'Evêque de Beauvais; pour la faire mourir.*

Malgré la déciſion de l'univerſité, les Anglois, mon cher Iſaac, voulurent ſauver la vie à la Pucelle: mais, ils éxigérent, qu'elle quitteroit cette maudite Culotte, de laquelle elle étoit ſi fort entêtée. La ſainte Guerriere, voyant enfin qu'il falloit, ou mourir, ou reprendre la Juppe, ſe détermina pour ce dernier parti; & cela, ſans attendre le conſeil de Sainte Marguerite. *On l'expoſa ſur un Echafaut public,* écrit Paſquier, *où après avoir été prêchée, elle dit lors, qu'elle ſe ſoûmettroit au Jugement de Dieu, & de Nôtre Saint Pere le Pape. Puis voyant qu'on vouloit paſſer outre, elle proteſta de tenir tout ce que l'Egliſe ordonneroit: diſant pluſieurs fois, que, puiſque tant de Gens ſages ſoûtenoient, que les Apparitions n'étoient de Dieu, elle le vouloit auſſi croire; & fit une Abjuration publique, inſerée tout*

tout du long au Procès : ſurquoi intervint autre Sentence, qu'elle eſt abſoute du Lien d'Excommunication, & condamnée à perpétuelle Priſon *. *Et dès lors, elle reprit l'Habit de Femme, & l'envoya-t-on en Priſon.*

Voilà, mon cher Iſaac, les choſes en fort bon état pour la Pucelle ; & moyennant la perte de ſes Culottes, elle avoit conſervé ſa vie. Mais le mal de tout cela fut qu'elle prit la Juppe ſans conſulter Sainte Catherine, qui fut très fâchée de la voir ainſi en habit de femme, lorſqu'elle revint la trouver en priſon. Elle lui fit une verte Reprimande. *Eh ! de quoi vous aviſez-vous*, lui dit-elle, *de porter un Pet-en-l'Air, quand je vous ai dit qu'il convenoit que vous portaſſiés un Juſte-au Corps ! Ça, dépêchez-vous, Mamie : mettez-moi bas ce Cotillon ; diſſent tous les Evêques, Docteurs, & Bacheliers, en crever de dépit.* Jeanne d'Arc obéit : & fort mal lui en prit, comme il paroit par le reſte de l'Hiſtoire, que *Paſquier* va nous raconter.

Ce néanmoins furent mis ſes habillemens d'Homme près d'elle, pour voir quels ſeroient ſes déportemens. Elle ne fut pas ſi-tôt ſeule, & revenue à ſon ſecond penſer, qu'elle fit Pénitence de ſon Abjuration, & reprit les habits d'Homme. Cette Abjuration, mon cher Iſaac, reſſemble encor aſſez au prémier Deſaveu que fit la Cadiere des crimes qu'elle imputoit au Pere Girard : elle reprit bien-tôt ſes prémiers Sentimens. Jeanne d'Arc fit la même choſe. L'une fut corrigée par

* *Ut cum Paule doloris ibi commiſſa defleret.*

les Janſeniſtes, l'autre par Sainte Cathérine : mais, il en couta plus cher à la derniere. *Le lendemain matin, étant viſitée, & étant retrouvée en ſon ancien appareil, & interrogée ſur ce changement, elle répond l'avoir fait par le Commandement exprès des Saintes, & qu'elle aimoit mieux obéïr aux Commandemens de Dieu que des Hommes. A ces Mots, on la déclare hérétique & relapſe, & tout de ſuite elle eſt renvoyée au Bras ſéculier, où elle fut condamnée d'être brulée toute vive.... L'Univerſité de Paris, voulant auſſi jouer ſon Rolle, fit une Proceſſion de Saint Martin des Champs, où un Frere Dominicain fit une Déclamation encontre cette pauvre Fille, pour montrer que ce qu'elle avoit fait étoit Oeuvre du Diable, & non de Dieu.*

Voila bien du bruit & du fracas pour un Cotillon & une Culotte, me diras-tu peut-être, mon cher Iſaac, & pour ſavoir lequel des deux devoit enfin porter cette malheureuſe Fille ; & il faut ſincérement avouër, que cela paroit dabord extremement ridicule. Cependant, lorſque l'on approfondit ſérieuſement la choſe, on reconnoit bien-tôt, que cet habillement étoit un vrai coup d'Etat, & un fruit de la plus fine Politique. En effet, celle des François vouloit que la Pucelle ne quittât point les Culottes : & celle des Anglois demandoit qu'ils la forçaſſent à prendre la Juppe : & en voici la raiſon, que tu trouveras, ſans doute, parfaitement bien fondée. L'impreſſion étonnante, que la Sainteté de Jeanne d'Arc avoit faite ſur l'Eſprit des Soldats

Soldats de Charles VII. avoit causé la ruine totale des Anglois. Il s'agissoit donc que ceux-ci, pour ranimer leur Parti, & pour détruire chés leurs ennemis une prévention qui leur étoit si avantageuse, fissent avouer à la Pucelle que sa Révélation étoit fausse. Dès qu'elle mettoit Culotte bas, l'affaire étoit gagnée. D'un autre côté, Jeanne d'Arc ne comprenoit que trop combien il étoit utile aux François, qu'elle soutint la fourbe, & qu'elle mit toûjours les Saints de la partie. Aussi demeura-t-elle ferme, tandis qu'elle ne vit point la Mort prête à la punir de sa Dissimulation. Mais, ayant été ébranlée par la crainte des Supplices, elle consentit à renoncer à ses Visions & à ses Inspirations. Dès qu'elle eut fait ce pas, les Anglois qui auroient dû en rester là, l'ayant suffisamment décréditée, ne s'en contentérent point. Ils cherchérent encor à la perdre : & pour cet effet, ils lui tendirent perfidement un piége, en laissant une Culotte à sa disposition. Autant auroit-il valu renfermer un Chien affamé dans un Office bien rempli de Viandes, & lui deffendre gravement d'y toucher. La Pucelle revenue de sa prémiere frayeur, comprit la conséquence de la fausse démarche qu'elle avoit faite, & voulut la réparer. Elle se flatta, qu'on n'oseroit la faire mourir. Mais les Anglois ne la ménagérent plus.

Au reste, mon cher Isaac, en niant la Sainteté de Jeanne d'Arc, je ne veux pas lui refuser les louanges qu'elle mérite. Ce fut une Héroïne, & elle sauva sa Patrie. La cruauté que

les Anglois commirent envers elle, eſt une Tache qui flétrira toujours leur Nation. Ils devoient regarder leur Priſonniere avec le reſpect que méritoit un Sujet fidelle à ſon Roi & à ſa Patrie, & qui ſe ſert des avantages que lui inſpirent ſon courage & ſon génie. Si les Anglois d'aujourd'hui prenoient une pareille Priſonniere, ils admireroient ſa Valeur, & reſpecteroient autant ſa perſonne, qu'ils auroient peu de Foi à ſa Sainteté.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & donne-moi de tes nouvelles.

De Londres, ce ...

LETT. CENT-QUARANTE-ET-UNIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LEs Anglois, mon cher Iſaac, ſont rigides Obſervateurs de leurs Loix, ils en ſuivent éxactement le Texte, ne cherchant point à l'éluder par des Explications; &, ſous le prétexte d'entrer dans l'Idée du Légiſlateur, ils ne rendent point la Science des Loix une Juriſprudence arbitraire. Les Tribunaux, chargés de l'Exécution de la Juſtice, ne ſont point embarraſſés de ſavoir s'ils puniront un tel Crime d'une telle peine. Ils ne ſont occupez que de s'inſtruire ſi la perſonne qu'ils jugent eſt réellement

cou-

coupable. Dès qu'ils ont décidé qu'elle l'eſt, les Loix prononcent ſa peine. En Angleterre, le Juge eſt le Raporteur du Procès, & le Légiſlateur eſt le véritable Juge.

On ne ſauroit trop approuver, mon cher Iſaac, un uſage auſſi judicieux & auſſi prudent. De quelque probité que ſoient douez ceux qui ſont prépoſez pour rendre la Juſtice aux Peuples, il eſt cependant néceſſaire de fixer leurs Déciſions, & de ne les pas laiſſer les Maitres de punir où d'innocenter, ſelon leur fantaiſie, ceux dont ils doivent prononcer le Jugement. Le Cœur de l'Homme eſt rempli de tant de paſſions, ſon Eſprit eſt ſi ſouvent la dupe de ſes préjugés, qu'il lui eſt bien difficile de ne s'égarer jamais lorſqu'il eſt le Maitre d'agir ſans Contrainte. Si les Juges n'avoient pas eu beſoin d'être conduits, on n'eut point compilé les Loix écrites: ils euſſent eux-mêmes été des Légiſlateurs vivans. Mais, on a compris, qu'il étoit impoſſible, qu'ils ne ſe reſſentiſſent de l'Humanité, & qu'ils ne viſſent très ſouvent les choſes au travers du Voile de leurs paſſions, qui les défigurent & les fait changer de forme.

Je ſçai, mon cher Iſaac, que la rigide Obſervation des Loix cauſe quelquesfois des Maux auquels on auroit pû remédier. Je n'ignore pas, qu'il eſt des Cas où il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût interpréter la Volonté du Légiſlateur, & lui donner un Sens plus ou moins étendu. Mais, je ſais auſſi, que ſi cette Liberté eſt favorable à quelques Particuliers, elle devient nui-

ſible & même pernicieuſe au Bien public. Elle accoutume les Juges à une Juriſprudence arbitraire, & ouvre la Barriére à tous les Inconvéniens qu'elle entraine après elle. Lorſqu'on établit une Règle, on ne doit point ſonger qu'elle ſoit commode à une ou deux Perſonnes ſeulement: on doit tâcher, au contraire, qu'elle ſoit utile à la plûpart des Gens *. Senеque, parlant des Loix ſur les Débiteurs inſolvables, dans leſquelles on ne diſtingue point ceux qui le ſont devenus par quelque Accident où il n'y a pas de leur Faute, d'avec ceux qui ont tout dépenſé au Jeu ou par leur Débauche, ne balance point d'aſſurer, qu'il vaut beaucoup mieux, qu'un petit nombre de Gens courre le Riſque de n'être pas reçu à alléguer une Excuſe légitime, que ſi tout le Monde pouvoit chercher quelque Prétexte ſpécieux pour ſe diſculper †.

Il ſuffit, mon cher Iſaac, pour approuver la ſage Coutume d'être entiérement ſoumis & attaché aux Déciſions communes des Loix, de montrer que cette Coutume eſt plus utile au Bien public, que celle de laiſſer aux Juges un Pouvoir arbitraire. Or, comme il n'eſt perſonne

* *Nulla Lex ſatis commoda omnibus eſt: id modo quæritur ſi majori Parti & in ſummam prodeſt.* Tit. Livius, *Libr. XXXIV. Cap. III. Num. I.*

† *Quid tu tam imprudentes judicas Majores noſtros fuiſſe, ut non intelligerent, iniquiſſimum eſſe eodem loco haberi eum qui Pecuniam, quam à Creditore acceperat,*

ſonne qui ne convienne, que les Hommes ont beſoin d'un Appui qui les garantiſſe contre les Attaques de leurs Paſſions, les Juges n'étant point des Divinitez, ils ont par conſéquent beſoin de cet Appui, & ils le trouvent dans l'Obſervance exacte de la Loi qui ne leur laiſſe pas le moyen d'être la dupe de leur Cœur & de leur Eſprit.

De la néceſſité de ſuivre exactement les Ordres des Légiſlateurs, découle le beſoin de n'avoir que des Loix ſages & raiſonnables. Dès qu'on s'apperçoit dans un Etat, que certaines Règles, qui avoient pû être néceſſaires pendant un Tems, deviennent inutiles ou pernicieuſes, il faut les abroger & les détruire. C'eſt une Erreur des plus dangereuſes à la Tranquillité publique, que le ſervile Reſpect qu'on a dans bien des Pays pour certaines Loix bizarres & ridicules, & pour la Mémoire de ceux qui les ont établies. Il ſemble, que ce ne ſoient pas des Hommes, qui ayent inſtitué ces Coutumes: & l'on diroit, que la Divinité les ayant révélées comme celles qui ſont contenues dans nos Livres Sacrez, elles ayent appris aux Peuples, qu'on ne pouvoit les rejetter ſans encourir ſon Indi-

N 4 gna-

perat, Libidine aut Aleâ abſumpſit, & eum qui Incendio, aut Latrocinio, aut aliquo Caſu triſtiore, aliena cum ſuis perdidit? Nullam Excuſationem receperunt, ut Homines ſcirent Fidem utique præſtandam. Status enim erat à patribus etiam juſtam Excuſationem non accipi, quam ab omnibus aliquam tentari. Seneca de Beneficiis, *Libr. VII. Cap. XVI.*

gnation. Triſte Suite des préjugés qu'on reçoit dans l'Enfance, & qui rendent un Etat entier la Victime d'une Impertinence inſérée dans le Droit écrit, ou dans le Droit coutumier !

On auroit bien moins de Reſpect pour les Légiſlateurs, ſi l'on réfléchiſſoit qu'il n'en eſt aucun, même parmi les plus illuſtres & les plus renommez, qui n'ait ordonné quelque-choſe, ou d'extravagant, ou de ridicule, ou de contraire aux bonnes-Mœurs ou à l'Humanité. Lycurgue ordonna, par les Loix qu'il établit à Sparte, que les Filles lutteroient toutes nues devant les Garçons, & qu'elles danſeroient ainſi en leur préſence, en chantant certaines Chanſons. Ce Légiſlateur, en inſtituant une Coutume auſſi extravagante, avoit deſſein d'endurcir le Corps des jeunes Filles, pour qu'elles formaſſent des Enfans plus vigoureux, & qu'elles réſiſtaſſent avec plus de force aux Douleurs de l'Enfantement. Un pareil moyen de rendre les Femmes robuſtes ne s'accorde-t-il pas bien avec la Pudeur & la Bienſéance ! Et ne faut-il pas avoir oublié juſqu'aux moindres Règles de l'Honnêteté naturelle, pour introduire une Coutume qui les détruit entiérement ? Les Payens, au milieu des Impiétez & des Ténébres de leur Religion, ont ſenti combien une Loi auſſi infame étoit contraire aux bonnes Mœurs. Dans l'*Andromaque d'Euripide*, Pélée n'attribue les Débauches d'Héléne qu'à l'Education qu'elle avoit reçue à Sparte. *Il n'eſt pas*, dit-il, *au Pouvoir des Spartiates d'être ſages, quand elles le voudroient : car*,

car, elles sortent de la Maison de leur Pére avec des Jupes entre-ouvertes, qui laissent voir leurs Cuisses. Elles vont avec les jeunes hommes, & luttent avec eux; ce que je ne saurois souffrir. Après cela, faut-il s'étonner que vous n'ayés que des Femmes débauchées *. Ce Passage d'un Poëte Payen, qui condamne si justement la Débauche que Lycurgue avoit établie sous des Prétextes aussi faux que ridicules, est une preuve évidente, que la Probité & la Pudeur ont trouvé des Défenseurs parmi les Gens qui professoient les Religions les plus impies, & les plus favorables aux Déréglemens du Cœur. *La vertu*, dit un ancien Docteur Nazaréen, *a même été respectée dans les Tems où la Débauche régnoit le plus*

* - - - - - Θὺς ἄν, εἴ βούλοιτο τις,
Εὔφρων γένοιτο Σπαρτιατίδων χορῶν,
Αἳ ζὺν νέοισιν ἐξερημοῦσαι δόμους,
Γυμνοῖσι μηροῖς, καὶ πέπλοις ἀνειμένοις,
Δρόμους παλαίστρας τ' οὐκ ἀνασχετὰς ἐμοὶ,
Κοινὰς ἔχουσι κἀπὸ θαυμάζειν χρεών,
Εἰ μὴ γυναῖκας σωφρονας παιδευετε.

- - - - *Neque, si velit aliqua*
Puella Spartana, possit esse casta:
Quæ, relinquentes Domos, cum Juvenibus,
Nudis Femoribus, & Tunicis laxatis,
Cursus, & Palestras, non tolerandas mihi,
Communes habeant. Deinde an mirari oportet,
Si non educatis Mulieres castas?
Euripides, Andromachæ *Versu* 598. *pag.* 519.

plus *. Ne doit-on donc point s'étonner avec raiſon, que ceux, qui étoient chargés de la Conduite des autres Hommes, qui leur preſcrivoient les Loix qu'ils devoient ſuivre, n'aient pas compris des Bienſéances & des Véritez qui ont été ſi ſenſibles à de ſimples Particuliers?

Les Erreurs des Légiſlateurs anciens doivent ſervir d'Inſtruction à ceux qui ont aujourd'hui le Pouvoir de corriger & d'annuller les Loix. Ils doivent ſe garantir d'une prévention trop grande pour les Règles de ceux qui les ont précédez, & les ſupprimer entiérement, ſi elles ſont inutiles ou nuiſibles. N'eſt-il pas ridicule d'avoir plus de Reſpect pour un Homme, ou pour une Coutume, parce que l'un eſt mort, & l'autre eſt établie, depuis cinq ou ſix cens Ans, que l'on n'en avoit dans le Tems même que cet Homme vivoit, & que cette Coutume fut inſtituée? Si l'on convient de ce Principe, il ſera aiſé de montrer, que tous ceux, qui ont été chargés par quelques Peuples de leur preſcrire des Loix, ont trouvé des Gens, qui en ont condamné pluſieurs, & qui ont écrit pour en faire connoitre le Faux & le vicieux. Lycurgue avoit établi dans Sparte un Sénat compoſé de vingt-huit Perſonnes, qui balançoient

* *Tanta vis eſt Probitatis & Caſtitatis, ut omnis, vel penè omnis, ejus Laude moveatur humana Natura; nec uſque adeo ſit Turpitudine vicioſa, ut totum amittat Senſum Honeſtatis.* Auguſt. de Civit. Dei, *Libr. II. Cap. XXVI, pag.* 255.

çoient & tempéroient l'Autorité des Rois. Ariſtote condamnoit dans l'Inſtitution de ce Sénat, que les Sénateurs jouiſſent pendant toute leur Vie de leurs Charges. *L'Eſprit*, dit ce Philoſophe, *ne vieilliſſant pas moins que le Corps, il eſt injuſte de commettre la Fortune & la Vie des Citoyens à des Hommes qui ne ſont plus en état d'en juger.* Platon n'approuvoit pas que Lycurgue eut ordonné, qu'on rejettât, dans la Fondriére des Apotêtes près du Mont Tagete, les Enfans, qui, en naiſſant, paroiſſoient mal-faits, délicats, & foibles. Ariſtote, au contraire, approuve une Cruauté ſi dénaturée, & plus digne d'être exercée par des Bêtes féroces, que par des Hommes. *Quant aux Enfans*, dit ce Philoſophe, *qu'on doit nourrir, ou expoſer, il faut faire une Loi qui défende d'en nourrir aucun qui ſoit imparfait, ou mutilé de ſes Membres: &, dans les Lieux où cette Loi ſeroit contraire aux Loix du Pays, il faut faire bleſſer, les Femmes, avant que les Enfans ayent Sentiment de Vie.*

Après un Raiſonnement auſſi abſurde, auſſi cruel, & auſſi contraire à l'Humanité, doit-on adopter aveuglément les Loix qu'ont preſcrites des Hommes qu'on a regardé comme au-deſſus des autres par l'étendue de leurs Lumiéres? Heureux le Peuple, mon cher Iſaac, qui, ſoumis aveuglément à ſes Loix, n'en reçoit d'autres que celles qui ſont fondées ſur la Vertu, ſur la Prudence, & ſur la Probité! Ce qui fait que, dans bien des Pays, les Juges ont pris

la

la Licence de s'élever au-deſſus des Loix, de s'attribuer un Pouvoir deſpotique, & de ne ſuivre ordinairement, ſur tout dans les Matiéres Criminelles, qu'une Juriſprudence arbitraire, ce ſont les Défauts qu'ils ont apperçus dans certaines Loix. Comme ils n'étoient pas les Maitres de les annuler, ils ont pris le Parti de les expliquer à leur fantaiſie, & l'ont fait de cent façons différentes, ſuivant qu'ils ont cru que la néceſſité du Cas l'exigeoit. Dans toutes ces diverſes Explications, ils ont ſouvent pris les mouvemens de leurs Paſſions pour les Impreſſions de la Juſtice; &, s'ils ont ſauvé par-là pluſieurs Innocens, peut-être auſſi n'ont-ils pas puni bien des Coupables.

Je reviens, mon cher Iſaac, à la maniére dont les Anglois adminiſtrent la Juſtice. Elle eſt ſage, prudente, & digne d'être imitée par toutes les Nations. Dès qu'ils s'apperçoivent qu'une Loi eſt utile au Bien public, ils l'ordonnent; &, tandis qu'elle n'eſt point abrogée, ils la ſuivent exactement. S'ils voyent, dans les Suites, qu'elle devient nuiſible, ils ne cherchent point à l'éluder par de vaines Explications, ils l'anéantiſſent. Dans la Crainte d'introduire la pernicieuſe Coutume de laiſſer les Juges Maitres de ſuivre leurs Caprices dans ce qui regarde la Vie & les Biens des Citoyens, loin d'accorder un Pouvoir arbitraire à de ſimples Magiſtrats, les Anglois veulent, que les Rois ſoient les Protecteurs des Loix, & n'en ſoient point les Tirans.

Porte-

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vis content & heureux ; & que le Dieu de nos Péres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-QUARANTE-ET-DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LES Egaremens, mon cher Iſaac, dans leſquels j'ai vû les Nations, que j'ai parcourues, & les erreurs & les préjugés qui aveuglent généralement les hommes, m'ont fait réfléchir ſur le triſte Etat où ſe trouve la morale chés les Européens. Ils ſont prévenus, qu'ils ſuivent des maximes bien plus conformes à la raiſon & à la droiture, que les Afriquains & les Aſiatiques. Cependant, lorſqu'on vient à examiner pluſieurs de leurs ſentimens, ſur-tout ceux qui ne ſont fondez que ſur l'autorité de certains Théologiens, on les trouve preſque auſſi éloignés de la juſtice & de l'Equité, que ceux des Caraïbes & des Cannibales.

On ne doit pas s'étonner que les Peuples ne s'apperçoivent point des Erreurs qu'on leur a perſuadées, & qu'on fomente tous les jours parmi eux. On les leur couvre du Voile de la Religion & de la Piété, & on les leur rend reſpectables. Ils croient ſervir la Divinité, en

s'é-

écrivit à Nectaire, pour l'exhorter à représenter à l'Empereur, que la Piété & la Religion demandoient, qu'on ne permit point à ces Hérétiques de s'assembler, & qu'on ne devoit avoir aucun Egard aux Privileges qu'on leur avoit accordez. Ainsi, loin que ce Docteur Nazaréen enseignât une morale qui se ressentit de la pureté de celles des prémiers Fondateurs de sa Religion, elle étoit infiniment au dessous de celles des Philosophes Païens, qui reconnoissoient que la fidélité, qui consiste à être sincere, & à tenir sa parole, est le fondement de la Justice *.

Ce Grégoire n'est pas le seul parmi ceux que les Nazaréens apellent *les Peres*, qui ait soutenu des Erreurs directement contraires a la tranquilité publique & à la raison. Augustin, homme véritablement illustre, & d'un Esprit vif & élevé, mais vain, fier, & emporté, écrivit d'abord avec assez de modération & de sagesse contre ses adversaires, qu'on apelloit les Donatistes. Mais, enfin, son Génie ardent l'emporta. Le Philosophe s'évanouït: il ne resta plus que le Controversiste; &, alors, il soutint si hautement, qu'il falloit persécuter, détruire, anéantir ceux qu'on nommoit Hérétiques, qu'il en a justement mérité le Titre de Patriarche des Persecuteurs. Il ôsa avancer, qu'on n'étoit point obligé de garder la Foi qu'on avoit promise aux Hérétiques; parce que, par le Droit di-

* *Fundamentum est autem Justitiæ fides; id est dictorum conventorumque constantia & veritas.* Cicero de Officiis, *Lib. I. Cap. VII.*

Divin, tout eſt aux véritables fidelles, & que les Hérétiques ne poſſedent rien légitimement. Ainſi, ſelon ce bouillant Africain, les Contracts, que les Nazaréens font avec des hommes d'une différente Religion, ne doivent durer qu'autant qu'ils n'ont pas la puiſſance de les violer. Combien la Morale de Cicéron eſt-elle plus pure? *La Fraude*, dit-ce Philoſophe Romain, *bien loin d'empêcher qu'on ne viole le Serment, ne fait que rendre le parjure plus criminel* †.

Ce n'eſt pas dans leurs ſeules diſputes de Religion, que les Théologiens Nazaréens ont renverſé les vrais Principes Moraux. Ils ont abuſé quelques-fois de certains paſſages de nos Livres Saints, pour autoriſer leurs opinions erronées. Ambroiſe, en expliquant les Pſeaumes où David reconnoit qu'il a péché contre Dieu ſeul *, ſe ſert de cette occaſion, pour établir le principe le plus abſurde & le plus contraire à l'Humanité. Il dit en Termes formels, que *David ne pécha point envers Urie, lorſqu'il le fit mourir; parce que les Rois, étant Maitres de la Vie & des Biens de leurs Sujets, ils peuvent les leur ôter, lorſqu'ils le jugent à propos, ſans qu'ils ſoient coupables auprès des hommes de leurs Cruautez & de leurs Caprices* †. Accorde ſi tu

† *Fraus enim adſtringit, non diſſolvit, Perjurium.* Cicero de Officiis, *Libr. III. Cap. XXII.*

* *Tibi ſoli peccavi, & malum coram te feci; &c.* Pſalm. L. *Verſ.* 6.

† *Reor utique erat, nullis Legibus tenebatur, quia liberi ſicut Reges a Vinculis Delictorum. Neque enim*

peux un pareil principe avec le procédé impérieux & altier, que ce même Docteur tint envers l'Empereur Théodoſe, & que les Nazaréens ont ſi démeſurément loué depuis; ou bien avec les injures atroces dont il ne fit aucune difficulté d'accabler Magnence. Cela étoit bien éloigné de ce pouvoir exceſſif, qu'il accorde ſi libéralement aux Rois. N'eſt-il pas affreux, extravagant, & digne de punition, de ſoutenir qu'un Prince, qui enleve la femme de ſon Sujet, & qui le fait mourir tout innocent qu'il eſt, ne péche que contre Dieu, & qu'il ne commet pas une véritable injuſtice envers celui ſur qui tombe ſa Cruauté? Pour ſentir tout ce qu'il y a de pernicieux dans une ſemblable opinion, on n'a qu'à réfléchir aux deſordres qu'elle entraine néceſſairement après elle. *Il y a un Commerce*, dit le ſage la Bruyere §, *ou un Retour des devoirs du Souverain à ſes Sujets, & de ceux-ci au Souverain. Quels ſont les plus aſſujetiſſans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits engagemens du reſpect, des Secours, des Services, de l'Obéiſſance, de la dépendance; &, d'un autre, les obligations indiſpenſables de bonté & de Juſtice, dont le Prince eſt dépoſitaire. Ajouter, qu'il eſt Maitre abſolu de tous les biens de ſes Sujets*

ullos ad Pœnam vocantur Legibus, tuti imperii poteſtate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. Sed quamvis tutus Imperio, devotione tamen ac fide erat Deo ſubditus. Ambroſii Apologia Davidis, *Cap. X.*

§ Caractéres ou mœurs du Siecle, *Tom. I. pag.* 479.

Sujets, ſans égard, ſans Compte, ſans diſcuſſion, c'eſt l'opinion d'un Favori, qui ſe dédira à l'Agonie.

Voilà, mon cher Iſaac, une Morale bien différente de celle d'Ambroiſe. Il eſt d'autant plus ſurprenant, qu'elle ne lui ait pas été connue, qu'elle l'a été des Païens les plus dévouez au Depotiſme. Bien loin qu'ils aient crû que les Rois étoient les Maitres de prendre injuſtement les Biens de leurs Sujets, & de leur ôter la Vie, Hérodote nous apprend *, que les Perſes, ſi ſoumis à leurs Souverains, avoient chés eux une Loi, par laquelle il n'étoit pas permis aux Rois de faire mourir un homme qui n'avoit commis qu'un ſeul Crime. La même Loi défendoit à tous les Grands Seignenrs de traiter rigoureuſement leurs Eſclaves pour une ſeule faute. Il leur étoit ordonné de conſiderer ſi les fautes, que leurs Domeſtiques avoient commiſes, étoient plus grandes que les Services qu'ils en avoient reçus; &, alors, il leur étoit permis de contenter leur Colere & de punir les coupables. Qu'elle différence, mon cher Iſaac, n'y a-t-il pas entre des Loix auſſi ſages & les opinions de certains Docteurs Nazaréens! Et n'eſt-il pas ſurprenant, que des Gens, qui n'étoient éclairez que d'une foible raiſon, & d'une Clarté obſcurcie par les Ténébres du Paganiſme, aïent eu des Idées d'une morale beaucoup plus ſage & plus équitable, que celle qu'ont enſeignée des Savans & des Prêtres, qui reconnoiſſoient la ſpiritualité & l'unité de la Divinité?

* Herodot. *Libr. I. pag.* 67.

Quelques-uns d'entre eux ont même paru ignorer les bienſéances les plus ſimples, & n'ont point été retenus par les Liens les plus ſacrez de la Société. Ils ont violé les devoirs de l'Amitié. Leur paſſion & leurs emportemens les ont ſi fort aveuglez, qu'ils ont déchiré, par les médiſances & les Calomnies les plus attroces, des perſonnes, qui leur avoient été très chères, & avec leſquelles ils n'avoient eu d'autre Sujet de diſpute, que la diverſité & l'oppoſition de Sentiment ſur quelques Points de Doctrine. Jérome, Génie hardi, & Auteur véhement, dont le Stile aproche aſſez de la pureté de celui de Cicéron, écrivit de la maniére la plus vive & la plus forte contre ſon Ami Ruffin, parce qu'il avoit embraſſé les opinions d'Origene. L'Union, qui avoit régné pendant très long-tems entre eux deux, ne put arréter ſa fureur: il fallut qu'il exhalât ſa Bile par un Libelle. Heureux, s'il eut pû profiter des Leçons qu'un Auteur Païen avoit données à l'Univers, & qu'il eut pratiqué les ſages Maximes du *Traité de l'Amitié* de Cicéron! Sans doute alors, bien loin de ſonger à décrier Ruffin, il eut tâché de le convaincre par la douceur, & par de bonnes manieres.

La véritable tendreſſe ne goute de plaiſir, de ſatisfaction, & de Gloire, qu'autant que les perſonnes pour qui elle s'intéreſſe y prenent part *. Ce Sentiment délicat eſt ignoré depuis long-

* *Nec fas eſſe ullâ me Voluptate frui*
Decrevi tantiſper, dum ille abeſt meus

long-tems des Théologiens, & sur-tout des controversistes. Il n'est rien qu'ils ne sacrifient à leurs passions: &, dès qu'un de leurs Amis cesse d'être le Partisan de leurs opinions, leur tendresse cesse de même. Leur Amitié se change en Haine. Ils oublient jusqu'aux moindres Regles de la bienséance & de l'Equité. Il ne tient pas à eux, qu'on n'extermine par le Fer & par le Feu ceux qui n'ont fait d'autre Crime, que de ne point continuer d'être leurs Esclaves. Triste suite de la foiblesse des Principes d'une morale également fausse & pernicieuse, qui colore du Nom de vertu les defauts les plus contraires au bien public, & à la Tranquilité de la Societé civile.

Si la véritable & saine morale est connue chés les Nazaréens, c'est aux Laïques à qui ils en sont redevables. Grotius, & Puffendorff, ont plus fait de Bien au Genre Humain, que tous les Théologiens anciens & modernes. Ces sages Jurisconsultes ont remonté à la Source. Ils ont éxaminé avec soin les mouvemens qu'inspiroit la Loi naturelle. Ils se sont appuïés des autoritez des prémiers Législateurs Nazaréens dont je t'ai déja fait l'Eloge. En corrigeant les Abus, & détruisant les Erreurs, qu'avoient introduits ceux qui avoient fait des Points de morale de leurs Caprices, de leur haine, & de leur ambition, ils ont montré aux hommes la vérité toute nue, qu'on leur cachoit avec tant

Particeps.

. Terent. Heaut. *Act. I. Scen. II.*

de Soin. Cependant, quelques efforts qu'ils aïent fait pour être utiles à l'Univers ils n'ont pû faire juſques ici qu'une partie du Bien qu'ils s'étoient propoſé; pluſieurs Théologiens, ardents à ſoutenir leurs Erreurs & celles de leurs prédéceſſeurs, aïant fait ce qu'ils ont pû, & agiſſant encor de toutes leurs forces, pour décrier tous les ouvrages qui enſeignent une morale pure, ſimple, humaine, & qui deſapprouve toutes les violences qu'on veut conſacrer ſous le prétexte de la Religion. *Lorſque l'admirable* Traité du droit de la Guerre & de la Paix *eut paru*, dit Puffendorff *, *les Eccleſiaſtiques, au lieu d'en remercier l'Auteur ſe ſoulevérent contre lui; & il fut, non ſeulement mis dans l'*Indice expurgatoire *des Inquiſiteurs Catholiques-Romains*, (*je n'en ſerois pas ſurpris*,) *mais encor pluſieurs Théologiens Proteſtans tâchérent de le décrier. La même choſe eſt arrivée au Livre* du droit de la Nature & des Gens. *Les Jéſuites de Vienne le firent deffendre.*

Croi-moi, mon cher Iſaac. La haine des Théologiens outrez contre ceux qui veulent ſoutenir les droits de l'humanité & en faire connoître les devoirs à leurs Concitoïens, eſt l'obſtacle le plus fort que trouve la bonne morale. Auſſi peut-on dire, qu'on doit bien plûtôt en étudier les Préceptes dans les Ouvrages des Païens, que dans ceux de certains Docteurs, qui paſſent cependant pour les Arbitres du Sort & de la deſti-

* Traité du droit des Gens, *Preface de Barbeyrac, pag. xxij.*

deſtinée des hommes. Malheur aux Nations chés leſquelles on ne connoit d'autres principes de morale, que ceux qu'on trouve dans les Livres approuvez par les Inquiſiteurs Eſpagnols, Italiens, & Portugais.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & fais des vœux pour qu'il plaiſe à la Divinité d'éclairer les Yeux de tous les hommes. Quoique nous ſoïons Juifs, nous devons cependant ſouhaiter, que les Nazaréens ſuivent les principes d'une morale équitable. Si les Eſpagnols & les Portugais penſoient comme *Grotius* & *Puffendorff*, ils n'égorgeroient point nos Freres auſſi iniquement qu'ils le font. Que le Dieu de nos Peres te comble de proſpéritez.

De Londres, ce . . . .

LETT. CENT QUARANTE-TROISIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

TU auras ſans doute été ſurpris, mon cher Monceca, de mon Silence; & tu m'auras accuſé de pareſſe & de Négligence. Mais, tu changeras de penſée, en apprenant que j'ai été faire un Voïage de quelque Jours à Jéruſalem. La Proximité de la Sainte Cité de David, & la Facilité de ſatisfaire ma Curioſité, & de voir cette illuſtre Capitale du Roïaume de nos An-

cètres, m'ont fait profiter de l'Occaſion d'un Vaiſſeau qui partoit d'Alexandrie pour ſe rendre à Saint Jean d'Acre.

JE ne puis, mon cher Monceca, t'exprimer les Mouvemens dont j'ai été agité, en entrant dans la Paleſtine. La joie, la Douleur, la pitié, la Fureur, le Reſpect, le Dépit, toutes ces Paſſions ſe ſuccédoient dans mon Cœur, & quelques fois elles ſembloient y agir toutes enſembles. *Heureux Sejour*, diſois je, *où le Dieu d'Iſrael fut autrefois ſervi par ſon Peuple, avec la Splendeur que demande ſon Culte, ſe peut il que mes Yeux aïent la Douceur de te contempler? Mais, hélas! dans quel Etat leur offres tu les Villes & les Palais, dont tu étois rempli? Je ne vois que des Ruïnes, Reſtes infortunez, échappez à la Cruauté, à la Rage, & à la Fureur de nos Ennemis. Dieu juſte! Dieu vengeur! Souvien toi de ton Peuple!*

A CES Mots mon cher Monceca, mes Yeux ſe ſont remplis de pleurs: &, quoique je déſaprouve la Vengeance que nos Freres deſirent, une ſainte Fureur, dont je n'étois point le Maître, l'a emporté ſur mes réflexions Philoſophiques. Je me ſuis proſterné à terre; & me tournant du côté des Ruines du Temple, dont je n'étois éloigné que de quinze lieues, j'ai fait la Priere que nos Freres font pluſieurs fois l'Année dans leurs Sinagogues. *Regarde, Seigneur, les maux que nous ont fait nos Ennemis. Rappelle-toi les Cruautez de Nabucodonoſor, & celles de Titus; mais ſouvien-toi, ſur tout d'Adrien, le*

plus

plus cruel des Deſtructeurs de notre Nation, qui éleva ſur ton Autel des Statues infames, qui ſouilla ta Ville par l'Idolatrie, qui raſa & ſaccagea neuf cent quatre-vingt Bourgs, & brula quatre cent quatre-vingt Sinagogues †.

Ma douleur, mon cher Monceca, a pris de nouvelles forces en arrivant à Jéruſalem. J'ai ſenti mon Cœur percé de mille coups mortels, lorſque j'ai examiné les ruines du Temple. Les Turcs ont bâti une Moſquée dans l'ancien Parvis. Il eſt encor pavé de Marbre blanc & noir. Au milieu, & dans le même endroit où ſe trouvoit autrefois le Saint des Saints, eſt aujourd'hui le Temple Mahometan, couvert d'un grand Dome, ſoutenu par deux rangs de Colonnes de Marbre. Au milieu de ce Dome, on voit une groſſe pierre, ſur laquelle les Turcs aſſurent que Mahomet ſe plaça, lorſqu'il monta dans le Ciel.

Juge, mon cher Monceca, du deſeſpoir d'un Iſraelite à la vûe de cet infame Edifice conſtruit ſur les fondemens du Temple élevé par Salomon. La douleur, dont j'en ai été pénétré, ne m'a pas permis de faire un long ſéjour à Jéruſalem. Content d'avoir baiſé cette Terre chérie,

† Il y a dans le Rituel des Juifs une Himne pour le neuvieme Jour du Mois *Ab*, dans laquelle on lit ces Mots : *Recordare, Domine, qualis fuerit Adrianus. Crudelitatis Conſilia amplexus, conſuluit Idola ſe pervertentia, & ſuſtulit combuſſitque quadringinta & octoginta Synagogas.* Tractatus Talmudicus, *Giffin* dictus *apud* Joan. à Lent. de Judæorum Pſeudo-Meſſiis, *pag.* 18.

rie, & dans laquelle nos Deſcendans purifieront un jour toutes les Impiétez & les Abominations que nos Ennemis y ont commiſes, je ſuis retourné au Caire, où j'ai emporté de la précieuſe Terre ſur laquelle le Temple avoit été bâti. Ce n'eſt pas, qu'imitant la Superſtition des Nazaréens, qui ont pour certains lieux de Jéruſalem un Reſpect infini, je penſe qu'il y ait une Vertu plus efficace dans cette Terre, que dans aucune autre. Mais, j'ai été bien aiſe d'en avoir avec moi, pour me rappeller plus fortement les Maux où nos Crimes ont plongé notre Patrie, & m'exciter par là à devenir plus vertueux.

Lorſque je penſe, mon cher Monceca, aux Maux que nos Peres ont ſoufferts, je ſuis tenté de croire, qu'ils s'étoient rendus coupables de quelques grands Crimes, dont la connoiſſance n'eſt pas venue juſques à nous : & il faut que je t'avoue, que ſi je n'étois point auſſi aſſuré que je le ſuis de la Vérité de ma Religion, quand j'examine les maux qui nous ont accablez depuis la Naiſſance du Nazaréiſme, je croirois volontiers que les Prophéties ont été accomplies ; & que le Dieu d'Iſraël, ayant abandonné ſon Peuple, en auroit choiſi un autre.

Sans m'arrêter à la prémiere Deſtruction de Jéruſalem par Titus, je parcours, avec Etonnement & avec Fraïeur, les Malheurs dont les Juifs ont été accablez par Adrien. Après que ce cruel Empereur eut fait mourir Barcokebas, & pris la Ville de Bitter, derniere reſſource d'Iſraël,

raël, il ordonna qu'on plaçât un Pourceau de Marbre ſur la porte de Jéruſalem par laquelle on alloit à Bethléhem. Il fit ſervir à la Conſtruction d'un Théatre, & de pluſieurs Temples de ſes faux Dieux, les pierres du Temple de Salomon : & il fit élever la Statue de Jupiter dans le lieu où ſe trouvoit autrefois le Sanctuaire. Il deffendit, ſous peine de la vie, à tous les Juifs, de pouvoir entrer dans Jéruſalem : & il ordonna, qu'on coupât les Oreilles à un grand nombre d'entr'eux qu'il fit tranſporter en divers Païs.

Si les maux que nous avons ſoufferts en Eſpagne & en Portugal, ne nous montroient évidemment juſqu'où peut aller la dureté des Hommes, ce ſeroit avec peine que nous ajouterions foi aux cruautez que nos Auteurs aſſurent avoir été exercées ſur nous, par Adrien & par ſes Soldats. Ils diſent, qu'*après la priſe de Bitter, le carnage fut ſi grand, & que le Sang rouloit avec tant de force, qu'il entrainoit avec lui des pierres de la peſanteur de quatre livres, & qu'il entra bien avant dans la Mer* *. Ils ajoutent, que, *lorſque les Romains furent Maîtres de la Ville, ils aſſemblérent tous les Ecoliers, & les brulérent avec leurs Livres, parce que ces jeunes Gens, dans les commencemens du Siege, voulant ſe rendre utiles à leur Patrie, s'étoient ſervis de leurs poinçons, ou de*

* *Quinimo Sanguis rapiebat ſecum petras magnitudinis quadraginta modiorum, donec ad quadraginta milliaria uſque in Oceanum flueret.* à Lent. *pag. ib.*

de leurs canifs, pour tuer les Ennemis †. On leur fit un crime énorme d'avoir osé se défendre lors qu'on les attaquoit. La perte de Bitter fut suivie de l'entiere Dispersion de nôtre Nation. Les maux que nous avions essuyé sous Titus, n'étoient que de legeres playes, eu égard au coup que nous porta Adrien. Il fit vendre un nombre infini de Juifs dans les Foires, au même prix que les Chevaux ; & il en fit conduire beaucoup en Egipte, qui moururent de faim, de soif, & de fatigue.

Est-il possible, mon cher Monceca, que la Divinité expose un Peuple à des maux aussi grands, s'il ne les a pas méritez par des crimes qui demandent des chatimens aussi rudes ? Je crois être fondé à soutenir que nos Auteurs ne nous ont point dit les véritables Causes qui peuvent avoir obligé le Seigneur d'abandonner ainsi son Peuple à la cruauté de ses Ennemis. Sans doute, il falloit que les Juifs eussent commis quelques offenses contre les Romains, dont la Divinité étoit justement irritée. Sous le prétexte de Religion, peut-être avoient-ils fait plusieurs Meurtres, & s'étoient-ils souillés du Sang des Innocens. On doit même penser, que les soupçons sont bien fondez, si l'on veut ajoutez foi aux Ecrits d'un ancien Docteur Nazaréen, qui vivoit environ deux Siécles après Adrien.

Il

† *Ista Pubes principio Hostes impetum facientes graphiis suis confodiebat. Cum verò hi prævalerent, Urbemque cepissent, involverunt Pueruios illos cum Libris suis, eosque sic cremarunt.* Joan. à Lent. *pag.* 13.

Il a laiſſé par écrit, que le fameux Barcokebas; Auteur de la Guerre des Juifs contre les Romains, étoit un célébre Impoſteur, qui plongea la Nation dans un abîme de maux dont elle n'a pu ſortir. Ce Malheureux, qui ſe diſoit le Meſſie, ſe ſervoit d'une ruſe, par laquelle il paroiſſoit vomir des flammes, & jetter des étincelles de feu par la bouche *. Il excita les Juifs à la Revolte; & par un excès d'un Fanatiſme qui tenoit de la rage & du deſeſpoir, il exigea de tous les Juifs qui entrerent au nombre de ſes Soldats, & qui ſe montoient à deux cent mille, qu'ils ſe coupaſſent un doigt, pour donner une preuve de leur courage. Ce Monſtre, né pour la deſtruction de ſes Freres, vint à bout de ſéduire preſque toute la Nation. Elle entra dans ſes vûës: elle ſecoua pour un tems le joug des Romains, en égorgea pluſieurs, & prit, pour le ſujet de ſa Revolte, & des Meurtres qu'elle commit, le prétexte le plus frivole. Nos Auteurs en conviennent; & par les raiſons qu'ils apportent de la priſe des Armes des Juifs, ils ſemblent juſtifier tous les maux que leur firent les Romains.

Si nous croyons ce que raconte le Talmud, la Guerre contre Adrien fut occaſionnée par la mort de pluſieurs Romains qu'on égorgea très injuſte-

* *Ut ille Barcochobas, Auctor Seditionis Judaicæ, ſtipulam in Ore ſuccenſam, anhelitu ventilabat, ut flammas evomere videretur.* Hieronymi Apologia II. adverſus Ruffinum.

injuſtement. Ce Livre nous dit †, que les Juifs avoient la coutume de planter un Cedre, lorſqu'il leur naiſſoit un Fils; & un Pin, lorſqu'il leur naiſſoit une Fille. Ils ſe ſervoient du bois de ces Arbres, pour faire le Lit Nuptial, lorſqu'ils venoient à établir les Enfans à la naiſſance deſquels ils les avoient plantez. La Fille de l'Empereur Adrien, traverſant la Judée, ſon Char vint à ſe briſer. Pour le racommoder, les Romains, qui accompagnoient cette Princeſſe, ignorant l'uſage & la deſtination de ces Arbres, en coupérent un. Les Juifs ſe ſouleverent dans l'inſtant, & tuérent ces Romains, qui avoient oſé détruire une choſe qu'ils regardoient comme ſacrée.

IL n'eſt rien de ſi ridicule, & de ſi faux, que cette Hiſtoire; car, il eſt très certain, que l'Empereur Adrien n'eut jamais de Fille. Mais, en ſuppoſant la Réalité de ce Conte fabuleux; nos Peres ne méritoient-ils pas d'être punis rigoureuſement, de s'étre revoltez pour un pareil ſujet? Et n'étoit-ce pas une Barbarie affreuſe, que

† *In more fuit ut cum naſceretur Infans plantarent Cedrum, cum Infantula Pinum: cumque Nati contraherent Matrimonium, ex iis conficerent Thalamum. Die quâdam tranſiliit Filia Cæſaris, & confractum eſt ei Crus Carpenti. Cedrum iſtiuſmodi exciderunt, atque eam attulerunt. Inſurexerunt in eos Judæi, atque eos ceciderunt. Relatum eſt Cæſari rebellare Judæos. Profectus ille in eos iracundus excidet totum Cornu Iſraëlis.* Tractatus Talmudico-Babyl. *Giffin* dictus, *folio* 57. *apud* Joh. à Lent de Judæorum Pſeudo-Meſſiis, *pag.* 7.

que d'avoir égorgé les Gardes d'une Princeſſe, pour avoir commis une Faute dont-ils ne connoiſſoient point les Conſéquences?

SANS recourrir à toutes les chimériques Viſions du Talmud, convenons, mon cher Monceca, que l'Impoſteur Barcokebas, & l'Eſprit remuant de nos Peres, toujours prêts à la Révolte, leur attirérent les Maux dont ils furent accablez. Au lieu de ſe ſouvenir de ceux qu'ils avoient eſſuïés ſous Titus, pour éviter d'en eſſuïer de nouveau de ſemblables, ils irritérent les Romains, par leur Deſobéïſſance; par leurs cruautez & leurs Meurtres, ils offenſérent griévement la Divinité, dans laquelle ſeule ils devoient avoir leur Recours. Il faut avouër de bonne-fois, que s'il n'eſt point de peuple au Monde qui ait été traité auſſi durement que nous, il n'en eſt point non plus, dont l'Orgueil, l'Obſtination, & la Cruauté, ait plus mérité le total Abbandon de Dieu. Et ce qu'il y a de plus douloureux pour nous, c'eſt que la plûpart des Crimes de notre Nation ont été occaſionnez par des Gens qui l'ont abuſée ſous le prétexte de deffendre la Religion.

NOS Malheurs paſſez doivent être éternellement preſens à nos Yeux, & nous empêcher d'être de nouveau la Duppe de quelque Impoſteur. Lorſque le Meſſie viendra finir notre Eſclavage, & rompre nos Fers, il n'aura pas beſoin de nous ordonner de tremper nos mains dans le Sang. Sa ſeule Puiſſance domptera les Cœurs les plus rebelles; & pour en venir à bout, il

n'aura

n'aura qu'à le vouloir. Rien ne lui ſera impoſſible. Il n'y a que les faux Prophetes, & les Impoſteurs, qui veulent fonder la Doctrine qu'ils annoncent ſur la Deſtruction d'une Partie du Genre Humain. N'y a-t-il pas de la Folie & de l'Extravagance à ſoutenir, que Dieu ne nous enverra un Libérateur, que pour nous autoriſer à commettre toutes Sortes de Cruautez? Ceux, qui ſe forment cette Idée du Meſſie, ſe figurent apparemment, qu'il y aura peu de Différence entre lui & un Inquiſiteur Eſpagnol. Rejettons, mon cher Monceca, ces fauſſes Notions; & ſoïons certains que notre Libérateur, loin de mettre en Feu l'Univers, ramenera le Calme & la Paix dans les quatre Parties du Monde.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca & ne conçois que des Eſpérances auſſi ſages que ſalutaires de notre Libérateur à venir.

Du Caire, ce...

LETTRE CENT-QUARANTE-ET-QUATRIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ſuis arrivé, mon cher Monceca, depuis huit jours en Afrique. Mon Paſſage de Lisbonne à Alger a été très heureux; & les vents, après m'avoir retenu pendant long-tems en Portugal, ont enfin favoriſé mon envie.

Cette Ville eſt batie en Amphithéatre ſur le bas

Bas d'une Montagne. La vûe en eſt agréable, lorſqu'on la regarde étant ſur la Mer; mais, dès qu'on a mis Pied à Terre, on revient bientôt de l'Idée qu'on en avoit conçue. On ne trouve guére que des Maiſons baſſes & mal conſtruites, & des Rues étroites & mal-propres. Alger, à ſa grandeur près, reſſemble parfaitement à ces mauvais Villages, qu'on trouve ſur la Route de Turin à Lion. Je ne ſçai ſur quel fondement Moréri a écrit, qu'on voit dans cette Ville des Palais magnifiques. Les plus belles Maiſons ont moins d'apparence, que les plus médiocres Bâtimens en Europe. Pour avoir une Idée juſte du Palais du Dei, il faut ſe repréſenter quatre ou cinq grands Cabarets à demi-ruinez, dont on auroit fait une ſeule Maiſon. Le Mole eſt l'unique Edifice, qui mérite quelque attention. On a bati au bout une Tour magnifique, qui ſert de Phare. Elle eſt d'une hauteur conſidérable, & bien munie de Canons. Les Turcs ont travaillé à perfectionner cet ouvrage depuis le dernier Bombardement. Ils ſe flattent, que, par le moïen de cette Tour, ils ſont aujourd'hui à couvert d'une pareille inſulte; les Vaiſſeaux ne pouvant mouiller aſſez proche de la Ville pour pouvoir la bombarder, ſans courrir le riſque d'être coulez à fond par les Batteries du Mole. Les Européens, qui ſont ici, prétendent, que les Algériens comptent ſur une vaine ſûreté, & que les travaux qu'ils ont faits n'ont ſervi qu'à rendre l'exécution d'un bombardement un peu plus difficile.

Ce ne ſont point les Africains, qui commandent dans Alger. Ils ſont, au contraire, très ſoumis, & proprement les Eſclaves des Turcs Européens. Les anciens habitans du Païs gémiſſent ſous la domination la plus dure & la plus cruelle: & il y a une différence infinie entre les Algériens qu'on nomme les *Maures*, & ceux qu'on appelle ſimplement les *Turcs*. Peut-être ne ſeras-tu pas fâché que je t'aprenne ce qu'on m'a raconté ici ſur la cauſe de cette diſtinction parmi des Gens nez dans le même Païs, & profeſſant la même Religion.

Lorſque l'Afrique devint entiérement Mahométane, ceux, qu'on appelle Maures, & qui en étoient pour lors les ſeuls habitans, en changeant de Religion reſtérent les Maitres dans leur Patrie: &, loin d'être ſoumis à des Etrangers, ils firent des vaſtes Conquêtes dans les Païs Européens, & envahirent même preſque toute l'Eſpagne. Longues Années après ces Conquêtes, pluſieurs Turcs Levantins vinrent s'établir ſur les Côtes de Barbarie; & ils y furent d'autant plus gracieuſement reçus, que les Maures, qui avoient paſſé en Eſpagne, aïant exceſſivement diminué le Nombre des Soldats, on étoit bien aiſe de ſupléer à cette perte par l'arrivée de ces nouveaux habitans. Peu-à-peu leur nombre s'acrut beaucoup; & lorſqu'ils virent qu'ils étoient aſſez puiſſans pour ſe rendre les Maitres du Gouvernement, ils ſe révolterent, ſe ſaiſirent de toute l'Autorité, firent un Dei ou un Roi de leur Nation, & ne laiſſérent aux anciens

ciens Africains qu'une ombre de liberté. Ils joignirent le mépris à la dureté, & publiérent une Loi par laquelle il eſt ordonné qu'un Maure qui ôſera menacer un Turc, aura la main coupée, & ſera puni de Mort. Les Levantins croiroient ſe deshonorer, s'ils s'allioient avec des Maures; & l'on peut dire, qu'ils affectent autant d'éloignement pour eux, que les Nazaréens en ont pour notre Nation.

Lorſque les Africains furent entiérement chaſſés de l'Eſpagne, & contraints de ſe retirer dans leur ancienne Patrie, ils demandérent un Aſile aux Turcs, qui s'en étoient emparez : ils ſubirent les mêmes Conditions que leurs Compatriotes, qui avoient été ſubjugués; & ils s'eſtimérent heureux de pouvoir trouver une Retraite ſûre, en ſe chargeant des Fers qu'on leur préſentoit. L'Autorité des Turcs n'a point diminué, depuis ce changement. Ils ont toujours le même pouvoir : ils poſſedent toutes les principales charges; & ils ſont les maitres abſolus du Gouvernement. Comme le nombre des Maures eſt beaucoup plus grand que le leur, ils font très ſouvent venir des Recrues conſidérables du Levant, pour remplacer les familles Turques qui viennent à s'éteindre : & il ne reſte aucun Eſpoir aux anciens Habitans du Païs de pouvoir rentrer dans leurs anciens Droits. Il ſemble même, qu'ils en ont perdu la Mémoire, & paroiſſent accoutumez à leur Eſclavage. Ils ſont d'ailleurs ſi peu courageux, qu'ils n'oſeroient entreprendre d'emploier la Force pour recouvrer

leur liberté. Cent Turcs battroient deux mille Maures, & ne balanceroient pas un instant à les attaquer. En sorte que la forte prévention, où sont les Turcs du peu de courage des Maures, & où sont les Maures de la valeur des Turcs, fait le plus ferme soutien de la Puissance de ces derniers.

Quoique que tous les Habitans du Royaume d'Alger, soit Turcs ou Maures, se disent Sujets du Grand-Seigneur, cependant on doit regarder ce Païs comme une République libre, & qui se gouverne elle-même. Les Turcs sont les Maitres d'élire leur Dei; &, quelque protection que lui accorde le Grand-Seigneur, elle ne les empeche point de le détroner, & même de le faire étrangler, lorsqu'ils en ont la fantaisie, ou qu'ils pensent en avoir quelque Sujet. Ce Dei n'est point entiérement souverain: &, dans les choses essentielles, & qui regardent l'Etat, il est obligé d'agir conformement aux décisions du Divan, qui regle les principales affaires. Ce Conseil est composé des principaux habitans de la Ville.

Le pouvoir des Deis n'est point borné pour ce qui concerne la personne des particuliers. Ils peuvent sans aucune formalité faire couper le Cou aux prémiers du Roïaume: & il s'en trouve très souvent, qui usent assez cavaliérement de ce privilege, sur-tout lorsqu'ils craignent quelque Sédition, ou qu'ils veulent s'emparer des richesses de quelqu'un. Malgré ces cruelles Exécutions, il est peu de Deis à qui tôt ou tard

il

il n'arrive quelque facheuſe Cataſtrophe. Le Gouvernement des Etats Africains reſſemble à celui de l'ancienne Rome : les Soldats y ſont auſſi inſolens & inconſtans, que l'étoient les Legions ; & preſque tous les Souverains y imitent très bien les Caligulas, les Nérons, & les Dioclétiens.

Comme c'eſt le Crime, qui met ordinairement les Deis ſur le Trône, c'eſt auſſi le Crime qui les en fait deſcendre. Un Prince ne regne en Afrique, que juſqu'à ce qu'il ſe trouve quelqu'un, qui, au riſque de ſa Vie, veuille entreprendre de le tuër. On a vû ſouvent trois ou quatre perſonnes caballer contre le Souverain, l'aſſaſſiner au milieu de ſon Armée, ſans qu'elle en fût prévenue, ni qu'elle dût s'attendre à cette conſpiration : & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'on a vû cette même Armée reconnoître un des Meurtriers pour ſon Souverain, & ce changement arriver avec autant de tranquilité, que ſi l'on eut ôté la vie au plus miſérable particulier.

Amurath, Bei de Tunis, avoit exercé dans ſon Roïaume les Cruautez les plus inouïes ; &, par un Sort malheureux pour ſes Sujets, il avoit toujours été aſſez fortuné pour découvrir les conſpirations qu'on faiſoit contre lui. Ces découvertes étoient ſuivies de ſanglantes Exécutions, dans leſquelles l'innocent ſe trouvoit ſouvent enveloppé avec le coupable. Il ſacrifioit à ſes ſoupçons tous ceux qu'il croïoit ne lui être pas entiérement dévouëz. Ibrahim, Aga,

des Spahis, réſolut de mettre fin lui ſeul à une entrepriſe qui avoit ſi ſouvent échoué, & ne communiqua ſon deſſein à perſonne. Le Bei étant parti de Tunis avec ſon Armée, pour aller combattre les Maures des Montagnes, après deux journées de Marche, Ibrahim choiſit le moment où ce Prince étoit renfermé dans ſon Caroſſe, & arrêté au paſſage d'une petite Riviere. Il tira ſur lui un coup de Fuſil chargé à pluſieurs balles. Mahomet, Favori du Bei, qui étoit dans le Caroſſe, en fut tué, mais lui ne fut bleſſé qu'à la Cuiſſe. Aïant voulu ſe jetter précipitamment à terre, pour ſe vanger, & ſa Veſte s'étant accrochée à la Portiere, le fit tomber, & donna moïen à Ibrahim de lui emporter la Tête d'un Coup de Sabre. Pendant cette action, dont la durée fut au moins d'un demi quart-d'heure, la Garde du Bei, qui n'étoit point prévenue de ce qui devoit arriver, demeura tranquile Spectatrice. Un ſeul Turc, lorſque tous les autres abbandonnoient leur Prince, ſe mit en devoir de le défendre. Il tira un Coup de Piſtolet à Ibrahim. Mais, dès qu'il vit le Bei mort, il prit la fuite, & ſongea à ſe garantir du Couroux du nouveau Bei, qui ne manque jamais d'accorder ſa protection à ceux qui ont tué ſon Prédéceſſeur, puiſque c'eſt par leur moïen qu'il monte ſur le Trône.

Il arrive même très ſouvent, que le Meurtrier eſt celui qui obtient la Couronne, ainſi qu'il arriva dans l'occaſion dont je viens de te parler. Ibrahim fut reconnu Bei, & jouït

ainſi

ainſi du fruit de ſon Crime. Le ſort de celui auquel il ſuccédoit lui fit connoître combien le ſien étoit incertain. L'Expérience lui apprenoit, que le même forfait, qui lui donnoit le Trône, pouvoit le lui ôter avec autant de facilité. C'eſt pourquoi il voulut engager les Turcs à prendre des Idées différentes, & leur faire connoître, que la Gloire & la vertu éxigent que les Sujets s'intéreſſent à la conſervation des jours de leur Souverain. On lui amena le Turc, qui lui avoit tiré un Coup de Piſtolet, & l'on ne doutoit point qu'il ne le fît punir du Supplice le plus cruel. Mais, bien loin d'ordonner qu'on lui donnât la Mort, il le reçut avec un viſage riant, & lui dit, qu'il ne jugeoit pas des choſes comme les autres; qu'il l'eſtimoit infiniment d'avoir défendu ſon Bienfaiteur, qu'il le prioit de vouloir devenir ſon Ami, & qu'il lui donnoit la charge d'Aga du Quef *.

Si nous liſions, mon cher Monceca, une action auſſi généreuſe chés les Auteurs Latins, nous lui donnerions les Louanges qu'elle mérite: l'Europe entiere en auroit connoiſſance; & on la propoſeroit pour modelle dans les Livres qu'on écriroit pour l'Education des Princes. Elle eſt arrivée dans un Païs barbare: c'eſt un Roi preſque inconnu qui l'a faite; & elle demeurera éternellement dans l'oubli, ſi quelqu'un, vrai Sectateur du mérite en quelque endroit qu'il ſe

* Cette Hiſtoire eſt arrivée peu de jours après que le Duc d'Etrées eut été renouveller les Traités à Tunis.

rencontre, ne la transmet à la Postérité. Je conviens, mon cher Monceca, que la grandeur d'Ame eût peut-être moins de part au généreux Pardon d'Ibrahim, que la politique de s'acquérir le Cœur de ses nouveaux Sujets, & de se préparer une défense contre ceux qui pourroient attenter à ses jours. Mais, quelle que soit la raison qui ait occasionné une action aussi héroïque, on doit toujours avouer qu'il y a en elle quelque-chose de grand & d'admirable. Si nous allions fouiller dans les Causes secretes des démarches des plus illustres Princes, il n'en est presque aucune, qu'on ne pût attribuer à la politique. La Clémence d'Auguste envers Cinna passe pour le plus beau Trait de la Vie de cet Empereur. L'Intérêt personnel ne le conduisit-il pas? Il n'avoit pû mettre ses jours en Sureté par les plus sanglantes proscriptions: il voulut essaïer la voie de la douceur; & elle lui réüssit heureusement.

Je ne doute pas, mon cher Monceca, que si les Princes Africains imitoient les Souverains Européens dans la façon de gouverner leurs Sujets, ils ne vinssent enfin à bout de leur inspirer des sentimens d'Amour & de vénération pour ceux qui les gouvernent. Mais, comment peuvent-ils se flatter d'avoir quelque Place dans leurs Cœurs, s'ils sont plûtôt leurs Bourreaux que leurs Peres? Le Dei d'Alger est l'Ennemi de tous les Particuliers: il ne cherche qu'à trouver des prétextes, pour les dépouiller de leurs Biens, & pour les faire mourir. C'eux-

ci, en revange, ne lui obéïſſent que parce qu'ils y ſont forcés, & attendent avec impatience le moment où ils ſeront délivrez de ſa Tirannie. A quel Bouleverſemens, & à quelles Tempêtes, ne doit-on pas s'attendre dans un Etat où les Sujets ſont les Ennemis du Prince, & le Prince le Deſtructeur des Sujets ? Je regarde les Deis d'Alger comme des Sang-ſues, qui ſe rempliſſent de Sang juſques à ce qu'elles crevent. Le Souverain, dans ce Païs, pille, vole, tue, maſſacre, pendant quelques Années. Dès qu'il commence à s'imaginer, qu'il va jouïr de ſes rapines, il ſubit la peine de ſon Crime, & il en eſt puni par quelqu'un, qui tombe dans les mêmes défauts, & que l'Exemple de ſes Prédéceſſeurs ne peut rendre plus vertueux, & par conſéquent plus heureux, & plus ſtable ſur le Trône.

Porte-toi bien, mon cher Monceca ; & vis content, heureux, & tranquille.

D'Alger ce. . . .

LETT. CENT-QUARANTE-CINQUIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LEs Femmes, mon cher Monceca, ont beaucoup plus de Liberté dans toute la Barbarie, que dans le Levant ; & celles d'Alger ſont encor moins génées, que les autres Africaines. Elles ſortent lorſqu'elles veulent ſous le prétexte

d'aller au Bain. Elles ne ſont ordinairement accompagnées que de quelques Eſclaves Chrétiennes, qui leur tiennent lieu de Suivantes. Celles, dont les Maris ſont fort riches, ſe font précéder par un Homme qui leur ſert de Conducteur. Cet Homme eſt toujours un Eſclave, ſur la Fidélité duquel le Mari compte beaucoup: mais, il eſt ſouvent trompé par la Perſonne même à qui il accorde ſa Confiance. Les Eunuques étant très chers dans ce Païs, & ne pouvant être emploïés qu'a la Garde des Femmes, parce que leur Etat & leur Foibleſſe les rendent incapables d'un Travail pénible, les Algériens ne s'en chargent point. Ils aiment mieux les Eſclaves Chrétiens, qui leur ſont d'une grande Utilité, & qu'ils emploïent à toutes ſortes d'Ouvrages. Il eſt vrai, que, de la Liberté qu'ont les Eſclaves de voir les Femmes, & même de leur parler, il s'enſuit très ſouvent des Engagemens dangereux pour l'Honneur & le Repos des Maris.

En effet, le beau Sexe eſt encor plus ſuſceptible de Galanterie dans ce Païs, qu'il ne l'eſt à Conſtantinople. Le Climat inſpire la tendreſſe, & l'air brulant communique aux cœurs un feu violent, que rien ne peut éteindre. Il n'eſt point de péril qu'une Femme Africaine n'affronte, point de riſque qu'elle ne courre, pour contenter ſa paſſion: la crainte de la mort ne peut l'intimider. Il y a ici une Loi obſervée à la rigueur, par laquelle il eſt ordonné qu'une Fille, convaincue d'avoir eu commerce avec un Nazaréen, doit être noyée dans la Mer, la tête liée dans

un

un ſac, ſi ſon Amant ne ſe fait point Mahométan. Il arrive très ſouvent des exemples d'une punition auſſi rigoureuſe. Malgré cela, les femmes & les Filles ont un penchant invincible pour les Nazaréens; & il y a peut-être autant d'intrigues galantes dans Alger, que dans aucune Ville Nazaréenne. Le peu d'Amour qu'elles ont pour leurs Maris, & la contrainte qu'on leur impoſe, les excitent à devenir infidelles. L'oiſiveté d'ailleurs dans laquelle elles paſſent leurs jours, étant renfermées dans des maiſons où elles ne ſont occupées que de trouver l'occaſion de tromper leurs Tirans; & les longs Voyages, que la plûpart des Algériens font ordinairement; favoriſent beaucoup les Intrigues amoureuſes. Ils paſſent quelques fois les huit ou neuf Mois ſur la Mer; & pendant qu'ils ſont occupez à voler & à détruire les Nazaréens, ceux qui ſont Eſclaves à Alger, vengent une partie des maux qu'on fait à leurs Compatriotes.

Lorſque ces Pirates ſont leur courſe, ils tiennent ordinairement leurs Femmes dans la Ville: mais dès qu'ils ſont revenus, ils les conduiſent dans leurs Maiſons de Campagne, où ils vont ſe délaſſer des fatigues qu'ils ont eſſuyées ſur la Mer. La liberté qu'ils leurs accordent de ſe promener dans les Jardins, leur donne le moyen de continuer les Intrigues qu'elles ont formées. Si elles ne peuvent parler à leurs Amans qu'à la dérobée, elles entendent par l'arangement de certains pots de Fleurs ce qu'ils veulent leur dire.

L'Induſ-

L'Induſtrie & l'Amour ont inventé un langage dans ce Païs, inconnu à toutes les autres Nations. Un Eſclave amoureux & aimé de ſa Patrone ſait lui expliquer tous les mouvemens de ſon cœur, par l'aſſemblage de pluſieurs Fleurs, & par l'ordre qu'il met dans un Parterre. Un Bouquet fait d'une certaine maniere, contient autant de choſes tendres & paſſionnées, qu'on pourroit en mettre dans une Lettre de huit pages. *L'Amarante auprès de la Violette* ſignifie qu'on eſpere, qu'après le départ du Mari, on ſe refera des maux que cauſe ſa préſence. *La Fleur d'Orange* marque l'*Eſpérance*. Le *Souci* exprime le *Deſeſpoir*. *L'Immortelle* témoigne la *Conſtance*. La *Tulippe* reproche l'*Infidélité*. La *Roſe* célébre & loue la *Beauté*.

Des Attributs particuliers qu'ont toutes ces Fleurs, on en forme un langage parfait. Si je veux, par exemple, apprendre à ma Maitreſſe, que les tourmens que je ſouffre me jetteroient dans un deſeſpoir mortel, ſi je n'attendois d'être plus heureux par l'abſence de mon Rival; je forme un Bouquet compoſé d'un *Souci*, d'une *Fleur d'Orange*, d'une *Amarante*, & d'une *Violette*. Les Eſclaves ne ſont point embaraſſés pour donner ces Billets doux à leurs Maitreſſes. Il y a quelque endroit caché dans les Jardins où elles ſavent qu'on a ſoin de les placer. Elles répondent de la même maniere d'écrire, dont quelquefois la ſignification des principaux Caractères n'eſt connue que de deux perſonnes, qui ont ſoin de changer pluſieurs

choſes

choſes au langage ordinaire, afin de prévenir toute ſorte de ſurpriſe.

Avoue, mon cher Monceca, que le ſeul Amour a pû être aſſez induſtrieux, pour inventer une façon auſſi ingénieuſe de tromper la prévoyance des Jaloux. De quoi ne viennent point à bout deux Amans que la néceſſité force à recourir aux Stratagêmes ? On m'a raconté il y a quelques jours, une Hiſtoire auſſi intéreſſante qu'elle paroit ſurprenante à ceux qui ne connoiſſent point à quel excès les Femmes Africaines portent leur paſſion.

La Fille unique d'un des plus riches Maures du Païs devint ſenſible pour un Eſclave Portugais. Elle ſuivit l'Uſage établi en Afrique, & fit les prémieres avances. Les grands Biens qu'elle eſpéroit, ni l'état humiliant & ſervile de ſon Amant, ne purent la détourner du deſſein qu'elle conçut d'en faire ſon Epoux : & quelques oppoſitions qu'elle prévit de trouver à l'exécution de ſes projets, elle ne perdit point l'eſpérance de les faire réüſſir. Le Portugais vivement touché de ſa bonne Fortune, offrit à ſa Maitreſſe, dès qu'elle lui eut appris ſes ſentimens, de l'enlever, & de la conduire à Lisbonne. La choſe auroit été très facile ; & ce Nazaréen eut aiſément pû ſe ſauver, par les moyens que lui eut fourni Zulima. C'étoit ainſi qu'on appelloit cette belle Africaine. Elle ſentoit que le parti, que lui propoſoit ſon Amant, étoit le plus raiſonnable, & le ſeul qui pût pour ainſi dire la rendre heureuſe. Mais comme elle étoit Maho-

Mahometane zélée, & fortement perſuadée de ſa Religion, elle ne voulut point conſentir à ſe retirer dans un Païs où elle eut été forcée de l'abandonner. *Je vous aime, Sebaſtiano*, dit-elle à ſon Amant, *beaucoup plus que moi-même. Je mourrai de douleur, ſi je ne ſuis point votre Femme. Cependant, je ne puis me reſoudre d'acheter mon Bonheur par le prix de ma Croyance. Sans riſquer d'être découverts dans notre fuite, il n'eſt point impoſſible que nous puiſſions devenir heureux dans ce Païs. Changez de Religion. Détruiſez, en vous faiſant Mahométan, le principal obſtacle qui nous ſépare; & laiſſez-moi le ſoin de votre Sort.* Le Nazaréen étoit beaucoup moins ferme dans ſa Religion, que ne l'étoit la Muſulmane. D'ailleurs, la crainte de perdre entiérement ſa Maitreſſe, l'envie d'avoir la Liberté, & l'eſpérance de devenir très riche, l'ébranlérent entiérement. Il promit de devenir tout ce qu'on voudroit: & ſur la parole qu'il donna d'abandonner le Nazaréïſme lorſqu'il en ſeroit requis, la belle Maure lui prodigua ſes plus cheres Faveurs.

Ces faveurs ne firent qu'augmenter l'Amour de Sebaſtiano: la crainte de perdre ſa chere Zulima lui donnoit tous les jours de nouvelles ardeurs; & ſa Belle n'étoit pas dans un état plus tranquille. Elle étoit uniquement occupée de la réüſſite du deſſein qu'elle méditoit: mais elle rencontroit tous les jours de nouvelles difficultez; & ſon Pere lui apprit, dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins, qu'il avoit réſolu de la

là marier à un des prémiers du Païs. Cette nouvelle fut pour elle un coup de foudre. Elle pensa dabord ſe jetter aux pieds de ſon Pere, & lui avouër ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Elle n'oſa néanmoins ſuivre ſon prémier mouvement, dans la crainte d'expoſer ſon cher Sebaſtiano à la colere d'un Patron irrité, & capable de ſe porter aux plus grandes extremitez. Dans cet embarras, elle réſolut d'employer un moyen auſſi extraordinaire qu'il étoit infaillible, pour venir à bout de ce qu'elle méditoit. Elle ordonna à ſon Amant de venir la trouver dans un endroit, où elle ſe rendit ſous le prétexte d'aller au Bain, où elle n'étoit accompagnée que d'une ſeule Femme. Sebaſtiano étant venu au Rendez-vous, penſa mourir de douleur, lorſqu'il apprit que ſa Maitreſſe étoit à la veille de paſſer au pouvoir d'un Epoux. Zulima le raſſûra, & lui dit, qu'elle eſpéroit que leur Fortune changeroit bien-tôt de face. Elle ordonna enſuite à la Femme qui l'avoit ſuivie, & qui étoit dans ſa confidence, d'aller déclarer au Cadis, que ſa Maitreſſe étoit dans un tel endroit entre les bras d'un Nazaréen. Cette Suivante ayant obéï, le Juge vint, accompagné de ſes Gardes, & ſurprit les deux Amans au milieu de leurs Tranſports les plus vifs. On les conduiſit à l'inſtant dans la Maiſon où l'on juge les Criminels : & le Pere de Zulima, averti de l'accident arrivé à ſa Fille, en penſa mourir de déſeſpoir. Il courut à la priſon pour la voir. On lui dit, qu'il ne pourroit lui parler, que lorſque

que ſon Sort auroit été décidé ; qu'on alloit ſavoir ſi l'Eſclave Nazaréen vouloit ſe faire Mahométan : qu'en ce cas là, ces deux Amans ſeroient mariez enſemble, ainſi que l'ordonnoient les Loix ; & que ſi, au contraire, il n'acceptoit point cette condition, il ſeroit empalé, & ſa Fille noyée dans la Mer.

Muſtapha, c'étoit ainſi qu'on apelloit le Pere de Zulima, ſavoit bien quelle devoit être la Punition de ſa Fille, ſi le Portugais ne ſe faiſoit pas Muſulman. Auſſi étoit ce pour lui offrir ſon Bien, & l'engager à changer de Religion, qu'il demandoit qu'on lui fit voir ces deux Amans. Il n'eut pas beſoin de les exhorter à vouloir vivre : car, à la prémiere Demande qu'on fit à Sebaſtiano, il déclara qu'il vouloit bien embraſſer la Religion de Zulima, & l'épouſer ; & ſon Pere s'eſtima très heureux de pouvoir par ce Moien conſerver ſa Fille unique.

Il eſt peu de Femmes en Europe, mon cher Monceca, qui vouluſſent recourir à des Expédients pareils pour avoir la ſatisfaction d'obtenir leur Amant. Elles aiment en général, beaucoup moins que les Africaines ; mais auſſi ſont elles beaucoup plus conſtantes dans leurs paſſions. Les Feux les plus vifs chés les Africaines viennent quelque fois à s'éteindre tout à coup. Elles paſſent ſucceſſivement d'une Inclination à une autre ; & ſont auſſi légéres, & auſſi volages, qu'elles ſont emportées, tendres, & paſſionées, dans les Momens où leur Amour eſt dans toute ſa Force.

Il est certain, mon cher Monceca, que les Inclinations & les Tendresses, qui produisent les Démarches les plus extraordinaires, ne sont point ordinairement les plus durables. On voit communément en Europe un grand Nombre de jeunes Gens faire pour leur Maitresses des Folies étonnantes, & deux Mois après abandonner ces mêmes Maitresses, & devenir fous & insensez pour quelques autres, dont le Regne n'est pas d'une plus longue Durée : au lieu que les Personnes d'un certain Age, qui semblent mettre un Frein à leurs Passions, & les réduire sous le Joug, forment des Inclinations dont le Cœur est quelquefois aussi long que celui de leur Vie.

L'Esclavage, dans lequel gémissent les Femmes Africaines, est encor une des principales Causes de leur Inconstance. Elles trouvent, dans la Violation de la Contrainte qu'on leur impose une Satisfaction secrete. A force de vouloir les empêcher d'être infidelles, on leur fait naitre l'Envie de le devenir : & elles cherchent avec avidité un Plaisir qu'on leur interdit sévérement. L'Exemple de leurs Maris, qui leur donnent des Preuves journalieres que le Changement en Amour est un Bien, dans lequel le Cœur trouve toujours de nouvelles Satisfactions, excite leurs Desirs : & il est très naturel, qu'elles pensent, que l'Inconstance fournit des Plaisirs bien vifs & bien charmans.

Porte toi bien, mon cher Monceca & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Prof-

peritez, & te donne une Femme fidelle, de laquelle tu puiſſes voir naitre une nombreuſe Poſtérité.

D'Alger, ce . . .

LETTRE CENT-QUARANTE-ET-SIXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LES diſputes de Religion, mon cher Iſaac, ſont plus communes dans ce Païs, que dans aucun autre. La liberté, qu'ont les Anglois de pouvoir ſoutenir leurs opinions publiquement, eſt la ſource d'un nombre d'Ecrits que l'on voit paroitre tous les jours. Les Anglicans écrivent contre les Papiſtes, les Papiſtes contre les Presbitériens, les Presbitériens contre les Luthériens, les Luthériens contre les Sociniens, les Sociniens contre les Anabatiſtes, qui publient auſſi les ouvrages de Controverſe; & l'on eſt ſurpris, lorſqu'on éxamine d'un Oeil de Philoſophe toutes ces différentes diſputes, du peu de fondement que l'on doit faire ſur les ſentimens particuliers de quelques Docteurs, qui veulent s'ériger en Juges ſouverains de la créance des hommes. Je penſe, mon cher Iſaac, que ſi, dans toutes les Religions il avoit été deffendu de diſputer ſur les matieres qu'on n'entendoit pas, & qu'on eut ordonné que les Théologiens ne travailleroient point

point à éclaircir ce qu'ils ne pouvoient pénétrer, il n'y eut jamais eu cette multitude d'Opinions diverſes, qui diviſent les hommes, & qui ont produit un nombre infini de Religions différentes, qui en feront naître à leur tour un grand nombre d'autres: & ſi l'on ne ceſſe toutes ces vaines diſputes, ſur-tout parmi les Nazaréens, il arrivera enfin, qu'à force de diviſion & de Séparation de Communion, chaque perſonne aura ſa Croïance particuliere.

Conſidere, mon cher Iſaac, combien les Ecrits des Rabbins ont été pernicieux aux Juifs. Le *Talmud* eſt la principale Cauſe de la différence des Rabbiniſtes & des Caraïtes. Les Ouvrages de quelques-uns de nos Auteurs modernes ont diviſé les Rabbiniſtes en deux Sectes différentes. Les Juifs Portugais regardent les Juifs Allemands comme des Gens éloignés de l'obſervation des véritables Préceptes de la Loi: & les Allemands penſent que les Portugais ſont des Hérétiques, dont les Mœurs & les coutumes ſe reſſentent trop du Nazaréiſme.

Les Mahométans ſont encor plus diviſés entre eux, que ne le ſont les Juifs. Outre les Sectes d'Omar & d'Ali, on compte dans la ſeule Ville de Conſtantinople quatre-vint-ſept différentes Croïances, qui ſe haiſſent preſque autant que les Jéſuites & les Janſéniſtes.

Les Nazaréens ſont ſi deſunis, qu'on voit naître preſque tous les jours chés eux quelque nouvelle Religion. Dès qu'un Théologien acquiert quelque réputation, il s'en éleve pluſieurs,

qui prétendent diminuer sa Gloire. Ils attaquent ses opinions, & les declarent hérétiques. Les Partisans du Docteur condamné ne manquent guéres de se ranger du Parti de leur Maître, & de former ainsi une nouvelle Communion. Alors, les Ecrits paroissent en foule des deux Côtez: on s'injurie, on se calomnie, on s'accuse mutuellement d'ignorance & de mauvaise foi; & l'on donne à ses adversaires, aussi bien qu'à leurs sentimens, les noms les plus insultans & les plus odieux. Dans les disputes de Religion, ceux, qui ne peuvent point aporter de réponses aux objections qu'on leur fait, pensent qu'il suffit, pour soutenir leurs opinions, de traiter avec beaucoup de mépris ceux qui les combattent. J'ai lû, il y a quelques jours, l'Ouvrage d'un Socinien *. Il affecte de donner le nom odieux de *Tritheïsme* à la Doctrine de ses adversaires, quoiqu'ils nient formellement qu'ils reconnoissent trois Dieux: & il faut avouër, mon cher Isaac, qu'on ne peut, sans une mauvaise foi, digne de mépris, imputer aux Sectes Nazaréenes d'admettre plusieurs Divinitez. Toute leur Religion, au contraire, n'est fondée que sur l'Unité d'un seul Etre, Créateur de l'Univers. Aussi je t'avouerai, que je n'ai vû qu'avec indignation l'Ecrit de ce Socinien.

Il faut de la sincérité, & de la Candeur, dans toutes les actions de la Vie, & même dans les dif-

* *Letter to a Friend, with Remarks on two Pamphlets lately publish'ed in Defense of the Tritheism; viz. a brief Enquiry by I. T. and the Socinian Stain, by J. H.*

différens qu'on peut avoir avec ſes plus cruels Ennemis. Mais, n'eſt-il pas ſurprenant, qu'on injurie, & qu'on accable d'outrages, des Gens qu'on proteſte de vouloir éclairer & conduire dans le Chemin de la vérité? Ne voilà-t'il pas un beau moïen pour les prévenir en faveur des Sentimens qu'on veut leur perſuader; & cette façon de préparer leur Eſprit à ſe prêter aux raiſons qu'on peut leur donner, n'eſt-elle pas tout-à-fait particuliere?

J'ai remarqué, mon cher Iſaac, que la paſſion de ceux, qui diſputent ſur des matieres de Religion, eſt ſi outrée, qu'ils font inconſidérement à leur adverſaires des reproches ſanglans, que ceux-ci ſont en droit de rétorquer contre eux. Les Nazaréens en général, tombent ſouvent dans ce défaut, & pluſieurs de leurs plus illuſtres Docteurs n'en ont point été exemts. Quelques-uns même de ces Peres, qui ont écrit contre les Païens, ont emploïé des Argumens, qui prêtoient des Armes à leurs Ennemis. Arnobe a réfuté avec beaucoup de feu la pluralité des Divinitez du Paganiſme. Il a ſolidement fait voir le ridicule qu'il y avoit de ſuppoſer des Dieux directement oppoſez les uns aux autres, & qui prenoient le parti de certains Peuples perſécutez par quelques autres Divinitez. Pallas haïſſoit les Troïens, pendant qu'Apollon & Venus les favoriſoient. Quelque malheureux que fût un homme, pourvû qu'il pût faire un petit préſent à un Dieu parmi le grand nombre qu'il

y en avoit, il étoit assuré d'obtenir la protection de quelqu'un d'entre eux *.

Il n'est rien de si absurde, qu'une pareille Religion. Mais, les Païens n'auroient-ils pas été en droit de répondre aux Nazaréens : *Ces mêmes difficultez, que vous nous objectez, se rencontrent dans vos sentimens. Quand un de vos autres choisit Saint Antoine pour son Protecteur, & que son Ennemi prend St. Pacome pour le sien, quel embarras ne produit point cette diversité de Protecteurs? Il faut alors, que ces Saints combattent entre eux dans les Cieux, pendant que ceux qu'ils favorisent combattent sur la Terre, & qu'ils renouvellent les disputes de Vénus & de Junon. S'ils se tiennent neutres, & qu'ils laissent décider les choses au Hasard, ne méritent-ils pas le reproche d'ingratitude, qu'Arnobe fait aux faux Dieux, d'abandonner lâchement ceux qui les ont honorez, & accablez d'Offrandes & de présens? N'est-ce pas à une pareille conduite, qu'on peut justement appliquer le Passage de cet Auteur:* Opem administrare cessabunt, id quod Sceleris magni est post acceptam Mercedem †?

N'y-a-t-il pas en effect une espece de ressemblance entre les Offrandes que les Nazaréens font à leurs Saints, & celles que les Grecs & les Ro-

* *Sæpè premente Deo, fert Deus alter Opem.*
Mulciber in Trojam, pro Trojâ, stabat Apollo.
Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit.
Oderat Æneam proprior Saturnia Turno.
Ille tamen Veneris numine tutus erat.
Ovidius, Tristium *Libr. I, Eleg. II.*

† Arnob. contra Gentes, *Libr. VII. pag.* 219.

Romains donnoient à leurs Dieux? Ne leur préſentent-ils pas des Vaſes d'Or & d'Argent? Ne leur batiſſent-ils pas des Edifices? Ne comblent-ils pas de Biens les Prêtres deſtinez à chanter leurs Louanges? Pourquoi donc ces Saints doivent-ils être moins obligés à la reconnoiſſance, que ne l'étoient les Divinitez Païenes? La ſeule Chapelle dédiée à St. Ignace, dans l'Egliſe des Jéſuites à Rome, contient autant de richeſſes qu'il y en avoit dans le Temple de Delphes. Ne ſeroit-ce pas une ingratitude infinie à ce Saint d'avoir acquis ces Tréſors, & d'abandonner ceux qui les lui ont donnez? D'un autre Côté, les Janſéniſtes ſacrifient leurs Biens & leurs Vies, pour la mémoire de St. Auguſtin: ils deffendent ſes Ecrits, & ils ſoutiennent ſa Gloire. Eſt-il moins obligé de les protéger: & peut-il les livrer à la fureur de leurs adverſaires, ſans pêcher contre les Regles de la ſaine Morale? Qu'elle n'eſt donc pas la diviſion de ces deux bienheureux dans le Ciel, ſi l'on en juge par la haine extrême qui regne ici bas entre leurs Partiſans? Ne doivent-il pas troubler le céleſte Séjour par les Caballes qu'ils y forment? Je me figure donc, mon cher Iſaac, qu'un Païen, qui répondroit à Arnobe, auroit beau Jeu pour excuſer la diviſion des Dieux au Siége de Troïe; & qu'il ne manqueroit pas de repréſenter tous les Saints Nazaréens aux Priſes les uns avec les autres, & embraſſant ſelon leur fantaiſie le parti des Janſéniſtes, ou celui des Moliniſtes. Il peindroit Saint Ignace.

Une Bulle à la Main, allant au Vatican,
Porter la Rage au Sein du Pontife Clement. *.

Les Nazaréens, qui voudront agir de bonne-foi, avoüront que les reproches d'Arnobe n'avoient point autant de force qu'il penſoit, & que ſes adverſaires euſſent pu l'attaquer par l'endroit où il prétendoit les inſulter. La foibleſſe des reproches de ce Docteur eſt donc ſenſible dès qu'on admet le Culte des Saints tel que le pratiquent aujourd'hui pluſieurs Nazaréens: mais, d'un autre côté, ſa Science, ſon Eſprit, & ſon Eloquence, me feroient croire volontiers, que, dans le Tems qu'il écrivoit, on n'avoit point encore introduit dans le Nazaréiſme la coutume d'offrir des Vœux aux Morts, quelque Gloire qu'ils ſe fuſſent acquiſe pendant leur Vie, & quelque eſtime qu'on eût conçue pour eux. Si cela étoit ainſi, comme le prétendent aujourd'hui pluſieurs Sectes Nazaréenes, il eſt bien certain, que l'objection contre les Païens avoit un grand Poids, & qu'il leur étoit impoſſible de pouvoir répondre rien de paſſable au reproche de la diviſion des Dieux, & de leur ingratitude s'il n'entroient pas dans les querelles de ceux qui les combloient de bienfaits.

Les

* Parodie de ces deux Vers de Boileau:
Un Flambeau dans la Main chés le Roi Latinus,
Porter la Rage au Sein d'Amate & de Turnus.
Ce Poëte parle de la Furie Alecto.

Les Nazaréens, qui rejettent le Culte des Morts, appuïent leur Sentiment sur les Ecrits de leurs prémiers Docteurs, dans lesquels il n'est fait aucune mention des honneurs qu'on doit leur rendre. Il paroit naturel, que, si les honneurs avoient été un Point fondamental de la Religion, il ne l'eussent point laissé dans un entier oubli; & que ceux, qui leur succédérent dans leurs Emplois, & qui travaillérent à l'instruction des Peuples, n'eussent point insulté les Païens sur une chose qu'ils pratiquoient eux-mêmes. S'ils avoient tenu cette conduite, ils se seroient exposez à être tournez cruellement en ridicule; & ils auroient essuïé le Sort de bien des Docteurs qui écrivent aujourd'hui, & aux-quels on reproche tous les jours les mêmes choses dont ils accusent leurs adversaires. Les Molinistes publient sans cesse, que les Jansénistes font un Tiran de la Divinité, qu'ils la rendent cruelle, bisare, & la font si odieuse, qu'il est impossible qu'elle puisse être chérie des hommes. Ceux-ci, à leur tour, accusent leurs adversaires de dispenser la Créature de l'Amour qu'elle doit avoir pour son Créateur, & les combattent avec les mêmes Armes dont on croit les blesser.

Ce que je trouve encor, mon cher Isaac, de plus extraordinaire dans les disputes de Religion, ce sont les Sentimens que les Théologiens prêtent à leurs adversaires, & sur lesquels ils les insultent griévement, quoiqu'ils nient formellement de soutenir les opinions dont-ils les accusent. Les Jésuites se plaignent, qu'on les calomnie,

lorſqu'on les accuſe de ſoutenir qu'il eſt permis de ne point aimer la Divinité. Ils condamnent ce Dogme dans les termes les plus forts *. Cependant, leurs Ennemis retournent toujours à la charge. Les Nazaréens réformez regardent comme des hérétiques éxécrables ceux qui font Dieu Auteur du Péché. Le prémier de leurs Docteurs s'exprime là-deſſus d'une maniere préciſe *. Malgré cela, ſes adverſaires lui ont cent & cent fois reproché, que ſes Sentimens ſont plus pernicieux que ceux des Athées. *Il eſt moins criminel de nier l'Exiſtence de Dieu, que de le faire Auteur du Péché. Quel eſt donc le plus condamnable d'un Athée, ou d'un Calviniſte? Ils ſont*

* *Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire les Sermons de Bourdaloue.*

* *Temulenti iſti adeo fieri omnia perſtrepentes, eum enim Mali Auctorem conſtituunt. Deinde quaſi immutetur Mali natura, cum ſub hoc nominis Dei velo tegitur, Bonum eſſe affirmat: in quo atrociore & ſceleratiore contumeliâ Deum afficiunt, quàm ſi poteſtatem aut Juſtitiam ipſius alio tranſferrent. Cum enim Deo nihil magis proprium ſit quàm ſua Bonitas, ipſum à ſe abnegari oporteret, & in Diabolum tranſmutari, ut Malum efficeret quod ei ab iſtis tribuitur. Ac certè iſtorum Deus Idolum eſt, quod nobis execrabilius eſſe debet omnibus Gentium Idolis.* Calvini inſtitutio, adverſus Libert. *Cap. XIV, pag.* 447.

Voici la fin de ce Paſſage en François, en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin. *Dieu n'aïant aucune Qualité qui lui ſoit plus eſſentielle que ſa bonté, il faudroit qu'il ceſſât d'être lui-même, & ſe transformat en Diable, s'il étoit l'Auteur du mal comme le diſent les Libertins; le Dieu, qu'il croient, étant une Idole plus execrable qu'aucune de celles des Païens.*

ſont tous les deux criminels; mais, l'Athée me paroit moins coupable. Voilà une déciſion terriblement outrée. Auſſi eſt-elle d'un Jéſuite, dont voici les propres termes. *Amplius dico: tolerabilius negare Deum, quàm Peccati Authorem Deum aſſerere. . . . . Quid ergo ſuadeo, Atheum potiùs quàm Calviniſtam eſſe? Neutrum quidem bonum: hoc tamen deterius apparet* †.

En-vérité, mon cher Iſaac, ſi la mauvaiſe-foi regne toujours dans les diſputes, on peut dire qu'elle eſt portée au ſuprême dégré par les Controverſiſtes. Ne ſeroit-il pas tems, qu'après avoir bouleverſé depuis tant d'Années le monde entier, les Rabbins, les Prêtres, & les Mouftis, vouluſſent enfin ramener la Paix & la tranquilité parmi les hommes?

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & éloigne de toi tout vain deſir de diſputer.

De Londres ce. . . .

† Becanus, Opuſcul. Theolog. *Tom. I. pag.* 178.

LETTRE CENT-QUARANTE-SEPTIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LES Hiſtoires, mon cher Monceca, que les Nazaréens racontent ſur le Sort des Eſclaves ſont quelquefois trop outrées. Ils aſſûrent,

rent, que les Turcs font ſouffrir aux Captifs les Tourmens les plus durs. Ils en débitent les choſes du Monde les plus extraordinaires. Cependant, lorſqu'on vient à les examiner de près, elles paroiſſent bien différentes.

Il eſt certain, que l'état des Captifs en général eſt dur & pénible : mais les Nazaréens ne ſont pas traités avec plus de rigueur, que le ſont les Turcs Eſclaves des Princes Européens. Un Algérien en France eſt condamné à paſſer ſa vie aux Galeres : en Eſpagne & en Italie, il a le même Sort. Peut-on lui impoſer une peine plus dure ? On lui fait ſouffrir les Supplices deſtinez aux Malfaiteurs, qui ſouvent n'ont évité la Mort que par le bonheur d'avoir trouvé un de ces heureux momens, où la pitié des Juges l'emporte ſur l'exactitude de la Juſtice.

Une partie des Eſclaves Nazaréens eſt deſtinée aux Ouvrages publics. Ceux qui ſont de ce nombre, travaillent à tirer de la pierre des Carrieres, & à les tranſporter où l'on en a beſoin. Ils eſſuient ſans doute par là beaucoup de maux : mais ils ſont cependant moins malheureux que les Forçats des Galeres. Ils ſe retirent le ſoir dans des Bagnes ou Cazernes, dans leſquelles on les enferme. Ils ne ſont point enchaînez, au lieu que les Turcs ne quittent la Chaine, & le Banc où ils ſont attachés, que lorſqu'ils ſont aſſez heureux pour trouver quelqu'un qui réponde du prix de leur Rançon, au cas qu'ils viennent à ſe ſauver.

Les Nazaréens qui ne ſont pas deſtinez aux Tra-

Travaux publics, & qui apartiennent à des Particuliers, ſont cent fois moins malheureux, que ne le ſont les Turcs captifs. On les nourrit aſſez bien, au lieu que les autres n'ont que les mêmes Alimens qu'on donne aux Forçats, qui conſiſtent dans une livre de pain exceſſivement bis, & une demi livre de feves. On ajoute à ces Mets délicieux une livre de Graiſſe, à peu près auſſi ragoutante que celle dont on fait les Chandelles, & qui ſert à faire cuire les feves de vingt-cinq Forçats. Je ne puis comprendre, mon cher Monceca, ſur quel fondement les Nazaréens, traitant avec tant de dureté leurs Captifs, ſe récrient ſi fort ſur la maniere dont les Turcs en agiſſent avec les leurs. Si les Africains avoient des Orateurs qui ſuſſent émouvoir les cœurs par des Diſcours touchans & patétiques, je ſuis aſſuré qu'ils feroient ſur le Sort des Eſclaves de leur Nation, des Déclamations auſſi pompeuſes, & auſſi touchantes, que celles des Nazaréens.

Je ne déſaprouve cependant pas, mon cher Monceca, que les Ecrivains, & ſur-tout certains Moines, chargés par leur Inſtitut du Rachat des Captifs, empoulent un peu leurs Récits, & groſſiſſent les maux qu'on ſouffre dans l'Eſclavage. Cela ſert à exciter la Charité des Nazaréens, qui, touchés du triſte ſort de leurs Freres, s'empreſſent à les ſoulager. Il eſt peu d'Aumone plus louable & plus néceſſaire, que celle qu'on fait pour délivrer ſes Freres d'un état douloureux, dans lequel le ſeul caprice de

la

la Fortune les a mis, le Crime n'ayant aucune part à leur malheur. L'intérêt public ſe joint dans cette occaſion à la Pitié & à la Charité. Si l'on ne favoriſe pas ceux qui s'expoſent pour faire fleurir le Commerce, ſi l'on ne les ſecourt pas dans leurs diſgraces, il eſt à craindre qu'on ne dégoute les autres, qui ſeroient tentez de les imiter, mais que la crainte d'un même Sort retiendra dans l'inaction. *J'aime mieux*, dira un Eſpagnol, *avoir moins de Biens, que de riſquer de perdre la Liberté, ſans eſpoir de la recouvrer jamais.*

L'Uſage de ſoulager les Captifs eſt auſſi ancien chés les Nazaréens, que l'Etabliſſement de leur Religion. Leurs prémiers Docteurs, qui étoient des Hommes charitables, & dont les ſoins étoient toujours employés à ſoulager les Malheureux, établirent des Collectes qui ſervoient à l'Uſage de ceux que les Payens perſécutoient, exiloient, bruloient, maſſacroient. Dès que ceux, qui étoient chargés de diſtribuer les Aumones, apprenoient qu'un de leurs Fréres étoit dans les Priſons, auſſi-tôt ils ſongeoint à le ſecourir: ils croyoient, qu'il y alloit de la Gloire du Nom Nazaréen d'être ſenſible à l'oppreſſion de ceux avec qui ce Nom leur étoit commun.

Une coutume auſſi louable s'eſt perpétuée, parmi pluſieurs Peuples Européens. Les François, les Italiens, les Eſpagnols, & les Portugais, ont des Moines, qui ramaſſent les Aumones deſtinées au Rachat des Captifs, & qui les employent à cet Uſage. Il leur eſt très difficile

le de pouvoir diſtraire beaucoup des Sommes qu'on leur confie, parce qu'elles ſont contorollées par des Laïques, qui ne voudroient point entrer dans aucune Friponnerie. Il arrive cependant, quelque précaution qu'on prenne, bien de petites fraudes, dont les Quêteurs profitent : mais elles ne ſont point conſidérables ; & ils en reparent les domnages, par le Fruit qu'operent leurs Prédications, où ils ne parlent que d'Eſclaves brulez, empalez, coupez en piéces, &c. Ils en font périr beaucoup plus dans une ſeule Période, qu'on n'en a tué, & qu'on n'en tuera juſqu'à la fin du Monde, dans tous les Etats Mahométans. Il échappe pourtant quelquefois à ces Prédicateurs des Traits où la Vérité perce au travers des Nuages dont ils l'obſcurciſſent : & ceux qui veulent démêler le Vrai du Faux, & voir juſqu'où vont les cruautez des Turcs, comprennent alors à quel véritable point ils les portent.

Je t'ai dit, mon cher Monceca, que le Sort des Nazaréens, qui ſont Eſclaves des Particuliers, eſt beaucoup plus doux que celui des Turcs captifs chés les Eſpagnols & les François. Un Moine qui a fait la Rélation de ſon Voyage à Tripoli, n'a pû ſe réſoudre à exagerer les ſouffrances de ces Eſclaves ; & voici la Tournure qu'il a donnée à la Liberté dont les Turcs les laiſſent joüir. *Pour ceux d'entre les Eſclaves qu'on employe dans leurs Jardins, ils fatiguent beaucoup moins, mais auſſi ils ſont privez de tous les ſecours Spirituels : beaucoup y meurent ſans Sacrement.*

C'eſt

C'eſt là où ils ſouffrent une Perſécution, qui, pour ne pas paroître ſi dure, eſt beaucoup plus dangereuſe. Car comme le Vice y regne impunément, que tout conſpire à échauffer & à ſatisfaire les plus infames paſſions, les Turcs profitans du peu de Secours que les Chrêtiens y ont, employent les Attraits des Femmes, qui s'y portent aſſez d'elles-mêmes, pour les corrompre: & s'ils ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer ſéduire; ils ſont contraints, ou d'embraſſer l'Alcoran, ou de ſubir le Supplice du Feu. Ces Barbares les ſollicitent ſouvent aux plus noires Brutalitez, & font leur poſſible pour les engager dans une infernale Servitude, par le péché abominable qui y eſt ſi commun. De ſorte qu'un Chrêtien à Tripoli ſouffre autant des Careſſes des Infidelles, qu'ailleurs de la cruauté des Barbares *.

On ne pouvoit trouver un prétexte plus ſpécieux, pour rendre odieuſe la complaiſance des Maitres Turcs, qu'en la ſuppoſant directement contraire à la Religion Nazaréene: & ceux qui croient les choſes ſans les approfondir, regarderont le Sort des Eſclaves des Particuliers, comme plus triſte que ne l'eſt celui de ceux qui appartiennent à la République. Il n'y a cependant rien de ſi faux, que les prétendus Secours que les Patrons empruntent des Femmes pour faire changer de Religion à leurs Eſclaves. Ils ſont très

* Etat des Royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis, & Alger, contenant l'Hiſtoire Naturelle & Politique de ces Païs, & la maniere dont les Turcs y traittent les Eſclaves, comme on les rachette, &c., *pag.* 76.

très fâchés, au contraire, lorſque cela arrive; parce qu'ils ſont forcés de les affranchir après un certain tems: &, bien loin que les Captifs ſoient contraints *d'embraſſer l'Alcoran, ou de ſubir le Supplice du Feu*, quand ils ſont ſurpris avec des Mahométanes, ils en ſont quittes ordinairement pour quelque centaine de coups de bâtons ſur la plante des pieds. Il eſt vrai qu'il y a une Loi générale dans toute la Barbarie, qui ordonne qu'un Nazaréen, qui aura eu commerce avec une Turque, ſera empalé, & la Femme noyée: mais cette Loi ne s'exécute jamais à la rigueur, qu'envers les Perſonnes libres, quand elles ne ſont point aſſez riches pour racheter leur Vie par une Somme conſidérable; & les Eſclaves y ſont rarement ſoumis. L'intérêt perſonnel des Turcs a donné occaſion à cette Diſtinction. Il en eſt peu d'entr'eux, qui jugent à propos de ſacrifier leurs Domeſtiques à la Gloire de Mahomet. Quant aux Femmes, on les punit rigoureuſement: ou leurs Amans changent de Religion, ou elles ſont noyées; il n'y a pour elles aucune alternative. Tu vois, mon cher Monceca, combien peu de fonds l'on doit faire ſur les Rélations écrites par des Gens intéreſſés à déguiſer la Vérité. Mais comme je te l'ai déja dit, cela eſt excuſable, dès qu'il en doit arriver un Bien conſidérable.

Il paroit ſurprenant, que les Princes Européens, qui ont eu tant d'occaſions de ſe plaindre des Pirates Algériens, Tuniſiens, & Tripolitains, qui les ont même punis quelques fois

avec rigueur, & toujours inutilement, n'ayent point pris la réſolution de les détruire, & de les anéantir entiérement. La choſe leur eut été très facile, & ils euſſent pû délivrer toute cette Côte de la Méditerranée d'une Peſte fatale à tous les Commerçans. Ils doivent d'autant moins compter ſur les Alliances qu'ils forment avec ces Barbares, que, dès qu'ils trouvent leur intérêt à les violer, ils ne balancent pas un moment à le faire. Ils ſont même néceſſitez, pour pouvoir ſubſiſter, de rompre la paix avec quelque Prince, dès qu'ils terminent la Guerre avec quelque autre. Vivent-ils bien avec les François & les Anglois, il faut qu'ils pillent les Hollandois & les Eſpagnols. S'accommodent-ils avec les Hollandois, leur Traité avec les François ne peut plus ſubſiſter. C'eſt là une Vérité dont toute l'Europe eſt perſuadée, & à laquelle tous les Princes ſont intéreſſés: & cependant, loin de s'unir enſemble contre leurs communs Ennemis, ils les favoriſent, & leur donnent les ſecours dont ils ont beſoin. La Politique des Souverains Nazaréens eſt ainſi le plus ferme ſoutien des Pirates de la Barbarie: & lorſqu'on examine les choſes attentivement, on reconnoit qu'il eſt impoſſible, que l'Intérêt des différentes Couronnes leur permette jamais de ſe réünir pour détruire les Algériens, les Tuniſiens, & les Tripolitains. Les Anglois ſont intéreſſés à ne point ſouffrir que les Eſpagnols, les François, & les Hollandois, s'emparent des Ports de la Barbarie.

barie. Dès qu'ils auroient la Guerre avec eux, ils ne pourroient plus relacher dans toute la Côte d'Afrique, & le tiers des Rivages de la Mer Méditerranée leur seroit interdite. Les Anglois sont si persuadez, qu'il est contre leurs Avantages que les Espagnols s'agrandissent en Barbarie, qu'il n'a pas tenu à eux que les Turcs ne repriſſent Oran. La même raiſon qui ne ſauroit permettre que les Eſpagnols ayent les Ports de la Barbarie, ne ſouffre guéres que les autres Couronnes favoriſent celle qui voudroit s'en emparer.

L'Intérêt du Commerce empêche encore l'Union des Princes contre les Algériens. Plus les Eſpagnols & les Hollandois trouvent d'Obſtacles dans leur Navigation, & plus les Vaiſſeaux Anglois jouïſſent d'un grand Avantage. Je ſuppoſe qu'il y ait dans le Port de Cadix trois Batimens, qui doivent partir pour Marſeille, le prémier Eſpagnol, le ſecond François, & le troiſieme Anglois. Si je ſuis le Maitre d'embarquer des Marchandiſes ſur lequel de ces trois Bâtimens je voudrai, je me garderai bien de les mettre ſur l'Eſpagnol; ayant à craindre les Algériens, les Tuniſiens, les Tripolitains, les Turcs du Levant, & les Maroquins. Je cours beaucoup moins de riſque ſur le Bâtiment François, n'ayant à appréhender que les Saletins. Cependant je me détermine en faveur de l'Anglois, puiſque je n'ai aucun Ennemi à redouter.

L'Avantage de ne rien craindre des Pirates eſt ſi conſidérable, qu'il n'eſt aucun Négociant

Eſpagnol, ſi cela étoit permis, qui ne fit porter le Pavillon François ou Anglois à ſon Bâtiment. Les Conſuls de France, établis dans les Ports d'Italie, ſavent aſſez le profit qu'ils retirent des Permiſſions qu'ils font avoir de l'Amiral de France à pluſieurs Marchands, qui pour prévenir tous les fâcheux Accidens, négocient ſous le Pavillon François. Si ceux de toutes les autres Nations jouiſſoient des mêmes Droits, ſes Privileges ſeroient anéantis.

Tel eſt, mon cher Monceca, le bizare deſtin des Hommes. Les uns ne peuvent être grands, que par l'Abaiſſement des autres. S'ils penſoient tous d'une maniere juſte, ſans doute alors ils reconnoitroient que leur premier Devoir eſt de ſacrifier un vil Intérêt à la Tranquilité de leurs Freres. Mais la Politique des Etats, fondée uniquement ſur des vues de Grandeur & de Richeſſe, s'oppoſe aux Sentimens que dicte l'Humanité. Un Anglois ne s'embaraſſe guére qu'on faſſe Eſclaves cent Eſpagnols, pourvû que ſon Commerce proſpére, & que ſon vaiſſeau arrive à bon port.

Porte-toi bien, mon cher Monceca : vis content & heureux ; & ſouvien-toi toujours qu'un Philoſophe ne doit jamais agir par intérêt.

D'Alger, ce . . .

LET-

LETT. CENT QUARANTE-&-HUITIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LES Sciences, mon cher Monceca, ſont entiérement inconnues à Alger. On y ignore tout ce qui a quelque rapport avec la Philoſophie & les Belles-Lettres. Il y a ſeulement dans ces Païs quelques miſérables Aſtrologues, qui abuſent de la Crédulité du Peuple; & quelques Faiſeurs de Chanſons, dont les Poëſies n'approchent pas de celles que chantent en France les Aveugles aux coins des Rues. La même ignorance regne dans toute l'Afrique, ſi l'on en excepte le Roïaume de Maroc. Il y a, dans la Ville capitale de cet Empire, une Académie dont le fameux Averroës fut autrefois Profeſſeur. Cette Académie eſt compoſée de pluſieurs ſavans Arabes, attachés fortement aux Sentimens d'Ariſtote, dont ils ont les Ouvrages traduits par le même Averroës. Les Maures ſont auſſi anciens Péripatéticiens, que les Moines: &, à peu près dans le même Tems qu'Averroës fit connoitre le Philoſophe Grec aux Arabes, les Francois commencérent à recevoir ſes Sentimens. L'Hiſtorien Rigord rapporte, qu'un Concile tenu à Paris l'an 1209. condamna au Feu quelques Livres d'Ariſtote, que l'on expliquoit dans les Colleges, & qui avoient été

apportez de Conſtantinople depuis peu de tems, & traduits de Grec en Latin *.

Le Regne du Péripatétiſme a été plus durable en Afrique qu'en Europe, & cinq cens Ans n'y ont point encore ébranlé ſa puiſſance. Heureuſement pour ſa Gloire, il n'eſt point né à Maroc, ni de Des-Cartes, ni de Gaſſendi. Il y a apparence, que ſi la Nature y en produiſoit quelque-uns, ils auroient autant de Peine à deſabuſer les Arabes des Défauts de l'ancienne Philoſophie, que ces François en ont eue à faire ouvrir les yeux à leurs Compatriotes. Ils eſſuieroient pour le moins autant de Perſécutions : car, les Docteurs Marequins ſont tout auſſi bilieux que les Théologiens Nazaréens, auſſi entêtez des Opinions qu'ils ont reçues dès leur tendre Jeuneſſe, & auſſi portez à crier *à l'Hérétique*, dès qu'on n'eſt point de leur Avis.

Il en coûta cher à Averoës, pour avoir voulu s'élever audeſſus des ſes Confreres les Docteurs : & ce ne fut, qu'après avoir ſouffert bien d'autres Maux que ceux qui obligérent Des-Cartes à ſe bannir de ſa Patrie, qu'il vint à bout de pouvoir philoſopher tranquillement. L'Hiſtoire de ſes Malheurs eſt ſi curieuſe, & dépeint ſi bien la Jalouſie qui regne parmi les Savans, dans quelque Païs qu'ils ſoient nez, & quelle

* *Delati de novo à Conſtantinopoli, & è Græco in Latinum translati.* Rigordus, *in* Vita Philippi Auguſti, *apud* Launoium de variâ Ariſtotelis Fortunâ, *Cap. I. pag. 6.*

quelle que ſoit leur Religion, que tu ne trouveras pas mauvais que j'en copie ici un Abrégé, qui part de la Main d'un très grand Maitre.

„ Pluſieurs Nobles, & pluſieurs Docteurs de
„ Cordoue, nommément le Médecin Ibnu-Zoar
„ lui portérent Envie, & réſolurent de lui in-
„ tenter un Procès de Religion. Ils ſubornérent
„ de jeunes Gens pour le prier de leur faire une
„ Leçon de Philoſophie. Il y donna les Mains,
„ & leur découvrit dans cette Leçon ſa Cré-
„ ance de Philoſophie. Ils en firent dreſſer un Acte
„ par Notaire, & l'y déclarérent hérétique. Cet
„ Acte fut ſigné par cent Témoins, & envoié
„ à Manſor, Roi de Maroc. Ce Prince, l'aiant
„ vû, ſe mit en colere contre Averroës, &
„ dit tout haut. *Il eſt clair, que cet Homme-là*
„ *n'eſt point de notre Religion.* Il fit confiſquer tous
„ ſes Biens, & le condamna à ſe tenir au Quar-
„ tier des Juifs. Averroës obéit: mais, étant allé
„ quelques-fois à la Moſquée, pour y faire ſes O-
„ raiſons, & aiant été chaſſé à Coups de Pierres
„ par les Enfans, il ſe retira de Cordoue à Fez,
„ & s'y tint caché. On le reconnut dans peu de
„ Jours: on le mit en Priſon; & l'on deman-
„ da à Manſor ce qu'on en feroit? Ce Prince
„ aſſembla pluſieurs Docteurs en Téologie & en
„ Juriſprudence, & s'informa d'eux de quelle
„ Peine un tel Homme étoit digne? La plûpart
„ repondirent, qu'en Qualité d'Hérétique, il
„ méritoit la Mort. Mais, quelques-uns repre-
„ ſentérent, qu'il ne falloit pas faire mourir un
„ tel Perſonnage, qui étoit principalement con-

„ nu ſous la Qualité de Légiſte, & ſous celle de
„ Théologien ; de ſorte, dirent-ils, qu'on ne
„ divulguera point par le Monde, qu'un Héré-
„ tique a été condamné, mais qu'un Légiſte,
„ qu'un Téologien, a ſubi cette Sentence : d'où
„ il arrivera, 1. que les Infidelles n'embraſſe-
„ ront plus notre Foi, & qu'ainſi notre Religion
„ ſera amoindrie ; 2. que l'on ſe plaindra que
„ les Docteurs Africains cherchent & trouvent
„ des Raiſons de s'ôter la Vie les uns aux autres.
„ Il y aura donc plus de Juſtice à le faire retra-
„ cter devant la Porte de la grande Moſquée,
„ où on lui demandera s'il ſe repent. Nous ſom-
„ mes d'Avis, que Votre Majeſté lui pardonne,
„ en cas qu'il ſe repente ; car, il n'y a aucun
„ Homme ſur la Terre, qui ſoit éxemt de tout
„ Crime. Manſor gouta ce Conſeil, & donna ſes
„ Ordres au Gouverneur de Fez pour une telle
„ exécution. En conſéquence dequoi un Vendre-
„ di, ſur l'Heure de la Priere, notre Philoſo-
„ phe fut conduit devant la Porte dela Moſquée,
„ & mis Tête nûe ſur le plus haut Dégré, & tous
„ ceux qui entrérent dans la Moſquée lui crachè-
„ rent au Viſage. La Priere étant finie, les Doc-
„ teurs avec des Notaires, & le Juge avec ſes
„ Aſſeſſeurs, vinrent-là, & demandérent à ce
„ Miſérable, s'il ſe repentoit de ſon Héréſie ?
„ Il répondit par un *Oui*, & on le renvoïa. Il ſe
„ tint à Fez, & y fit des Leçons de Juriſpruden-
„ ce. Manſor lui aïant permis, quelque tems
„ après, de retourner à Cordoue, il y retour-
„ na, & y vécut miſérablement, privé de Biens
„ &

» & de Livres. Cependant, le Juge, qui lui
» avoit succédé, s'acquitoit si mal de sa Charge,
» & en général la Justice étoit si mal administrée
» dans ce Païs là, que les Peuples en gémissoi-
» ent. Mansor voulant remédier à ce Desordre,
» assembla son Conseil, & y proposa de rétablir
» Averroës. La plûpart des Conseillers en furent
» d'Avis. C'est pourquoi, il lui envoia un Or-
» dre de revenir incessament à Maroc pour y fai-
» re les Fonctions de sa prémiere Magistratu-
» re. Averroës partit aussi-tôt avec toute sa Fa-
» mille, & passa tout le reste de ses jours à Maroc.
» Il y fut enterré, hors de la Porte des Corroï-
» eurs, & son Tombeau & son Epitaphe y ont
» paru fort long-tems. Il ne faut pas oublier ce
» qu'il répondit à ceux qui lui demandérent qu'el-
» le étoit la Situation de son Ame, pendant la
» Persécution. *Cet état-là*, leur-dit il, *me plai-*
» *soit & me déplaisoit. J'étois bien aise d'être dé-*
» *chargé des Fonctions pénibles de la Magistrature:*
» *mais, il me fachoit d'avoir été opprimé par de*
» *faux Témoins. Je n'ai point souhaité*, ajouta-t-il,
» *d'être rétabli dans ma Charge; & je ne l'ai re-*
» *prise, qu'après que mon Innocence a été manifa-*
» *stée* *.

LA prémiere fois mon cher Monceca, que je lus cette Description des Maux dont Averroës fut presque accablé, je songeai à ceux qu'ont souffert tant de Savans illustres avec aussi peu de Justice que ce fameux Arabe: &, lorsque

* BAYLE, Diction. Critique, *Article* AVERROIS, *Remarq.* (*M*).

je réfléchiſſois à la Poſture humiliante dans laquelle il avoit été placé à la Porte de la Moſquée je me figurois Arnauld ou Paſcal, aſſis ſur les Degrés du College des Jéſuites, & y recevant une Inſulte de chaque Membre de la Société. Si elle eut trouvé à Paris autant de Facilité à contenter ſa Vengeance, qu'en eurent les Docteurs Cordouans, ſans doute tous les Solitaires de Port Roïal auroient eſſuïé quelque Cérémonie peut être encore plus cruelle que la Mahométane.

Il n'eſt point de Haine auſſi dangereuſe, que celle qui nait de la Diviſion des Savans, ſurtout des Théologiens; & il n'y a aucun Excès auquel les derniers ne ſe portent, lorſqu'ils ne ſont point retenus par un Pouvoir ſupérieur. Ils mettent tout en uſage, pour perdre leurs Adverſaires, & n'héſitent pas un ſeul Inſtant à emploïer la Calomnie, le Menſonge, & les Impoſtures les plus noires, pour parvenir à leur but. Si les Ennemis du fameux Arnauld n'ont pû avoir le plaiſir de lui faire eſſuïer la Cérémonie d'Averroës, ils ont tâché de flétrir ſa Réputation par des Libelles diffamatoires: & qu'elles Abſurditez honteuſes n'ont-ils point débité à cet égard? Si l'on veut les en croire, cet Homme illuſtre étoit un Sorcier, très bien reçu à la Cour de Béelſébut, à qui il faiſoit de tems en tems des Harangues fort éloquentes. *Il eſt certain*, dit un Auteur †, *que Mr. de Maupas, Evêque d'Evreux, a aſſuré à pluſieurs Perſonnes, qu'il*

† *Celui du* IV. Factum des Parens de Janſenius, *pag.* 2.

qu'il avoit appris d'un Sorcier converti, qu'il avoit vû au Sabbat Mr. Arnaud pluſieurs fois, avec une Princeſſe du Sang, & que Mr. Arnaud y avoit fait une fort belle Harangue au Diable. Quelques autres Ennemis de ce Docteur ont publié †, *qu'il s'étoit rendu Chef des Vaudois, & qu'il étoit devenu le plus ferme Appui de ces Peuples* *. Ils le métamorphoſoient de Docteur en Général d'Armée; & cela, dans un tems où ils ſavoient que leurs Calomnies ſeroient détruites de fond en comble. Ils ne s'enbarraſſoient pas qu'on connut leurs Impoſtures, pourvû qu'elles euſſent Cours pendant quelque tems.

Il ne tint pas à ſix Moines de Liége, que ce célébre Théologien ne fut traité dans cette Ville comme Averroës l'avoit été à Maroc. Le Gardien des Recollets, le Gardien des Cordeliers, le Prieur des Auguſtins, celui des Jacobins, le Vicaire des Carmes, ayant à leur tête le Recteur des

† *Voyez les* Queſtions Curieuſes, *pag.* 4.

* *Nos infra inſcripti Superiores Conventuales Regularium in Civitate Leodienſi, certiorati de Conventiculis, quæ habentur apud* certum Arnoldum *Doctrinam ſuſpectam ſpargentem, cenſemus D. Vicarium charitativè certiorandum, ut ſimilia Conventicula diſſipare, & prohibere non dedignetur, etiam cum dicto Arnoldo Converſationes. Datum in Conventu Minorum hac* 25. *Auguſti* 1690. *ad quem Effectum commiſimus R. P. M. Ludovicum Lamet Priorem Dominicanorum, ad Nomine noſtro accedendum D. Vicarium & exponendum Intentionem noſtram.* Queſtion Curieuſe, *pag.* 228. *Juſte Dieu! quelle affreuſe Latinité! Elle eſt digne des Ennemis de ce ſavant Homme.*

des Jéſuites, procédérent de la même maniere, que les Docteurs Corduans animez par le Médecin Ibnu. Ces Moines dreſſérent une Requête, par laquelle ils demandoient qu'un *certain Arnaud* fut exclus de la Société Civile, comme ſoutenant des Opinions dangereuſes. *O Tempora! O Mores!* Eſt-il permis, mon cher Monceca, que ſix miſérables Moines, ayent ainſi porté l'Audace & l'Inſolence juſqu'à traiter un des prémiers Savans du Monde, de la même maniere que s'ils euſſent parlé d'un ſimple Avanturier, ou de quelqu'un de leurs ſemblables? Avec quelle Indignation la Poſtérité apprendra-t-elle un jour, que cet illuſtre Docteur ait été appellé un *certain Arnaud*? Si quelque choſe peut diminuer ſa Surpriſe, ce ſera le grand nombre d'Hommes illuſtres, qui ont été également perſécutez par des Adverſaires opiniatres & ignorans.

Sans parler des Malheurs qu'ont eſſuyés pluſieurs Savans dans ces derniers Tems, en remontant plus haut, on trouve ſans ceſſe le Mérite attaqué par ces Envieux: & ce n'eſt pas ordinairement dans les Religions étrangeres, que les Hommes de Lettres rencontrent leurs plus grands Ennemis: c'eſt dans la leur. Mr. Claude ne s'aviſa jamais d'attaquer les Mœurs de Mr. Arnaud: ce ne furent que des Auteurs Moliniſtes, qui portérent la mauvaiſe-Foi juſqu'à ce point; ſi l'on excepte néanmoins un Miniſtre Proteſtant, mais dont les Ecrits remplis d'Impoſtures furent déſavouez

par

par ſes Confréres mêmes *. Mélanchton trouva chés les Luthériens des Adverſaires encor plus opiniâtres que chés les Papiſtes. Son Eſprit doux, & amateur de la Paix, lui attira la Haine de tous les Rigoriſtes : & elle lui devint ſi à charge, qu'il conſidéra la Mort comme un Bien, puiſqu'elle l'en délivroit entiérement. L'Auteur de ſa Vie nous a appris, que la Jalouſie de ſes Ennemis étoit ſi grande, & qu'ils ſe donnoient tant de peine pour lui nuire, qu'il n'avoit jamais été aſſuré, pendant quarante Ans qu'il avoit conſervé ſa Charge de Profeſſeur, de ne pas en être privé avant la Fin de la Semaine †.

Le Sort de Mélanchton me rappelle celui d'Abellard un des plus illuſtres Reſtaurateurs des Sciences, & qui vécut dans le même Siécle qu'Averroës. Quelles Infortunes n'eſſuya-t-il point, & quels Maux n'eut-il pas à ſouffrir de la part des Théologiens & des Moines. Ils le forcérent, ſans vouloir écouter ſes juſtes Défenſes, à brûler lui-même publiquement ſes Ouvrages : & la Haine de quelques Auteurs n'a point épargné ce grand-Homme pluſieurs Années après ſa Mort. Ils l'ont accuſé d'avoir continué un Commerce honteux avec

* L'Eſprit de Mr. Arnauld, *compoſé par* Jurieu.

† *Publicè non dubitavit affirmare : Ego jam ſum hic, Dei Beneficio, quadraginta Annos : & nunquam potuit dicere aut certus eſſe me per unam Septimanam manſurum eſſe.* Camerarius, *in* Vita Melanch. *pag.* 206.

avec Héloyſe, après la funeſte Avanture qui l'avoit mis hors d'Etat de s'y prêter ; & ils ont ſoutenu, qu'il trouvoit dans l'Ombre de la Volupté les mêmes Plaiſirs que dans la Volupté même *.

Conſidére, mon cher Monceca, quelle eſt la Haine, qui n'ait entre les Savans, puiſqu'elle ne reſpecte pas même les cendres des Morts, & qu'elle attaque cruellement des Héros que la Parque a mis dans l'Impoſſibilité de ſe défendre. Dans combien de nouveaux Libelles ne déchire-t-on pas tous les jours la Mémoire des *Claudes*, des *Arnauds*, des *Bayles*, des *Montagnes*, des *Abrabanels*, des *Maymonides*, des *Luthers*, des *Calvins*, des *Auguſtins*, des *Jérômes*, & de tant d'autres Perſonnages illuſtres nez dans toutes les Religions. Eh quoi ! ne pourroit-on pas critiquer ce qu'on trouve à redire dans leurs Ecrits, & rendre cependant à leur Perſonnes & à leurs Ouvrages la Juſtice qu'ils méritent ? Quoique je ſois Juif, mon cher Monceca, je me garderai bien de ſoutenir, qu'*Auguſtin* fut un petit Génie, *Arnaud* un Ignorant, *Luther* une groſſe Bête, *Calvin* un Eſprit médiocre, & *Bourdaloue*, un Empoiſonneur qui ne prêchoit qu'une Morale pernicieuſe. Je rougirois, ſi la

* *Ex quibus omnibus liquet quàm frigida fuerit Petri Abælardi Apologia, cum redarguitur de nimiâ Familiaritate cum Amicâ quidem ſuâ Heloiſâ, & aliis Monialibus Paracletenſibus, repoſuit Eunuchos, qualis ipſe factus erat, tutò abſque omni periculo poſſe verſari cum Feminis.* Theophil. Raynaud. de Eunuchis, *pag.* 148.

la Paſſion m'emportoit juſqu'à ce Point. Quoique je ne penſe pas de la même maniere qu'un Docteur Janſéniſte ou Moliniſte, je rens cependant Juſtice à la maniere éloquente & perſuaſive dont ils ſoutiennent leurs Sentimens: &, bien loin que je veuille les calomnier, j'agis de la même maniére qu'un Juge avec un Avocat dont il admire la Science & les Talens, & dont il condamne cependant la Partie.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & fais uſage d'une parfaite Impartialité envers tous les Hommes.

D'Alger, ce . . .

LET. CENT-QUARANTE-ET-NEUVIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

DEPUIS deux Jours, mon cher Monceca, je ſuis arrivé à Tunis. Cette Ville eſt bâtie à trois lieues des Ruines de Carthage. Elle n'eſt point ſur le bord de la Mer. C'eſt ce qui l'a toujours miſe à couvert des Bombardemens, & l'a garantie des Chatimens qu'ont eſſuyés Alger & Tripoli, de la Part des Anglois & des François. Les Bâtimens, qui abordent à Tunis, mouillent dans une grande Rade, deffendue par les Forts de la Goulette, qui ſont très for-

fortifiés, & conſtruits à l'Embouchûre d'un petit Canal, qui forme une Communication entre la Mer & un Lac à cent pas duquel eſt la Ville de Tunis. Sa Situation eſt beaucoup moins gracieuſe que celle de Carthage, qui étoit bâtie ſur une Langue avancée dans la Mer, & qui forme un Cap qu'on nomme encore aujourd'hui du nom de cette ancienne République. J'en ai été viſiter les Ruines. Parmi des Tas immenſes de Pierres, on trouve pluſieurs Souterrains aſſez grands. Le Morceau le plus entier qui reſte eſt un Réſervoir compoſé de ſeize ou dix-ſept Citernes, qui ſervoient à recevoir les Eaux deſtinées à l'uſage du Public. Ces Citernes ſont jointes enſemble par une Voute commune, qui couvre auſſi deux Galleries qui ſont aux côtez de ces grandes Caves, & qui ſervoient à la commodité du Paſſage de ceux qui alloient puiſer de l'Eau. A quelques milles Pas des Ruines de la Ville, on voit encore des Aqueducs très beaux, & d'une longueur conſidérable, qui aboutiſſoient autrefois aux Citernes publiques. C'eſt-là, mon cher Monceca, tout ce qui reſte de cette ſuperbe Carthage, la Rivalle de Rome. Dans quelques Années d'ici, à peine pourroit-on découvrir la Place où elle étoit, ſi les Géographes modernes n'avoient eu ſoin de la faire connoître à la Poſtérité.

Nous n'avons preſque aucune Idée des Villes qui ont été les plus célébres; & ce que nous en ſavons eſt ſi confus, & mêlé de tant de Fables,

bles, qu'il eſt impoſſible, au milieu de ce Cahos & de cette Confuſion, de pouvoir démêler la Vérité. L'ancienne Babilone ne nous eſt connue que par la Relation de quelques Auteurs anciens, qui n'éclairciſſent pas la moitié de nos Doutes; & il ne reſte aujourdhui aucun Veſtige de cette Ville autrefois ſi fameuſe.

Nous ignorons entiérement de quelle façon les prémiers Hommes bâtiſſoient, ſi l'on excepte les Egyptiens. Il faut deſcendre juſqu'aux Grecs & aux Romains, pour connoître la Liaiſon qu'on donnoit aux Matériaux dont on ſe ſervoit pour la Conſtruction des Edifices publics. Les anciens Perſans, les Ethiopiens, &c. bâtiſſoient-ils ſans Ciment, ſans Mortier, & uniquement en mettant des Pierres parfaitement unies, comme les Romains faiſoient, ainſi qu'il paroit dans pluſieurs de leurs Ouvrages *? Nous n'en ſavons rien, & nous ne contenterons jámais notre Curioſité à cet égard; puiſqu'il ne nous reſte ſur cela que des Relations fort obſcures, & qui ne ſatisfont guére ceux qui veulent connoitre les choſes clairement. D'ailleurs, les Eclairciſſemens, que nous pouvons tirer par les Ruines que nous trouvons aujourd'hui, ſont quelquefois très trompeurs, le tems ayant pulvériſé certaines portions de Pierres; & peut-être prent-on pour un Mortier ce ſable qui ſe rencontre entre leurs Jointures. Enfin, s'il eſt vrai que certains Bâtimens ayent été conſtruits avec des Matieres

* Les Arenes de Nimes ſont bâties de cette Maniere.

faites pour unir les Pierres, on ignore totalement aujourd'hui la façon dont on posoit ce Ciment, & l'on débite là-dessus mille Contes.

Une autre difficulté, qui s'offre dans la Découverte qu'on veut faire par les Ruines qui restent dans les Champs où furent autrefois les anciennes Villes illustres, c'est qu'il y a grande Apparence que toutes ces Ruines sont postérieures à la Maniere de bâtir qu'on voudroit connoitre. Les principales Villes anciennes ont été détruites plusieurs fois, & presque toutes rebaties du tems des Romains. Les Ruines, qu'on voit aujourd'hui de l'ancienne Troie, ne sont point les Restes des Palais de Priam & d'Hector. Ces Princes n'étoient point assez puissans, pour habiter dans des Maisons qui contenoient autant de Marbres, de Chapiteaux, de Colonnes, qu'on en trouve encor aujourd'hui dans les Champs de Troie: pour être persuadé de cette Vérité, on n'a qu'à lire l'Illiade d'Homére; &, quoi qu'un Poëte amplifie & grossisse toujours les Objets, dès qu'on vient à jetter les yeux sur les Restes immenses des Marbres répandus encore aujourd'hui dans les Campagnes de Troie, & sur le nombre prodigieux qu'on en a enlevé, on connoit aisément; que les Ruines du célébre Ilium ne sont point celles qu'on apperçoit aujourd'hui. Il est certain, que les Romains, qui croyoient, ou du moins qui étoient bien aises qu'on crût, qu'ils descendoient des Troyens, rebâtirent la Ville de Troie. Auguste y fit faire plusieurs Edifices magnifiques sur les

Débris

Débris de l'ancienne. On y éleva un nouvel Ilium, ruiné de nouveau par la longueur des Tems: & si l'on y trouve aujourd'hui des Restes antiques, on doit bien plûtôt les attribuer aux Romains qu'aux anciens Troyens. Peut-être, mon cher Moncca, en est-il de même des Ruines de Carthage, que de celles de Troie; & que les Monumens, qu'on y voit encor aujourd'hui, n'ont été bâtis que par les Romains, après qu'ils se furent rendus Maitres de l'Afrique.

Le triste Sort, qu'ont eu tant de superbes Villes, dont une partie a été détruite par les Mahométans, m'a souvent fait réfléchir au préjudice qu'ils avoient porté aux Sciences & aux beaux-Arts. Combien d'Edifices n'ont-ils pas renversé, combien de Statues antiques n'ont-ils pas brisées, & dans quel état pitoyable n'ont-ils point réduit toute la Grece, qui contenoit plus de choses précieuses, que tout le reste de l'Univers? Comment les Princes Nazaréens ont-ils pû se résoudre à laisser ce Pays en proye à la Cruauté & à la Fureur de ces Barbares! Si les Turcs eussent fait leur Irruption dans la Grece, lorsque les Gots, les Huns, & les Vandales, saccagérent Rome, & firent autant de Mal en Occident que les Mahométans en ont fait depuis en Orient, je ne serois point étonné que les Monarques Européens eussent abbandonné Constantinople à Mahomet II. Mais que dans le XV. Siécle, ce Barbare ait envahi l'Empire d'Orient; & qu'après s'être rendu le Maitre de

Constantinople, il se soit vû à la Veille d'aller à Rome, saccager, détruire, & renverser les seuls restes échappez aux Fureurs de l'Ignorance ; c'est à quoi je ne pense point, sans déplorer l'Aveuglement des Nazaréens, qui, étant pour lors désunis entre eux, ne songeoient qu'à se déchirer mutuellement, au lieu de s'opposer à l'Ennemi commun.

Il est certain, mon cher Monceca, que si, au lieu des Projets chimériques des Croisades, les Princes Européens se fussent contenté de chasser entiérement les Turcs de l'Europe, ils y eussent réussi facilement. C'étoit-là la seule chose à laquelle ils devoient s'attacher ; car, de vouloir les poursuivre dans l'Asie, ou fonder un Royaume au milieu d'eux en Afrique, c'est un Projet aussi ridicule, qu'extravagant & impossible à exécuter. Toutes ces Tentatives n'ont servi, & ne serviront jamais, qu'à faire périr un grand nombre de Nazaréens, par la Fatigue du Voyage, l'Intempérance du Climat, & les Maladies contagieuses.

Cet endroit de ma Lettre, mon cher Monceca, me conduit naturellement à te parler de l'Orage qui s'apprête à tomber sur la Tête des Mahométans. Si la fameuse Ligue dont on parle a lieu, & que l'Empereur, les Vénitiens, les Polonois, & les Moscovites, s'unissent ensemble, les Turcs sont dans le plus grand Danger qu'ils ayent encor essuié : & si la Paix régne pendant deux Campagnes entre les Princes Nazaréens, il faut absolument que la Porte Ottomane reçoive

un

un Echec dont il eſt impoſſible qu'elle puiſſe ſe mettre à couvert. Dans la derniere Guerre qu'elle a eue avec l'Empire, cette ſeule Couronne lui a enlevé les deux plus fortes Places de ſes Frontieres, & l'a réduite à faire une Paix ignominieuſe. Quel pourra être aujourd'hui ſon Sort, étant obligée de ſe défendre contre les Moſcovites, qui feront une puiſſante Diverſion, & contre les Polonois, qui ne ſont pas moins à craindre pour elle? On peut aſſurer, mon cher Monceca, que ſi l'Empire Ottoman ſort de cette Guerre ſans avoir fait une Perte conſidérable, il eſt à l'Abri de tous les Revers. Mais, il eſt preſque impoſſible, que cela ſoit: & je ne doute pas, qu'avant la fin de cette Année, nous ne voyons quelque Evénement digne de paſſer à la Poſtérité la plus reculée.

Je t'avoue, mon cher Monceca, que, quoique je doive regarder avec beaucoup d'Indifférence de dépendre des Nazaréens ou des Turcs, je ne puis m'empêcher cependant de m'intéreſſer beaucoup en faveur des premiers, à cauſe des Sciences & des Arts. Chaque Place conquiſe par les Impériaux, chaque Bataille qu'ils gagnent, c'eſt une Victoire remportée ſur l'Ignorance. Je regarde les Allemands comme les Miſſionaires de la Raiſon & de la Philoſophie. Quel Triomphe pour les Belles-Lettres, ſi, dans quelques Années, un Libraire étaloit dans la Place de l'Hippodrome les Oeuvres de Libnits & celles de Newton; & que Des-Cartes

& Gassendi paruissent dans les Lieux où régnoient les Ecrits de quelques misérables Théologiens Turcs ; Helas ! mon cher Monceca, un Bonheur aussi grand n'est point impossible : il ne dépend que de la Tranquilité de quelques Etats Nazaréens. Funeste Politique, seras-tu toujours la Ruine du Genre Humain ! Je crois, mon cher Monceca, que les mêmes Intérêts, qui assurent certains petits Princes de leurs Etats, empêche la Ruine des Mahométans. Les grands Monarques ne voyent point avec beaucoup de plaisir un Conquérant s'aggrandir, & prendre de nouvelles Forces. La Ruine totale de l'Empire des Turcs en Europe n'accommoderoit pas bien des Puissances, intéressées à ne pas la laisser détruire. L'Amour de la Religion ne peut même balancer les Raisons Politiques. On a vû des Pontifes Romains agir de concert avec ces mêmes Turcs contre lesquels Rome avoit tant prêché de Croisades. *Autres Tems, autres Soins* : c'est-là la Dévise de tous les Princes. Je reviens à Tunis.

Il y a dans cette Ville un Dei, ainsi qu'à Alger : mais, il n'a aucune Autorité, & c'est le Bei, qui est le véritable Souverain. Autrefois, le dernier n'étoit qu'un simple Chef de la Milice ; mais, pendant les diverses Révolutions qui sont arrivées dans ce Royaume, les Beis se sont saisis de l'Autorité. Ce sont eux aujourd'hui, qui nomment à la Charge de Dei. Ils sont les Maitres absolus de déposer, lorsqu'ils le jugent à propos, ceux qu'ils y ont élevez.

Les

Les Maures, ou les anciens Habitans du Pays, ſont beaucoup moins malheureux dans ce Pays, qu'ils ne le ſont à Alger. Les Beis les favoriſent, pour s'aſſurer un Secours contre l'Eſprit remuant des Turcs; &, par ce moyen, ils ont introduit une Eſpéce d'Equilibre, qui ſert à entretenir la Tranquilité dans l'Etat. Le dernier Bei, mort depuis peu d'Années, avoit retiré de grands Avantages des Ménagemens qu'il avoit pour les Maures. Il eut voulu, s'il eut été poſſible, les affranchir entiérement du Joug des Turcs: mais, il n'ôſoit tenter une Entrepriſe auſſi difficile à exécuter, & dont les Suites pouvoient être très dangereuſes.

Une choſe bien remarquable touchant ce Prince, c'eſt qu'il n'avoit point de Feſſes, ou du moins qu'il lui en reſtoit très peu, depuis qu'on avoit été obligé de les lui couper, pour prévenir les Suites dangereuſes d'une Baſtonnade des plus rudes, qu'il avoit reçue ſur le Derriere, lorſqu'il n'étoit encore que ſimple Officier du Bei. On lui avoit donné deux cent Coups de Bâton: & ils avoient été ſi rudement appliqués, qu'on ne pût empêcher la Gangraine, que par une Opération violente qui couta les Feſſes au pauvre Patient. Cette Juſtice rigoureuſe produiſit dans la ſuite un très bon Effet. Car, lorſqu'il fut parvenu à la Royauté, il comprit, par le Regret qu'il avoit de ſe voir dans un auſſi pitoyable Etat, combien les Feſſes étoient utiles & néceſſaires aux Hommes. Il réſolut donc d'abolir un Supplice, qui l'avoit ſi malheureuſement pri-

vé des ſiennes : & pendant près de vingt Ans qu'il régna dans Tunis, jamais aucunes Feſſes n'ont reçu la moindre inſulte. Son Succeſſeur, inſenſible à une Infirmité qu'il n'avoit point éprouvée, n'a point eu la même Attention ; & la Mode de donner la Baſtonnade ſur le Derriere eſt revenue en uſage, quoiqu'il ſoit pourtant plus ordinaire de la donner ſur la Plante des Pieds. Ne croi point, mon cher Monceca, que ce que je dis-là ſoit une Hiſtoire faite à plaiſir. Elle eſt conforme à la plus exacte Vérité ; il n'y a rien d'extraordinaire dans la Supreſſion d'un Supplice qui eſt en Horreur au Souverain.

Porte-toi bien, mon cher Monceca : vis content & heureux ; & proſpére dans toutes tes Affaires.

De Tunis, ce...

LETTRE CENT-CINQUANTIÈME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

EN partant de Tunis, mon cher Monceca, pour me rendre à Tripoli, les Vents m'ont forcé de relâcher pour quelques jours à l'Ile de Gerbe. J'ai vû près du Chateau de cette Ile un monument de la Cruauté & de la fureur des hommes. C'eſt une Piramide de trente Pieds de hauteur, & de plus de cent trente de Tour,

Tour, qui ſert de Tombeau aux Chrétiens qui furent maſſacrez par les Soldats d'Orcan, le Chef qui conquit ce Païs ſur les Nazaréens. Cette Piramide eſt faite de Pierre de Taille juſqu'à la moitié, mais, le reſte n'eſt que de Têtes & d'oſſemens d'hommes, entaſſez les uns ſur les autres.

Les Turcs regardent avec une ſatisfaction orgueilleuſe ce monument érigé à la haine & à la Barbarie. Ils diſent, que les Triomphes, qu'ils ont remportez ſur les Nazaréens, étant des marques évidentes de la bonté de leur Religion, que Dieu a favoriſée viſiblement dans tous les tems, ils doivent tâcher d'en éterniſer la mémoire. L'heureux ſuccès des Armes eſt un des plus forts argumens par leſquels les Mahométans croïent prouver la vérité & la pureté de leurs Dogmes *. *Puiſque Dieu*, diſent-ils, *eſt l'Auteur de tous les bons Evénemens, & qu'il n'arrive rien que par ſa volonté, n'eſt-il pas viſible, qu'il approuve le Zéle que nous avons à porter par-tout notre Religion? Et les graces qu'il nous accorde*, & les *Victoires que*

* *Secundum Motivum eſt victoria earum continua contra Chriſtianos: quod aliquot multum movet; unde Victores ſe nominant, & gloriantur, quaſi Victores totius Mundi. Orant etiam pro Victoribus ſpecialiter in omnibus Congregationibus ſuis, præſertim in continuis poſt Comeſtionem Gratiarum Actionibus. Superbiunt inſuper, & Chriſtianos* Fœminas *deſpiciendo nominant, & ſe* Viros *eorum: & ut ad hoc magis ad magis incitentur, Anteceſſorum Victorias deſcribunt, decantant, laudant, ac præconiſant.* Septem-Caſtrenſis de Moribus Turcarum, *Cap. XI, pag. 40, apud* Hottingerum, Hiſtoriæ Orientalis *pag.* 138.

nous avons remportées par ſon ſecours, ſur tant de Peuples Nazaréens, ne ſont-elles pas des marques certaines de la vérité & de l'Autenticité de l'Alcoran?

Cette fauſſe prévention, dans laquelle ſont les Turcs, leur fait regarder les Juifs avec un mépris infini. Ils nous reprochent d'être viſiblement abbandonnez de Dieu, n'aïant ſur la Terre aucune demeure fixe, & n'étant conduits ni gouvernez par aucun Prince de notre Nation. Il n'eſt rien de ſi ridicule, mon cher Monceca, que cette prétendue preuve de la vérité de l'*Alcoran*. Si l'Etendue d'une Religion, & les Triomphes qu'elle remporte, étoient une preuve de ſa bonté, il faudroit donc que les Turcs avouaſſent, que, lorſque Jéruſalem fut détruite par les Babiloniens, le Paganiſme étoit regardé favorablement de la Divinité. C'eſt une abſurdité des plus grandes, que de ſoutenir un pareil ſentiment: & toute Religion, qui ne fonde ſes progrès que ſur le meurtre & la violence, eſt plûtôt un Enthouſiaſme infernal, qu'une Doctrine céleſte.

Les moïens pour inſtruire les hommes ſe préſentent d'eux-même ſi naturellement, qu'il faut avoir des opinions bien mauvaiſes, pour vouloir les leur perſuader par la crainte. Il eſt très facile de ramener les Eſprits les plus égarez à des véritez ſenſibles, quand on s'y prend d'une maniere douce & aiſée, qu'on n'eſt conduit par aucune vûe d'Intérêt, & qu'on leur fait connoitre leurs préjugés d'une maniere qui leur fait apper-

ce-

cevoir qu'on agit avec la Candeur & la bonne-foi d'un Philoſophe. Je ne doute pas un ſeul inſtant, mon cher Monceca, que ſi l'Avarice & l'envie de dominer n'offuſquoit pas les Inquiſiteurs Eſpagnols & Portugais, un Juif ne vint facilement à bout de leur faire avouer, qu'il eſt, non ſeulement contraire à l'humanité, mais encor directement oppoſé à la volonté de Dieu, d'empriſonner, de tourmenter, & de bruler des infortunez, qui n'ont fait d'autre Crime, que celui de ſuivre des ſentimens qu'ils croïoient véritables, & qu'ils avoient reçu dès leur plus tendre Enfance. N'eſt-il pas affreux, mon cher Monceca, qu'on puniſſe de Mort un homme, qui ne fit jamais aucun mal à ſes Concitoïens, ni ne porta aucun préjudice à la Société? Ne peut-on pas dire, que c'eſt imiter l'Exemple des Turcs, & ſe ſervir de toutes ſortes de moïens pour étendre ſa Religion?

S'il en faut croire un ſavant Nazaréen, les Inquiſiteurs ont des raiſons de Politique, pour en agir de la même maniere que les Mahométans. Comme ils ont corrompu la Doctrine Nazaréene par les Fables qu'il y ont mêlées, ils ont beſoin d'emploïer autant de ruſes & de violences, pour les établir, qu'il en faut pour faire recevoir *l'Alcoran*. Il eſt certain, que la Doctrine, que certains Docteurs Nazaréens vont prêcher dans les Lieux les plus éloignés, eſt capable de révolter les Eſprits les plus ſimples, dès qu'ils connoiſſent l'unité de la Divinité: & il n'y a guére que

que des Païens, qui puiſſent s'en accommoder aiſément.

Depuis long-tems, un Nombre conſidérable de Théologiens Papiſtes déclament vivement contre les Jéſuites, qui ſe ſont établis dans la Chine. Ils leur reprochent d'avoir allié le Paganiſme avec le Nazaréïſme, & de n'avoir fait connoitre aux Peuples qu'ils alloient inſtruire, que l'Extérieur, & pour ainſi dire le ſuperflu de la Religion. Les Docteurs Proteſtans vont encor plus loin, dans leurs invectives. Peut-être ſont-elles outrées: car la haine des Sectes leur offuſque les Yeux, & groſſit ſouvent les Objets.

Quoiqu'il en ſoit, voici ce que dit un Savant illuſtre, mais grand Ennemi des Jéſuites *. *La tradition*, dit-il, *telle qu'elle eſt, ne plait point aux Jéſuites: elle détruit leur morale relachée, elle renverſe les Dogmes de l'Egliſe Romaine; ſur tout ceux que la ſuperſtition de ces Peres établit avec le plus d'ardeur, & qu'ils vont enſeigner juſques aux extrémitez de la Terre ..... Voici une Idée racourcie de cette dévotion . . . Elle eſt tirée de l'hiſtoire d'une Dame Chrétienne de la Chine, dont le Pére Couplet, Jéſuite, avoit été directeur.* Saint Ignace, *dit-il*, Saint François Xavier, Sainte Candide dont elle portoit le nom, Sainte Monique, Sainte Urſule, & ſes Compagnes, étoient les plus tendres Objets de ſa Piété. . . . . Elle avoit une foi ſi vive pour l'Eficacité de l'Eau-benite, des Agnus

* La Croze, Diſſertations Hiſtoriques ſur divers Sujets, *Tom. I. pag.* 240.

Agnus Dei, & des Cendres des Rameaux benits; qu'elle les conſidéroit comme des Tréſors & comme des Remedes univerſels contre tous les maux. *N'eſt-ce pas-là une Foi & une Piété bien entendue !* C'eſt Saint Ignace, Sainte Urſule, l'Eau benite, & les Agnus Dei, qui font paſſer la Mer à tous les Jéſuites, & qui les portent à faire de ſi longs Voïages, pour ſubſtituer un nouveau Paganiſme à l'ancien Paganiſme des Chinois!

Voilà, mon cher Monceca, des reproches bien violens contre les Miſſionaires de la Chine. Je ne ſçai s'ils ſont bien fondez. Mais, j'óſe dire, que s'ils le ſont, les hommes ont bien plus d'obligation aux Mahométans qu'aux Jéſuites; puiſque ces prémiers annoncent du moins une Religion qui n'admet d'autre Culte que celui de la Divinité; & que les derniers ſubſtituent de nouvelles erreurs Païennes à celles des Peuples qu'ils vont inſtruire. Mon ſentiment doit paroitre d'autant moins extraordinaire aux Nazaréens, de quelque Secte qu'ils ſoient, qu'un des plus grands Philoſophes de ces derniers Tems n'a pas fait difficulté de ſoutenir qu'on étoit redevable aux Turcs d'avoir fait connoitre la Divinité à un grand nombre d'Idolâtres. *Le Mahométiſme*, dit-il *, *eſt une eſpece de Déïſme joint à la Créance de quelques Faits, & à l'obſervation de quelques pratiques que Mahomet & ſes Sectateurs ont ajoutées, quelquefois aſſez mal-à-propos, à la Re-*

* Lettre de Mr. Leibnitz à M. la Croze; *la même*, pag. 164.

Religion naturelle ; mais, qui n'a point laiſſé d'être au Gré de pluſieurs Nations. On a obligation à cette Secte, en beaucoup d'endroits du monde, de la deſtruction du Paganiſme: & ce ſeroit un dégré, pour mener les Peuples à une Religion plus ſublime, ſi elle étoit prêchée comme il faut, & ſi les préventions mal-fondées des Mahométans n'y mettoient beaucoup d'Obſtacle.

Je ſuis aſſûré, que ceux, qui éxamineront ſans prévention le ſentiment de ce Philoſophe, conviendront, que s'il eſt vrai que les Jéſuites prêchent à la Chine la morale & les Dogmes qu'on leur impute, il vaudroit mieux, pour aller détruire le Paganiſme, que vingt Dervis partiſſent de Conſtantinople, que cent Jéſuites de Rome & de Paris. Mais, je t'avoûrai, mon cher Monceca, que je crois que les adverſaires de la Société outrent beaucoup les choſes; & que, dans ce qu'ils ont débité de la Religion mi-partie Nazaréene & Païene, qu'ils vouloient établir dans les Indes, ils ont inſéré bien des menſonges, quoiqu'il ſoit impoſſible, qu'il n'y eut pas quelque-choſe de réel, qui ait occaſionné les plaintes que l'on fait tous les jours dans tant d'Ecrits, qui parlent de la complaiſance ſervile des Jéſuites pour certains Cultes des Chinois.

A propos de tous les reproches que les Jéſuites ont eſſuïés, je te dirai, mon cher Monceca, que j'ai vû dans une Ile deſerte, appellée la Lampedouſſe, un pauvre Hermite, qui eſt venu à bout de ce que n'a pu parachever toute la Société. Cette Ile a été dépeuplée par Barberouſ-

ſe,

ſe, qui en fit eſclaves en Tripoli tous les Habitans: & il n'y reſte plus aujourd'hui que l'Hermite dont je te parle. Il deſſert une Chapelle Nazaréene, & prend ſoin d'une petite Moſquée dans laquelle eſt le Tombeau d'un Chérif. Quoiqu'il ſoit Papiſte, il a également ſoin de l'Egliſe Nazaréene & de la Mahométane; & il réünit ainſi les deux Bénéfices. Les Turcs & les Chrétiens, qui vont faire de l'Eau dans cette Ile, lui l'aiſſent ce dont il a beſoin. Perſonne ne l'oblige à rendre Compte à laquelle des deux Chapelles il a le plus de dévotion: &, juſques ici, aucun Théologien Janſéniſte ne s'eſt aviſé d'écrire contre lui, pour prouver, qu'il ne doit pas balaier, du même Balai, la Moſquée du Chérif, & la Chapelle de *Notre-Dame de Bon-Voïage*. N'ai-je donc pas raiſon de te dire, mon cher Monceca, qu'il eſt venu à bout de ce que juſques ici n'a pu éxécuter la Société? Mais, c'eſt aſſez parler des Jéſuites.

Je viens à ce que j'ai vû à Tripoli, où je ſuis arrivé depuis huit jours. Cette Ville eſt beaucoup moins conſidérable qu'Alger, & n'approche pas de Tunis. Le Gouvernement eſt le même que dans ces autres Places Maritimes d'Afrique. Les Turcs ſont les Maitres, & les anciens Habitans du Pais ſont preſque leurs Eſclaves. Les Maures ont ici auſſi peu de Crédit qu'à Alger; les Renégats Nazaréens ſont ceux, qui dans ce Pais ont le plus d'autorité, & qui ſont pourvûs des plus grandes Charges. Il y en a un très grand nombre. J'ai parlé à pluſieurs

ſieurs de ces Renégats. Ils me paroiſſent auſſi mal-inſtruits de la Religion qu'ils ont embraſſée, qu'ils l'étoient peu de celle qu'ils ont abbandonnée. La plûpart de ces Gens ont reçu une Education ſi mauvaiſe, & ſi groſſiere, qu'ils ſavoient à peine certains Principes de leur Croiance. Auſſi excuſent-ils, par les raiſonnemens les plus pitoiables, leur changement de Religion.

Au-lieu que dans les autres Pais, les Eſclaves embraſſent ordinairement le Mahométiſme par les mauvais traitemens qu'ils reçoivent de leurs Patrons, ici, c'eſt par les Careſſes & par les bonnes manieres, qu'on les engage à ſe faire Turcs. De tous les Pirates de Barbarie, les Tripolitains ſont les moins cruels, mais les plus voleurs. Les filouteries ſont tolérées dans leur Ville: on n'y punit point un Enfant, qui vole adroitement dans les Rues; & il eſt ſeulement permis à celui qu'on veut voler, & qui ſurprend le jeune Larron ſur le Fait, de lui donner quelques Coups, pour l'apprendre à être une autrefois plus adroit. Il eſt peu de Nazaréens étrangers, qui après s'être promené demi-heure dans les Rues de Tripoli, ſans être prévenu de cette coutume, retrouvent leurs Mouchoirs dans les Poches de leurs habits. Cette Tolérance aveugle pour le Vol trouveroit des Partiſans chés ceux qui ſont eſclaves des Idées chimériques de quelques Legislateurs anciens. Si les Tripolitains connoiſſoient l'Hiſtoire de l'ancienne Grece, je ne doute pas, qu'ils ne fuſſent très charmez de voir, que Licurgue avoit fait dans Sparte une Loi preciſe de ce

ce qu'ils ſe contentent de tolerer & diſſimuler. En effet, que diroit un Pirate, s'il liſoit ces paroles de Plutarque ? *Parmi les jeunes Spartiates, les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le ſouper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les Jardins & dans les Salles à manger où ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient: &, s'ils étoient découverts, ils avoient le Fouët, pour avoir manqué, ou de Vigilance ou d'Adreſſe. Ils déroboient auſſi toutes les Viandes ſur leſquelles ils pouvoient mettre la main, très habiles à profiter de l'occaſion, quand on dormoit, ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient ſurpris, on ne ſe contentoit pas de leur donner le Fouët, on les faiſoit encor jeuner: on ne leur laiſſoit même faire qu'un très léger Repas, afin que la néceſſité de ſubvenir eux-mêmes à leurs beſoins les rendit plus hardis & plus ruſez* *.

Ne voilà-t-il pas une belle Ecole pour la jeuneſſe ? Et ſi Cartouche avoit établi des Loix pour la diſcipline des jeunes Voleurs, n'euſſent-elles pas été ſemblables à celles de Lycurgue ? Quelle honte, & quelle mortification, ne devroit-ce point être pour les hommes, que les erreurs & les folies de ceux, à qui ſouvent ils ont accordé le Titre de Sage ! La plûpart de ceux, qui ſe ſont acquis la réputation d'être de grands Génies, & qui ont voulu ſe mêler de preſcrire des regles aux hommes, auroient mérité, ſi juſ-

* Vies des hommes illuſtres de Plutarque, traduites par Dacier, *Tome I, pag.* 249.

tice leur avoit été rendue, d'être enfermez dans les petites Maiſons.

Je ne parle pas ſeulement de ces Fous, à qui le Paganiſme accorda une confiance aveugle, mais encore de ceux, qui depuis quelques Siécles, ont introduit chés les Nazaréens, tant de ridicules coutumes, que la ſuperſtition a rendu ſacrées. N'eſt-il pas auſſi inſenſé de renfermer dans un nombre de Maiſons une foule de Fainéans inutiles à l'Etat, de les éxercer à baiſer la Terre, à ſe fouëtter, & à ſe laiſſer couvrir par la Craſſe, que d'élever des jeunes Gens à voler ſubtilement ? Le beau Parallele qu'on pourroit faire entre Licurgue & François d'Aſſiſe ! Il eſt pourtant certain, que le Grec auroit l'avantage ſur l'Italien. Car, parmi les Regles qu'il a données, il y en a d'excellentes qui contrebalancent les mauvaiſes : au lieu que le Patriarche des Franciſcains, a travaillé uniquement à montrer juſqu'où pouvoit aller l'Extravagance de l'Eſprit humain.

Ciceron, mon cher Monceca, diſoit autrefois, *qu'il ne comprenoit pas comment deux Augures pouvoient ſe rencontrer, & ſe regarder ſans rire.* Je t'avoue, que je comprens encor moins comment deux Cardinaux ou deux Pontifes, penſant à ce nombre inombrable de Ventres pareſſeux & deſordonnez qui ſont ſous leurs Ordres, peuvent conſerver leur Gravité. Que l'on demande à un Philoſophe lequel des deux eſt le plus ridicule, de croire, ou que la Divinité annonce ſa volonté par le Vol des

Oi-

Oiseaux, ou qu'elle veut être honorée par des coups de discipline, par des habillemens extravagans, par la fainéantise, par l'Avarice, par l'ignorance, & par la débauche? Je suis assuré, qu'il dira, qu'il est moins ridicule de croire aux vaines pratiques des Augures, qu'à l'Efficacité des Cérémonies Monacales.

Porte-toi bien, mon cher Monceca : vis content, & heureux, & ne sois plus si long-tems sans m'écrire.

De Tripoli, ce . . .

Fin du Cinquieme Tome.